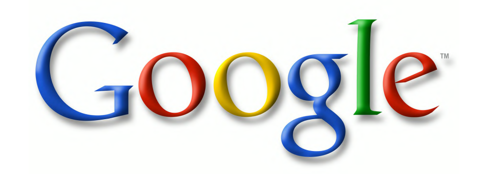
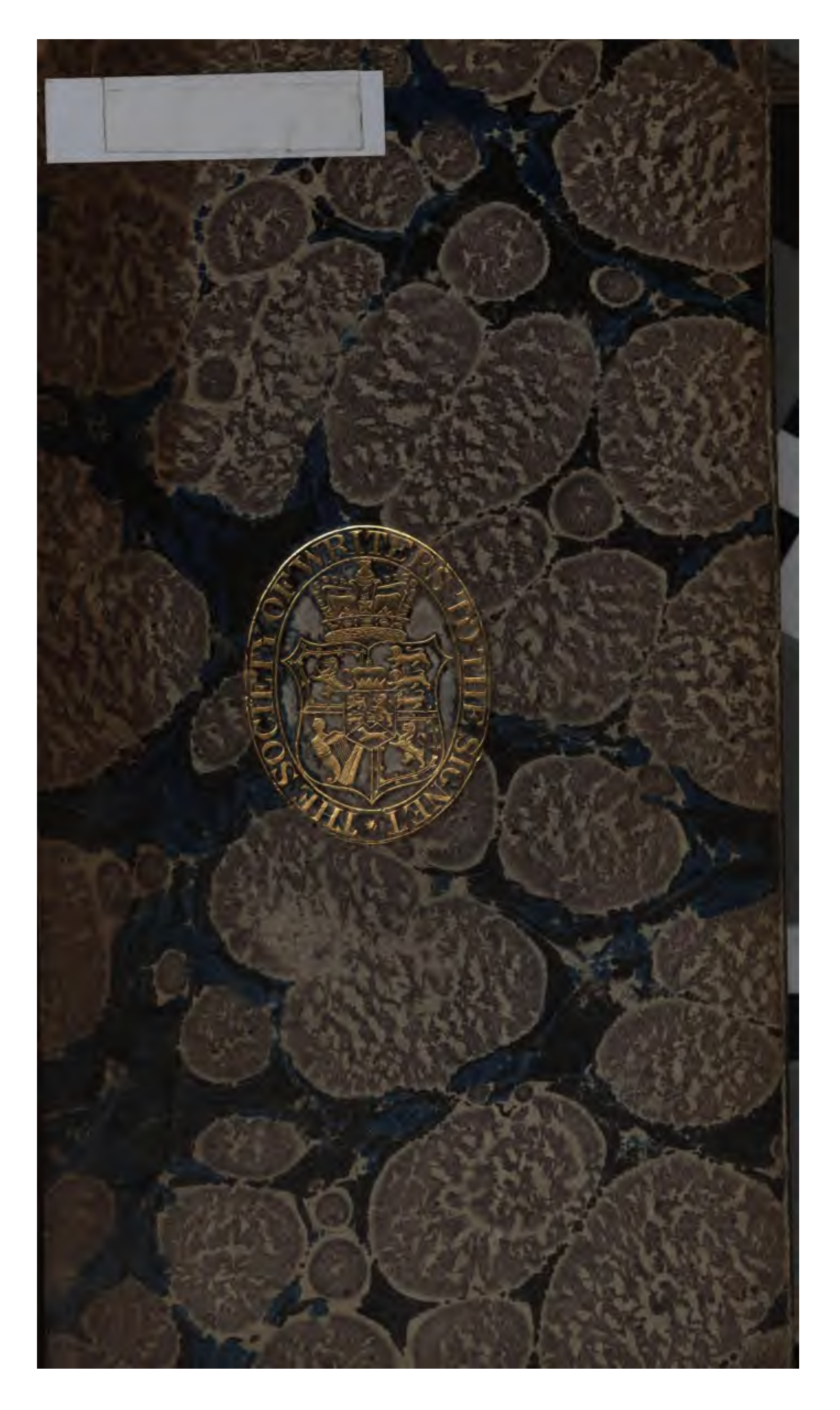



THE SOCIETY OF WRITERS TO THE SIGNET



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

MADAME DE SOUZA.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

A BRUXELLES.

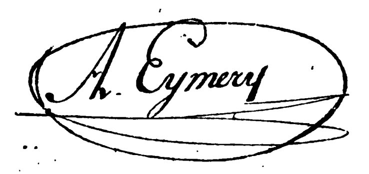
Chez DEMAT, imprimeur-libraire.

A LONDRES.

Chez TREUTTEL et WURTZ ; — BOSSANGE et Cie.

MADAME DE SOUZA, précédemment MADAME LA COMTESSE DE FLAHAULT, m'ayant cédé *l'entière propriété* de ses Œuvres, je place la présente édition sous la sauve-garde des lois, et je déclare que je poursuivrai tous contrefacteurs ou débitans d'éditions contrefaites ou non revêtues de ma signature.

Paris, le 15 juillet 1821.



ŒUVRES COMPLÈTES de Madame DE SOUZA ; nouvelle édition, revue, corrigée par l'auteur, et augmentée d'un ouvrage inédit ; 5 vol. in-8° et 10 vol. in-12, ornés de figures.

CES ŒUVRES SE COMPOSENT DE :

Adèle de Sénange. — *Émilie et Alphonse.* — *Charles et Marie.* — *Eugène de Rothelin.* — *Eugénie et Mathilde.* — *Mademoiselle de Tournon.* — L'Ouvrage inédit.

Prix des 5 vol. in-8., 30 fr.; et des 10 vol. in-12, 27 fr. Il sera tiré du papier vélin pour l'in-8. Prix, 60 fr. Vingt exemplaires seulement seront imprimés sur papier vélin double satiné, gravures avant la lettre, les eaux-fortes en regard. Prix, 100 fr. — L'ouvrage paraîtra en cinq livraisons d'un volume in-8. et de deux in-12. Le prix de chaque livraison, pour l'in-8., est fixé à 6 fr.; et, pour l'in-12, à 5 fr. 40 c. — La première livraison sera mise en vente le 15 juillet prochain. A cette époque, l'in-8. coûtera 36 fr., et 33 fr. l'in-12.

IMPRIMERIE DE BAUDOUIN FRÈRES,
Rue de Vaugirard, n. 36.



Mlle Ribault del. Coolden dir.

Moi je ferais du bien exprès pour vous le dire ?

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

MADAME DE SOUZA,

Revues, corrigées, augmentées, imprimées sous les yeux de l'auteur, et ornées de gravures.

TOME PREMIER.

ADÈLE DE SÉNANGE.

CHARLES ET MARIE.



PARIS.

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE MAZARINE, Nº 30.

1821.

de l'intérêt, en se bornant à tracer ces détails fugitifs qui occupent l'espace entre les événemens de la vie. Des jours, des années, dont le souvenir est effacé, ont été remplis d'émotions, de sentimens, de petits intérêts, de nuances fines et délicates. Chaque moment a son occupation, et chaque occupation a son ressort moral. Il est même bon de rapprocher sans cesse la vertu de ces circonstances obscures et inaperçues, parce que c'est la suite de ces sentimens journaliers qui forme essentiellement le fond de la vie. Ce sont ces ressorts que j'ai tâché de démêler.

Cet essai a été commencé dans un temps qui semblait imposer à une femme, à une mère, le besoin de s'éloigner de tout ce qui était réel, de ne guère réfléchir, et même d'écarter la prévoyance; et il a été achevé dans les intervalles d'une longue maladie : mais, tel qu'il est, je le présente à l'indulgence de mes amis.

. . . . A faint shadow of uncertain light,
Such as a lamp whose life doth fade away,
Doth lead to her who walks in fear and sad affright.

Seule dans une terre étrangère, avec un enfant qui a atteint l'âge où il n'est plus permis de retarder l'éducation, j'ai éprouvé une sorte de douceur à penser que ses premières études seraient le fruit de mon travail.

Mon cher enfant! si je succombe à la maladie qui me poursuit, qu'au moins mes amis excitent votre application, en vous rappelant qu'elle eût fait mon bonheur! et ils peuvent vous l'attester, eux qui savent avec quelle tendresse je vous ai aimé; eux qui si souvent ont détourné mes douleurs en me parlant de vous. Avec quelle ingénieuse bonté ils me faisaient raconter les petites joies de votre enfance, vos petits bons-mots, les premiers mouvemens de votre bon cœur! Combien je leur répétais la même histoire, et avec quelle patience ils se prêtaient à m'écou-

ter ! Souvent à la fin d'un de mes contes, je m'apercevais que je l'avais dit bien des fois : alors, ils se moquaient doucement de moi, de ma crédule confiance, de ma tendre affection, et me parlaient encore de vous !... Je les remercie... Je leur ai dû le plus grand plaisir qu'une mère puisse avoir.

A. de F......

Londres, 1793.

ADÈLE
DE SÉNANGE,
OU
LETTRES
DE LORD SYDENHAM.

LETTRE PREMIÈRE.

Paris, ce 10 mai 17.

Je ne suis arrivé ici qu'avant-hier, mon cher Henri; et déjà notre ambassadeur veut me mener passer quelques jours à la campagne, dans une maison où il prétend qu'on ne pense qu'à s'amuser. J'y suis moins disposé que jamais : cependant, ne trouvant point d'objection raisonnable à lui faire, je n'ai pu refuser de le suivre; mais j'y ai

d'autant plus de regret, qu'indépendamment de cette mélancolie qui me poursuit et me rend importuns les plaisirs de la société, j'ai rencontré hier matin une jeune personne qui m'occupe beaucoup. Elle m'a inspiré un intérêt que je n'avais pas encore ressenti ; je voudrais la revoir, la connaître.... Mais je vais livrer à votre esprit moqueur tous les détails de cette aventure.

Je m'étais promené à cheval dans la campagne, et je revenais doucement par les Champs-Élysées, lorsque je vis sortir de Chaillot une énorme berline qui prenait le même chemin que moi. J'admirais presque également l'extrême antiquité de sa forme, et l'éclat, la fraîcheur de l'or et des paysages qui la couvraient. De grands chevaux bien engraissés, bien lourds ; d'anciens valets, dont les habits, d'une couleur sombre, étaient chargés de larges galons : tout était antique, rien n'était vieux ; et j'aimais assez qu'il y eût des gens qui conservassent avec soin des modes qui, peut-être, avaient fait le brillant et le succès de leur jeunesse. Nous allions entrer dans la place, lorsqu'un charretier, conduisant des pierres hors de Paris,

appliqua un grand coup de fouet à ses pauvres chevaux qui, voulant se hâter, accrochèrent la voiture, et la renversèrent. Je courus offrir mes services aux femmes qui étaient dans ce carrosse, et dont une jetait des cris effroyables. Elle saisit mon bras la première : l'ayant retirée de là avec peine, je vis une grande et grosse créature, espèce de femme de chambre renforcée, qui, dès qu'elle fut à terre, ne pensa qu'à crier après le charretier, protester que madame la Comtesse le ferait mettre en prison, et ordonner aux gens de le battre, quoique jusque-là ils se fussent contentés de jurer sans trop s'échauffer. Je laissai cette furie pour secourir les dames à qui je jugeai qu'elle appartenait, et dont, injustes que nous sommes, elle me donnait assez mauvaise opinion.

La première qui s'offrit à moi était âgée, faible, tremblante, mais ne s'occupant que d'une jeune personne à laquelle j'allais donner mes soins, lorsque je la vis s'élancer de la voiture, se jeter dans les bras de son amie, l'embrasser, lui demander si elle n'était pas blessée, s'en assurer encore en répétant la même question, la pressant, l'embrassant

» son. Aussi, lorsque la voiture de sa mère
» est arrivée, et que cette femme que vous
» avez vue s'est présentée, comme la personne
» de confiance à qui nous devions remettre
» notre chère enfant, nous avons craint qu'il
» ne fallût employer la force pour la faire
» sortir, et l'arracher des bras de l'abbesse.
» J'ai voulu adoucir sa douleur en la suivant,
» et la présentant moi-même à une mère qui
» désire sans doute de la rendre heureuse,
» puisqu'elle la rappelle auprès d'elle. »

A ces mots, les pleurs de la petite redoublèrent, et sa vieille amie la supplia de se calmer. « Par pitié pour moi, lui disait-elle,
» ne me montrez pas une douleur si vive;
» pensez à celle que je ressens! Au nom de
» votre bonheur, ma chère Adèle, faites un
» effort sur vous-même; si cette femme re-
» venait, que ne dirait-elle pas à votre mère?
» déjà elle a osé blâmer vos regrets. » — La pauvre petite sentait sûrement qu'elle ne pouvait pas lui obéir; car elle se précipita aux pieds de son amie, et cacha sa tête sur ses genoux; nous n'entendîmes plus que ses sanglots.

Presque aussi ému qu'elles-mêmes, je m'en

étais rapproché; j'avais repris leurs mains, je les plaignais, j'essayais de leur donner du courage, lorsque cette espèce de gouvernante, qui, je crois, nous avait écoutés, rentra et dit en me voyant si attendri, si près d'elles : « Comment donc, Monsieur ! » Mademoiselle doit être fort sensible à votre » intérêt ! Je doute cependant que madame » la Comtesse fût satisfaite de voir Made» moiselle faire si facilement de nouvelles » connaissances. » — Je me rappelai que sa mère l'avait toujours tenue loin d'elle, qu'elles étaient parfaitement étrangères l'une à l'autre; et je repartis avec mépris : « C'est » une facilité dont madame sa mère jouira » bientôt ; elle sera, je crois, fort utile à » toutes deux. — Je n'entends pas ce que » Monsieur veut dire. — Eh bien! lui répon» dis-je, vous pourrez en demander l'expli» cation à madame la Comtesse. — Je n'y » manquerai pas, » dit-elle en ricanant ; et, charmée de montrer son autorité, elle ajouta avec aigreur : « Mademoiselle, la voiture est » prête ; je vous conseille d'essuyer vos » yeux, afin que madame votre mère ne » voie pas la peine avec laquelle vous re-

LETTRE II.

Au château de Verneuil, ce 16 mai.

Me voilà arrivé, mon cher Henri, l'esprit toujours occupé de cette sensible Adèle; j'y ai beaucoup réfléchi. Certes, si j'eusse pu deviner qu'il existait parmi nous une jeune fille soustraite au monde depuis sa naissance, unissant à l'éducation la plus soignée, l'ignorance et la franchise d'une sauvage, avec quel empressement je l'eusse recherchée! que de soins pour lui plaire! quel bonheur d'en être aimé! Je ne lui aurais demandé que d'être heureuse et de me le dire. Quel plaisir de la guider, de lui montrer le monde peu à peu et comme par tableaux, de lui donner ses idées, ses goûts, de la former pour soi! Avec quelle satisfaction je l'eusse fait sortir de sa retraite, pour lui offrir à la fois toutes les jouissances, tous les plaisirs, tous les intérêts! Dans sa simplicité, peut-être aurait-elle cru que mes défauts appartenaient à

tous les hommes; tandis que son jeune cœur n'aurait attribué qu'à moi seul les biens dont elle jouissait.... Mais il est trop tard, beaucoup trop tard; ces huit jours passés dans le monde, ces huit jours la rendront semblable à toutes les femmes: n'y pensons plus; n'en parlons jamais.

Avec le goût que je vous connais pour les portraits et pour le bruit, vous seriez fort content ici. Quand j'y suis arrivé, madame de Verneuil et sa société avaient l'air de m'attendre, de me désirer; et quoique j'entendisse plusieurs personnes demander mon nom, toutes avaient un air de connaissance et même d'amitié qui vous aurait charmé. Lord D.... a parlé de ma fortune, dont je ne savais pas jouir; de ma jeunesse, dont je n'usais pas; de ma raison, qui ne m'a jamais fait faire que des folies: enfin, il a fait de moi un portrait tout nouveau et si ridicule, qu'il paraissait divertir beaucoup madame de Verneuil. Cette jeune femme riait, questionnait, plaisantait, comme si je n'eusse pas été dans la chambre. Je désirais tant d'être distrait, que pour la première fois j'enviai cette disposition à s'amuser; et souhai-

tant qu'elle me communiquât sa gaieté, je ne m'occupai que d'elle. Véritablement, pendant une heure, je n'eus d'idées que celles qu'elle me donnait. Lui demandais-je un nom? elle me peignait la personne. Elle a un tel besoin de rire et de se moquer, qu'elle n'aime et ne remarque que les choses ridicules; c'est un jeune chat qui égratigne, mais qui joue toujours. Comme elle n'a jamais la prétention d'occuper tout un cercle, qu'elle ne cherche même pas à attirer l'attention, elle parle toujours bas à la personne qui est près d'elle; ce qui donne à sa malignité un air de confiance qui fait qu'on la lui pardonne.

Elle m'a fait connaître cette société, comme si j'y eusse passé ma vie. « Voyez, » me disait-elle, ces deux personnes qui » disputent avec tant d'aigreur: ce sont deux » hommes de lettres. Leur présence cons- » titue beaux esprits les maîtres d'une mai- » son. L'un, plein d'orgueil, entendra vo- » lontiers du bien des autres, parce que » l'opinion qu'il a de sa supériorité em- » pêche qu'il ne soit blessé par les éloges » qu'on donne à ses rivaux. L'autre, pen-

» sant et disant du mal de tout le monde,
» permet aussi qu'on se moque de lui
» quelquefois. Tous deux pleins d'esprit,
» tous deux méchans; avec cette nuance que,
» pour faire une épigramme, l'un a besoin
» d'un ressentiment, et qu'il ne faut à l'au-
» tre qu'une idée. — Pour cet homme avec
» des cheveux blancs et un visage encore
» jeune, » me dit-elle, en me désignant un
homme entouré de jeunes gens qui l'écou-
taient comme un oracle, « il a éprouvé des
» malheurs sans être malheureux. Tour à
» tour riche et pauvre, personne n'était plus
» magnifique, et personne ne se passe mieux
» de fortune. Les femmes ont occupé une
» grande partie de sa vie; parfait pour celle
» qui lui plaît, jusqu'au jour où il l'oublie
» pour une qui lui plaît davantage : alors
» son oubli est entier; son temps, son cœur,
» son esprit sont remplis lorsqu'il est amusé.
» A peine sait-il qu'il a donné des soins à
» d'autres objets; et si jamais on veut le
» rappeler à d'anciennes liaisons, on pourra
» les lui présenter comme de nouvelles con-
» naissances. Il sera toujours aimable parce
» qu'il est insouciant. Vous semblez étonné,

» ajouta-t-elle; c'est peut-être que vous
» n'avez pas assez démêlé l'insouciance de
» la personnalité. » — Je la priai de vouloir
bien m'expliquer la distinction qu'elle en
faisait. — « L'homme insouciant ne s'atta-
» che ni aux choses, ni aux personnes, » me
répondit-elle ; « mais il jouit de tout, prend
» le mieux de ce qui est à sa portée, sans en-
» vier un état plus élevé, ni se tourmenter
» de positions plus fâcheuses. Lui plaire,
» c'est lui rendre tous les moyens de plaire;
» et n'étant assez fort ni pour l'amitié ni
» pour la haine, vous ne sauriez lui être
» qu'agréable ou indifférent. L'homme per-
» sonnel, au contraire, tient vivement aux
» choses et aux personnes; toutes lui sont
» précieuses; car dans le soin qu'il prend de
» lui, il prévoit la maladie, la vieillesse,
» l'utile, l'agréable, le nécessaire : tout peut
» lui servir pour le moment ou pour l'a-
» venir. N'aimant rien, il n'est aucun
» sentiment, aucun sacrifice, qu'il n'at-
» tende et n'exige de ce qui a le malheur
» de lui appartenir. — Mais vous ne me
» parlez point des femmes? — C'est, me
» répondit-elle en riant, que j'y pense le

» moins possible ; cependant j'ai fait un
» conte tout entier pour elles. Je ne me
» suis occupée que des vieilles : je ne re-
» garde point les jeunes ; j'ai toujours peur
» de les trouver trop bien ou trop mal. »
— Je dois entendre demain ce petit ouvrage (1) ; s'il en vaut la peine, je vous l'enverrai. — Adieu, donnez-moi donc de vos nouvelles.

---

(1) Ce conte est placé à la fin de ces lettres.

LETTRE III.

Paris, ce 24 mai.

Je me plaisais assez chez madame de Verneuil, mon cher Henri; son esprit me paraissait toujours nouveau, suffisamment juste, un peu railleur par le besoin de s'amuser; mais sa gaieté si vraie, que je la partageais sans le vouloir, quelquefois même sans l'approuver. Enfin, près d'elle, j'étais occupé sans être amoureux, et je l'amusais, disait-elle, sans l'intéresser. Un sage de vingt-trois ans la faisait rire; et ma raison lui paraissait plus ridicule que la folie des autres. Elle se serait moquée bien davantage, si elle avait su que cet Anglais si sévère restait occupé malgré lui d'une jeune personne qu'il n'avait vue qu'un instant. — Adèle avait fait sur moi une impression qui m'étonnait, et que vainement je voulais détruire. Son souvenir venait se mêler à toutes mes pensées, soit que je voulusse l'éloigner, en me repré-

sentant combien l'amour serait dangereux pour une ame ardente comme la mienne; ou qu'entraîné, sans m'en apercevoir, j'osasse penser au bonheur d'un mariage formé par une mutuelle affection. Adèle ne cessait de m'occuper. — J'avais beau me dire qu'elle n'était plus à son couvent; que peut-être je ne la retrouverais jamais, qu'il fallait l'oublier;

En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient (1).

et la raison même me parlait d'elle. Madame de Verneuil seule avait le pouvoir de me distraire : je la cherchais avec soin; je me plaçais à ses côtés comme un homme qui

---

(1) Voici le couplet de l'ancienne chanson que cite lord Sydenham :

Pour chasser de sa souvenance
L'ami secret,
On se donne tant de souffrance
Pour peu d'effet!
Une si douce fantaisie
Toujours revient;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient.

craint ou fuit un danger. Je commençais à espérer que si le hasard ne me faisait pas rencontrer Adèle, je finirais sûrement par n'y plus penser; lorsqu'hier, peut-être pour mon malheur, il s'éleva une dispute chez madame de Verneuil, pour savoir s'il était plus heureux d'être aimé d'une très-jeune personne, que de l'être par une femme qui eût déjà connu l'amour. Les vieillards préféraient l'innocence; la jeunesse voulait des sacrifices, de grandes passions : on dissertait lourdement, lorsque madame de Verneuil fit ces vers :

Amans, amans, si vous voulez m'en croire,
A des cœurs innocens consacrez vos désirs;
Supplanter un amant peut donner plus de gloire;
Soumettre un cœur tout neuf donne plus de plaisir.

Personne ne les sentit plus que moi, et seul je ne les louai point. J'osai même contredire madame de Verneuil, plaisanter sur l'amour, douter de l'innocence : je disputais pour le plaisir d'entendre des raisons que j'avais repoussées mille fois. Ma tête était remplie d'Adèle, et je passai le reste du jour, la nuit entière, à y penser. — Je me disais que la voir n'était pas m'engager.... que peut-

être je négligeais un bien que je ne retrouverais pas.... D'autres fois, redoutant l'amour, je me promettais de la fuir. Mais bientôt, me moquant de moi-même, je m'admirais de me créer ainsi des dangers et une perfection imaginaire. Je pensai qu'elle avait sûrement des défauts que l'habitude de la voir me ferait découvrir; et que pour cesser de la craindre, il ne fallait que la braver. La pitié vint encore se mêler à toutes mes réflexions. Je me la représentai malheureuse; car je ne doute point que sa mère, après l'avoir abandonnée si long-temps, ne l'ait rapprochée d'elle pour la tourmenter. Une voix secrète me reprochait le temps que j'avais perdu. Dans cette agitation je me déterminai à partir, sachant bien que, même si je devenais amoureux, il serait impossible que je fusse assez insensé pour offrir mon cœur et ma main à celle que je ne connaîtrais pas....

Que de temps je vais passer à l'étudier, à l'éprouver ! Mais si un jour je puis acquérir la certitude qu'elle possède toutes les qualités qu'il faut pour me rendre heureux; si je peux lui plaire, qui pourra s'opposer à

mon bonheur? N'ai-je pas tout ce qu'il faut en France pour décider un mariage? Un grand nom, une fortune immense; sûrement sa mère n'en demandera pas davantage. Elle verra un établissement convenable pour sa fille, et ne s'informera même pas si elle pourra être heureuse; mais mon cœur le lui promet; et si jamais elle m'appartient, puisse sa vie entière n'être troublée par aucun nuage!

Dès que je fus arrivé ici, j'allai au couvent d'Adèle; on me dit qu'il était trop tard, que, passé huit heures, personne ne pouvait être admis à la grille. Ce ne sera donc que demain que je saurai à qui m'adresser pour avoir de ses nouvelles; mais demain j'en aurai certainement, et je vous écrirai. Adieu, mon cher Henri.

LETTRE IV.

Paris, ce 26 mai.

Vous devez être content : n'avez-vous pas quelque secret pressentiment qui vous annonce une aventure ridicule ? — J'allai hier au couvent d'Adèle, et je m'abandonnais aux plus flatteuses espérances. En entrant dans la cour, je vis beaucoup de voitures, de valets, de curieux qui attendaient ; enfin l'appareil d'une cérémonie, quoiqu'il y eût sur tous les visages une sorte de tristesse qui ne me donnait point l'idée d'une fête.

Je demandai l'Abbesse : on me répondit qu'elle était à l'église ; qu'on y célébrait dans ce moment le mariage d'une jeune personne qui avait été élevée dans cette maison, mais que dans quelques instans je serais admis à la grille. A peine ce peu de mots avaient-ils été prononcés que je vis tous les cochers courir à leurs chevaux, les valets entourer la porte de l'église, et le peuple se presser

au bas des degrés qui y conduisent. Bientôt les portes s'ouvrirent, et jugez de mon trouble en voyant paraître Adèle, parée avec éclat, mais bien moins jolie que le jour où je la rencontrai pour la première fois. Elle était couverte d'argent et de diamans. Cette magnificence contrastait si fort avec son extrême pâleur, que j'en fus attendri jusqu'aux larmes. Elle descendit l'escalier sans lever les yeux, donnant la main à un jeune homme que je crois être le marié, car il était paré aussi comme on l'est un jour de noces. Sa figure est belle, son maintien modeste et doux. Il la regardait avec des yeux qui semblaient chercher à la rassurer ; cependant je ne lui trouvai point cet air heureux que l'on a lorsque le cœur est assuré du cœur.... Adèle, oserait-il vous épouser sans amour?

Immédiatement après venait un vieillard goutteux, qui est sans doute le père du jeune homme. Il se traînait, appuyé sur deux personnes qui avaient peine à le soutenir ; et s'il n'avait pas eu l'air très-souffrant, son extrême parure l'aurait rendu bien ridicule. La mère d'Adèle le suivait ; je l'aurais devinée partout où je l'aurais rencontrée. Ses

traits ressemblent à ceux de sa fille; mais qu'ils ont une expression différente! Adèle a l'air noble et sensible; sa mère paraît fière et sévère. Dans quelqu'état qu'elles fussent nées, la beauté de leur taille, la régularité de leurs traits les feraient distinguer parmi toutes les femmes : mais Adèle a un charme irrésistible; son ame semble attirer toutes les autres; elle vous plaît sans avoir envie de vous plaire, et vous laisse persuadé que si elle eût parlé, si elle fût restée, elle vous aurait attaché encore davantage.

Ils montèrent tous les quatre dans la même voiture; et, sans m'amuser à regarder le reste de la noce, je sortis à pied du couvent, prenant le chemin que je leur avais vu prendre. Je les regardai tant que je pus les voir, mais sans me hâter de les suivre. Je marchais lentement, livré à mes réflexions : ma tristesse augmentait, en me retrouvant sur cette même route où la première fois j'avais rencontré Adèle. Aussi lorsque je fus arrivé à l'endroit où sa voiture s'était cassée, je fus effrayé de ce danger comme s'il eût été présent. Je n'avais pas encore pensé qu'elle aurait pu être blessée, et cette idée me fit fré-

mir. Il me fut impossible d'avancer davantage; j'allais, je revenais sous ces mêmes arbres, parcourant le même espace où nous avions été ensemble. Enfin j'entrai dans la maison où je l'avais conduite; je demandai cette chambre où ses larmes m'avaient si vivement attendri; et là j'interrogeai mon cœur, j'y trouvai ce regret qu'on éprouve lorsqu'on perd un bonheur dont on s'était fait une vive idée.... Peut-être ne m'aurait-elle jamais aimé; sûrement je ne l'aimais pas encore non plus; mais elle avait réveillé en moi toutes ces espérances d'amour, de bonheur intérieur : biens suprêmes!... Que de réflexions ne fis-je pas sur ces mariages d'intérêt, où une malheureuse enfant est livrée par la vanité ou la cupidité de ses parens à un homme dont elle ne connaît ni les qualités, ni les défauts. Alors il n'y a point l'aveuglement de l'amour; il n'y a pas non plus l'indulgence d'un âge avancé : la vie est un jugement continuel. Eh! quelles sont les unions qui peuvent résister à une sévérité de tous les momens? Les enfans même n'empêchent pas ces sortes de liens de se rompre. Ah! pourquoi toutes ces idées? pourquoi m'occu-

per encore d'Adèle? Peut-être ne la reverrai-je jamais.... Cependant je ne puis cesser d'y penser. Les larmes qu'elle répandait en quittant son couvent étaient trop amères pour être toutes de regret; je crains bien que la peur de ce mariage ne les fît aussi couler.

LETTRE V.

Paris, ce 16 juin.

Il y a déjà plus de quinze jours que je ne vous ai donné de mes nouvelles, mon cher Henri. Pendant ce temps ma vie a été si insipide, si monotone, que j'aurais craint de vous communiquer mon ennui en vous écrivant : je garderais encore le même silence, si, hier, je n'avais pas été tout-à-coup réveillé de cette léthargie par la vue d'Adèle, aujourd'hui madame la marquise de Sénange.

J'avais traîné mon oisiveté au spectacle. Le premier acte était déjà assez avancé, sans que je susse quel opéra on représentait : et j'étais bien déterminé à ne pas le demander; car étant venu pour me distraire, je prétendais qu'on m'amusât, sans même être disposé à m'y prêter. J'étais assis au balcon, à moitié couché sur deux banquettes, bâillant à me démettre la mâchoire, lorsqu'un monsieur très-officieux et très-parlant me dit :

« Voilà une actrice qui chante avec bien » de l'expression. — Elle me paraît crier » beaucoup, lui répondis-je ; mais je n'en» tends pas un mot de ce qu'elle dit. — Ah ! » c'est que monsieur ne sait peut-être pas » qu'on vend ici des livres où sont les pa» roles de l'opéra ; si monsieur veut, je vais » lui en faire avoir un. — Non, je ne suis » pas venu ici pour lire : on m'a dit que ce » spectacle m'amuserait ; c'est l'affaire de ces » messieurs qui chantent là-bas ; je ne dois » pas me mêler de cela. » Alors il me quitta pour aller déranger quelqu'un de plus sociable que moi.

Continuant à ne rien comprendre à la joie ou aux chagrins des acteurs, je tournai le dos au théâtre, et me mis à examiner la salle, lorsqu'à quelque distance de moi on ouvrit avec bruit une loge dans laquelle je vis paraître Adèle, parée avec excès. Je n'ai jamais vu tant de diamans, de fleurs, de plumes, entassés sur la même personne : cependant, comme elle était encore belle ! Je sentais qu'elle pouvait être mieux, mais aucune femme n'était aussi bien. Sa mère et ce beau jeune homme étaient avec

elle. Je jugeai à son étonnement, aux questions qu'elle parut leur faire, que c'était la première fois qu'elle venait à ce spectacle; et je ne sais pourquoi je fus bien aise que le hasard m'y eût conduit aussi pour la première fois.

Adèle eut l'air de s'amuser beaucoup. Pendant l'entr'acte, elle promena ses regards sur toute la salle ; mais à peine m'eut-elle aperçu, que je la vis parler à sa mère avec vivacité, me désigner, reparler encore, et toutes deux me saluèrent, en me faisant signe de venir dans leur loge. J'y allai; Adèle me reçut avec un sourire et des yeux qui m'assurèrent qu'elle était bien aise de me revoir. Sa mère m'accabla de remercîmens pour les soins que j'avais donnés à sa fille. Ne sachant que répondre à tant d'exagérations, je m'adressai au jeune homme, et lui fis une espèce de compliment sur mon bonheur d'avoir été utile à sa femme.
« — Ma femme! reprit-il d'un air surpris; je » n'ai jamais été marié. — Comment, lui » dis-je en montrant Adèle, vous n'êtes pas » le mari de cette belle personne? — Non, » répondit-il, c'est ma sœur. — Votre sœur!

» Mais vous lui donniez la main à l'église le » jour de son mariage? » Adèle se retourna avec vivacité et me dit : « Est-ce que vous y » étiez?... »—Un air d'innocence et de joie brillait dans ses yeux et l'embellissait encore; il me semblait qu'un sentiment secret nous éclairait, au même instant, sur l'intérêt qui m'avait porté à la chercher.... Combien j'étais ému! Insensé que je suis.... Hélas! le jeune homme détruisit bientôt une si douce illusion en me disant : « Qu'il avait donné le » bras à sa sœur parce que le marié, ayant » été pris le matin d'une attaque de goutte, » avait besoin d'être soutenu. — Quoi! » m'écriai-je avec une vivacité, une indi» gnation dont je ne fus pas le maître, est» ce que ce serait ce vieillard qui marchait » après vous?—Oui, » répondit-il d'un air si embarrassé, que bientôt après il nous quitta. Un regard sévère de sa mère m'apprit combien mon exclamation lui avait déplu; et voulant peut-être éviter que je ne fisse encore quelques réflexions aussi déplacées, elle m'accabla de questions sur ma famille, sur mon pays, sur mon goût pour les voyages, sur les lieux que j'avais parcourus, sur ceux

où je comptais aller; enfin elle m'excéda.

Mais combien j'étais plus tourmenté de voir cette Adèle, il n'y a pas encore un mois, si ingénue, si timide, maintenant occupée du spectacle comme si elle y eût passé sa vie; riant, se moquant; enchantée de voir et d'être vue! Tout en elle me blessa; paraissait-elle attentive? j'étais choqué qu'elle pût se distraire de sa nouvelle situation. Sa légèreté me révoltait plus encore. Peut-elle, me disais-je, après avoir consenti à donner sa main à un homme que sûrement elle déteste, peut-elle goûter aucun plaisir?... Je cherchais en vain quelques traces de larmes sur ce visage dont la gaieté m'indignait. Si elle eût eu seulement l'apparence de la tristesse, du regret, je me dévouais à elle pour la vie: la pitié aurait achevé de décider un sentiment qu'une sorte d'attrait avait fait naître; mais sa gaieté m'a rendu à moi-même.—Quelle honte que ces mariages! Il y a mille femmes qu'on ne voudrait pas revoir, qu'on n'estimerait plus, si elles se donnaient volontairement à l'homme qu'elles se résignent à épouser.

Toute la magnificence qui entourait Adèle

me semblait le prix de son consentement. Je me rapprochai d'elle; et sans fixer un instant mes yeux sur les siens, j'examinais sa parure avec une attention si extraordinaire, qu'elle en eut l'air embarrassée. Mon visage exprimait le plus froid dédain, et je ne proférais que des éloges stupides. Voilà, disais-je, de bien belles plumes! — Vos diamans sont d'une bien belle eau! — Votre collier est d'un goût parfait — Elle ne répondait que par monosyllabes, et cherchait toujours à tourner la conversation sur d'autres objets; mais je la ramenais avec soin à l'admiration que semblait me causer sa parure. Ne paraissant frappé que de l'odieux éclat qui l'environnait, ne louant que ce qui n'était pas elle, je ne doutais pas qu'elle ne devinât les sentimens que j'éprouvais. Je lui parlai de sa robe, de ses rubans! Mes regards tombèrent par hasard sur ses mains; elle craignit sans doute que je ne louasse encore de fort beaux bracelets qu'elle portait, et remit ses gants avec tant d'humeur, qu'un des fils s'étant cassé, tout un rang de perles s'échappa. Sa mère se récria sur la maladresse de sa fille, sur la valeur de ces perles qui

étaient uniques par leur grosseur et leur égalité. — Elles ont coûté bien cher, dis-je en regardant Adèle, qui me répondit en prenant à son tour l'air du dédain : *elles sont sans prix*..... Je la considérai avec étonnement : elle baissa les yeux et ne me parla plus.

Que veut-elle dire avec ces mots *sans prix ?*... Sa mère faisait un tel bruit, se donnait tant de mouvement, que nous nous mîmes aussi à chercher. Ces perles étaient toutes tombées dans la loge ; j'en retrouvai la plus grande partie, et les rendis à Adèle, qui me dit avec assez d'aigreur, qu'elle regrettait la peine que j'avais prise pour elle. — Sa mère s'émerveilla sur le bonheur de m'avoir toujours de nouvelles obligations, et me pria d'aller leur demander à dîner un des jours suivans. Je refusai ; elle insista : mais sa fille eut tellement l'air de le redouter, qu'aussitôt j'acceptai. Cependant ces mots *sans prix* me reviennent sans cesse.... Ah ! si elle était victime de l'ambition, de l'intérêt ! Si elle avait été sacrifiée !... Que je la plaindrais !... Mais sa gaieté ! cette gaieté vient tout détruire. Que ne puis-je l'oublier !

LETTRE VI.

Paris, ce 20 juin.

J'ai été dîner chez Adèle aujourd'hui, mon cher Henri ; et comme vous aimez les portraits, les détails, je vais essayer de vous faire partager tout ce que j'ai ressenti. — Je suis arrivé chez elle un peu avant l'heure où l'on se met à table. Jugez si j'ai été étonné de la trouver habillée avec la plus grande simplicité : une robe de mousseline plus blanche que la neige, un grand chapeau de paille sous lequel les plus beaux cheveux blonds retombaient en grosses boucles ; point de rouge, point de poudre ; enfin, si jolie et si simple, que j'aurais oublié son mariage, sa magnificence, sa gaieté, si son vieux mari ne me les avait rappelés plus vivement que jamais. Cependant il m'a reçu avec assez de bonhomie, m'a fait mettre à table près de lui, m'a appris qu'il avait été en Angleterre, il y avait plus de cinquante ans ; qu'il en avait alors vingt, et qu'il y avait été bien heureux. Pen-

de prendre un autre jour.... et, sans attendre ma réponse, elle s'est levée, en me demandant la permission d'aller rejoindre sa mère. Elle a fait venir quelqu'un pour rester auprès de son mari, et, marchant sur la pointe des pieds, elle est sortie pour aller remplir d'autres devoirs. Je l'ai conduite jusqu'à l'appartement de sa mère. Avant de me quitter, elle m'a renouvelé encore toutes ses excuses... Dites-moi, Henri, pourquoi cet excès de politesse m'affligeait? Pouvais-je attendre d'elle plus de bonté, plus de confiance?—Lorsqu'à l'Opéra elle me reconnut, m'appela, me reçut avec l'air si content de me revoir, n'ai-je pas cherché à lui déplaire, à l'offenser? Sans la connaître, n'ai-je pas osé la juger, lui montrer que je la blâmais, et de quoi? D'avoir, à seize ans, paru s'amuser d'un spectacle vraiment magique, et qu'elle voyait pour la première fois. Si je la croyais malheureuse, n'était-il pas affreux de lui faire un crime d'un moment de distraction, de chercher à lui rappeler ses peines, à en augmenter le sentiment?... Ah! j'ai été insensé et cruel: est-il donc écrit que je serai toujours mécontent de moi ou des autres?

LETTRE VII.

Paris, ce 29 juin.

Je suis retourné chez Adèle ; on m'a dit que sa mère étant très-mal, elle ne recevait personne. Voilà donc encore un malheur qui la menace, et elle n'aura pas près d'elle un ami qui la console, un cœur qui l'entende. Sans ma ridicule sévérité, peut-être ses yeux m'auraient-ils cherché : j'avais vu couler ses larmes, elles m'avaient attendri ; n'était-ce pas assez pour qu'elle crût à mon intérêt ? A son âge, l'ame s'ouvre si facilement à la confiance ! la moindre marque de compassion paraît de l'amitié ; la plus légère promesse semble un engagement sacré ; le premier bonheur de la jeunesse est de tout embellir. Avant de me revoir, je suis sûr que, dans ses peines, la pensée d'Adèle s'est toujours reportée vers moi. Lorsque je l'ai retrouvée, ses yeux brillaient de joie ; son cœur venait au-devant du mien ; pourquoi l'ai-je repoussé ! — Je crois

bien qu'il n'entrait dans ses sentimens, que le souvenir de ses religieuses, de son couvent, du premier moment où elle en est sortie. Elle me voyait encore le témoin, le consolateur de son premier chagrin. Enfin elle me recevait comme un ami; et j'ai glacé, jusqu'au fond de son cœur, ces douces émotions qu'elle ressentait avec tant d'innocence et de plaisir! — Cette idée me fait mal. — Si je pouvais la voir, lui dire combien elle m'avait occupé; lui apprendre les projets que j'avais formés, tout le bonheur qu'ils m'avaient fait entrevoir, je crois que la paix renaîtrait dans mon ame, que le calme me reviendrait à mesure que je lui parlerais. Il ne m'est plus permis de paraître indifférent : l'intérêt vif qu'elle m'avait inspiré peut seul m'excuser et faire naître son indulgence.

Lorsqu'elle m'aura pardonné, qu'elle ne me croira plus ni injuste, ni trop sévère, je serai tranquille; et alors je verrai si je dois continuer mes voyages, ou céder au désir que j'ai d'aller vous retrouver.

LETTRE VIII.

Paris, ce 4 juillet.

Adèle ne reçoit encore personne, mais sa mère est mieux; ainsi je suis un peu moins tourmenté. — Que je voudrais qu'elle fût heureuse! son bonheur m'est devenu absolument nécessaire; ses peines ont le droit de m'affliger, et je sens cependant que sa joie et ses plaisirs ne sauraient suspendre mes ennuis. —Mais enfin, sa mère est mieux; jouissons au moins de ce moment de tranquillité.

Cette nouvelle ayant un peu dissipé ma sombre humeur, je me crus plus sociable, et j'allai hier à une grande assemblée chez la duchesse de ***. Il y avait beaucoup de monde, et surtout beaucoup de femmes. Ne connaissant presque personne, je me mis dans un coin à examiner ce grand cercle. Vous croyez bien que je n'ai pas perdu cette occasion d'essayer le beau système que vous avez découvert. Je m'amusai donc à chercher, d'après

l'extérieur et la manière d'être de chacune de ces femmes, les défauts ou les qualités des gens qu'elles ont l'habitude de voir ; ce qui, à une première vue, est, comme vous le prétendez, beaucoup plus aisé à deviner qu'il n'est facile de les juger elles-mêmes. Il y en avait une d'environ trente ans, qui n'a pas dit un mot, et qui était toujours dans l'attitude d'une personne qui écoute, approuvant seulement par des signes de tête. Voilà qui est clair, me suis-je dit ; c'est une pauvre femme dont le mari est si bavard qu'il l'a rendue muette : je suis sûr que depuis des années il lui a été impossible de placer un mot dans leur conversation. Quoique je n'en doutasse pas, je voulus m'en assurer ; et me rapprochant d'un homme vêtu de noir, d'une figure assez grave, et qui se tenait, comme moi, dans un coin, à observer tout le monde sans parler à personne : « Oserais-je vous deman-
» der, lui dis-je, si cette dame, qui est là-
» bas en brun ? — Où ? — Celle qui est si
» bien mise, à laquelle il ne manque pas une
» épingle ? — Hé bien ? — Si cette dame n'a
» pas un mari fort bavard ? — Je ne le con-
» nais pas : ils sont séparés depuis long-

» temps. — Séparés!... mais au moins, ajou-
» tai-je, son meilleur ami ne parle-t-il pas
» beaucoup ? — Affreusement : avec de l'es-
» prit ; il en est insupportable. — J'en suis
» charmé, m'écriai-je. — Et pourquoi donc
» cela vous fait-il tant de plaisir ? » Alors je lui expliquai votre système, qu'il saisit avidement ; et toujours jugeant, sur les personnes que nous voyions, le caractère de celles qui étaient absentes, nous fîmes des découvertes qui auraient fort étonné ces dames. Je me suis très-amusé : mais apparemment que je n'en avais pas l'air, car nous entendîmes une jeune femme qui disait en me regardant : *Comme les Anglais sont tristes !* Je devinai que cela pouvait bien signifier, *comme lord Sydenham est ennuyeux !* et mon compagnon l'ayant pensé comme moi, je m'en allai très-satisfait de mes observations, et regrettant seulement de ne vous avoir pas eu avec nous, pour vous voir jouir de ce nouveau succès.

LETTRE IX.

Paris, ce 12 juillet.

Je passai hier à la porte d'Adèle ; on me dit encore qu'elle ne recevait personne. J'allais partir, lorsque mon bon génie m'inspira de demander des nouvelles de monsieur de Sénange. On me répondit qu'il était chez lui, et tout de suite les portes s'ouvrirent. Ma voiture entra dans la cour ; je descendis, tout étourdi de cette précipitation, et ne sachant pas trop si j'étais bien aise ou fâché de faire cette visite. — Un valet de chambre me conduisit dans le jardin où il était. Je l'aperçus de loin qui se promenait appuyé sur le bras d'Adèle. En la voyant je m'arrêtai, indécis, et souhaitais de m'en aller ; car, puisqu'elle m'avait fait défendre sa porte, il m'était démontré qu'elle ne désirait pas de me voir : mais le valet de chambre avançait toujours, et il fallut bien le suivre.

Lorsqu'il m'eut annoncé, le marquis et sa

femme se retournèrent pour venir au-devant de moi. Je les joignis avec un embarras que je ne saurais vous rendre. Un trouble secret m'avertissait que j'étais désagréable à Adèle ; que peut-être son vieux mari ne me reconnaîtrait plus. Je me sentis rougir ; je baissais les yeux ; et je ne conçois pas encore comment je ne suis pas sorti, au lieu de leur parler. Je les saluai, en leur faisant un compliment qu'ils n'entendirent sûrement pas, car je ne savais ce que je disais.

Monsieur de Sénange me reprocha d'avoir été si long-temps sans les voir. — Je lui dis que j'étais venu bien des fois, et n'avais pas été assez heureux pour les trouver. — Adèle, alors, crut devoir m'apprendre la maladie de sa mère, qui, pendant long-temps, l'avait empêchée de recevoir du monde ; et son départ pour les eaux, qui, la laissant privée de toute surveillance maternelle, l'obligeait à garder encore la même retraite. « Mais, ajouta-t-elle, toutes les fois que vous viendrez voir monsieur de Sénange, je serai très-aise si je me trouve chez lui. » Sa voix était si douce, que j'osai lever les yeux et la regarder : la sérénité de son visage, son sou-

rire, me rendirent le calme et l'assurance. Je marchai auprès d'eux, mesurant mes pas sur la faiblesse de monsieur de Sénange. J'éprouvais une sorte de satisfaction à imiter ainsi la bonne, la complaisante Adèle.

Après quelques minutes de conversation, je me sentis si à mon aise; monsieur de Sénange était de si bonne humeur, que je me crus presque de la famille : et sa canne étant tombée, au lieu de la lui rendre, je pris doucement sa main, et la passai sous mon bras, en le priant de s'appuyer aussi sur moi. Il me regarda en souriant, et nous marchâmes ainsi tous trois ensemble. Hélas! il fut bien long-temps pour traverser une très-petite distance, un chemin qu'Adèle aurait fait en un instant si elle eût été seule. Je l'admirais de ne pas témoigner la moindre impatience, le plus léger mouvement de vivacité. Enfin nous arrivâmes auprès d'une volière, devant laquelle il s'assit; je restai avec lui. Pour Adèle, elle fut voir ses oiseaux, leur parler, regarder s'ils avaient à manger; et continuellement, allant à eux, revenant à nous, ne se fixant jamais, elle s'amusa sans cesser de s'occuper de son mari, et même

de moi. Nous restâmes là jusqu'au coucher du soleil. L'air était pur, le temps magnifique; Adèle était aimable et gaie; les regards de monsieur de Sénange m'exprimaient une affection qui m'étonnait. Dans un moment où elle était auprès de ses oiseaux, il me dit avec attendrissement : « Je suis bien coupa-
» ble de n'avoir pas d'abord reconnu votre
» nom : je ne me le pardonnerais point, s'il
» n'avait pas été indignement prononcé.
» Lorsque j'ai été en Angleterre, j'ai con-
» tracté envers votre famille les plus grandes
» obligations. J'ai aimé votre mère comme
» ma fille; je veux vous chérir comme mon
» enfant. Un jour je vous conterai des détails
» qui vous feront bénir ceux à qui vous de-
» vez la vie. » Adèle revint, et il changea aussitôt de conversation. Je ne pus ni le remercier, ni l'interroger; mais s'il n'a besoin que d'un cœur qui l'aime, il peut compter sur mon attachement.

Sans pouvoir définir cette sorte d'attrait, je me sentais content près d'eux. Adèle voulut savoir si je trouvais sa volière jolie. Je lui répondis qu'elle allait bien avec le reste du jardin. Ce n'était pas en faire un grand éloge,

car il est affreux : c'est l'ancien genre français dans toute son aridité; du buis, du sable et des arbres taillés. La maison est superbe; mais on la voit tout entière. Elle ressemble à un grand château renfermé entre quatre petites murailles; et ce jardin, qui est immense pour Paris, paraissait horriblement petit pour la maison. Cette volière toute dorée était du plus mauvais goût. Adèle me demanda si j'avais de beaux jardins, et surtout des oiseaux? — Beaucoup d'oiseaux, lui dis-je; mais les miens seraient malheureux s'ils n'étaient pas en liberté. J'essayai de lui peindre ce parc si sauvage que j'ai dans le pays de Galles : cela nous conduisit à parler de la composition des jardins. Elle m'entendit, et pria son mari de tout changer dans le leur, et d'en planter un autre sur mes dessins. Il s'y refusa avec le chagrin d'un vieillard qui regrette d'anciennes habitudes; mais dès que je lui eus rappelé les campagnes qu'il avait vues en Angleterre, il se radoucit. Les souvenirs de sa jeunesse ne l'eurent pas plutôt frappé, qu'il me parla de situations, de lieux qu'il n'avait jamais oubliés; et bientôt il finit par désirer aussi, que

toutes ces allées sablées fussent changées en gazons. Ils exigèrent donc que je vinsse aujourd'hui, dès le matin, avec des dessins, avec un plan qui pût être exécuté très-promptement : ainsi me voilà créé jardinier, architecte, et, comme ces messieurs, ne doutant nullement de mes talens ni de mes succès. — Adieu, mon cher Henri ; trouvez bon que je vous quitte pour aller joindre mes nouveaux maîtres.

LETTRE X.

Paris, ce 15 juillet.

J'ARRIVAI chez monsieur de Sénange avec mon porte-feuille et mes crayons; il n'était que midi juste, et cependant Adèle avait l'air de m'attendre depuis long-temps. *Voyons, voyons,* me cria-t-elle du plus loin qu'elle m'aperçut. J'osai lui représenter en souriant, que les ayant quittés la veille à la fin du jour, et revenant d'aussi bonne heure le lendemain, il était impossible que j'eusse eu le temps de travailler. Que ferons-nous donc? dit-elle d'un air un peu boudeur. — Je lui proposai de dessiner. — Aussitôt elle sonna pour avoir une grande table, auprès de laquelle je m'établis. Monsieur de Sénange fit apporter les plans de sa maison, et ceux du jardin. Je mesurai le terrain, calculai les effets à ménager, les défauts à cacher, les différens arbres qu'on emploierait, ceux qu'il fallait arracher, les sentiers,

les gazons, les touffes de fleurs, la volière surtout; je n'oubliai rien. Cependant Adèle voulait une rivière, et comme il n'y avait pas une goutte d'eau dans la maison, il s'éleva entr'eux un différend dont j'aurais bien voulu que vous fussiez témoin. Elle mit tout son esprit à prouver la facilité d'en établir une. Son mari l'écoutait avec bonté; s'en moquait doucement, louait avec admiration l'adresse qu'elle employait à rendre vraisemblable une chose impossible : elle riait, s'obstinait, mais ne montrait de volonté que ce qu'il en faut pour être plus aimable en se soumettant. Enfin ils finirent par décider que ma peine serait perdue, et qu'on ne changerait rien au jardin; mais que monsieur de Sénange ayant une fort belle maison à Neuilly, au bord de la Seine, ils iraient s'y établir; « et là, dit-il à Adèle, il y a une » île de quarante arpens; je vous la donne. » Vous y changerez, bâtirez, abattrez tant » qu'il vous plaira; tandis que moi je garderai cette maison-ci telle qu'elle est. Ces » arbres, plus vieux que moi encore, et » qu'intérieurement je vous sacrifiais avec un » peu de peine, l'été, me garantiront du

» soleil, l'hiver, me préserveront du froid;
» car à mon âge tout fait mal. Peut-être
» aussi la nature veut-elle que nos besoins
» et nos goûts nous rapprochent toujours des
» objets avec lesquels nous avons vieilli. Ces
» arbres, mes anciens amis, vous les coupe-
» riez! ils me sont nécessaires.... » Adèle, ajouta-t-il avec attendrissement, « puissiez-
» vous dans votre île, planter des arbres qui
» vous protégent aussi dans un âge bien
» avancé!... » Elle prit sa main, la pressa contre son cœur, et il ne fut plus question de rien changer. Elle déchira mes plans, mes dessins, sans penser seulement à m'en demander la permission, ou à m'en faire des excuses. Son cœur l'avertissait, j'espère, qu'elle pouvait disposer de moi.

Le reste de la journée se passa en projets, en arrangemens pour ce petit voyage. Adèle sautait de joie en pensant à son île. Il y aura, disait-elle, des jardins superbes, des grottes fraîches, des arbres épais: rien n'était commencé, et déjà elle voyait tout à son point de perfection!.... Heureux âge!... je vous remerciais pour elle, avenir brillant, mais trompeur! ah! lorsque le temps lui appor-

tera des chagrins, au moins ne la laissez jamais sans beaucoup d'espérances !....

Je ne pouvais m'empêcher de sourire, en l'entendant parler de la campagne, comme si j'avais toujours dû la suivre. Tous les momens du jour étaient déjà destinés : « *Nous* » déjeûnerons à dix heures, me disait-elle ; » ensuite, *nous* irons dans l'île ; à trois heu- » res *nous* dînerons ; » et toujours *nous*. Je n'osais ni l'approuver, ni l'interrompre, lorsque monsieur de Sénange, averti peut-être par ces *nous* continuels, pensa à me proposer d'aller avec eux. La pauvre petite n'avait sûrement pas imaginé que cela pût être autrement, car elle l'écouta avec un étonnement marqué, et attendit ma réponse dans une inquiétude visible. Je l'avoue, Henri, je restai quelques momens indécis, comme cherchant dans ma tête si je n'avais pas d'autres engagemens ; mais c'était pour jouir de l'intérêt qu'elle paraissait y attacher : et lorsque j'acceptai, tous ses projets et sa gaieté revinrent. Elle continua ainsi jusqu'au soir, que je les quittai, promettant de venir aujourd'hui pour les accompagner à Neuilly ; cependant j'attendrai que

j'y sois arrivé pour croire à ce voyage. Il y a déjà trois jours de passés, et peut-être a-t-elle quitté, repris et changé vingt fois sa détermination. Elle a si vite renoncé à mon jardin anglais, que cela m'inspire un peu de défiance.

LETTRE XI.

Neuilly, ce 16 juillet.

C'est de Neuilly que je vous écris, mon cher Henri ; nous y sommes depuis hier, et j'ai déjà trouvé le moyen d'être mécontent d'Adèle et de lui déplaire. Lorsque j'arrivai chez monsieur de Sénange, elle était si pressée d'aller voir son île, qu'à peine me donna-t-elle le temps de le saluer; il fallut partir tout de suite. « Allons, venez, » lui dit-elle en prenant son bras pour l'emmener. — Il se leva ; mais au lieu d'aider sa marche affaiblie, elle l'entraînait plutôt qu'elle ne le soutenait. Dans une grande maison, le moindre déplacement est une véritable affaire. Tous les domestiques attendaient dans l'antichambre le passage de leurs maîtres ; les uns pour demander des ordres, les autres pour rendre compte de ceux qu'ils avaient exécutés. Chacun d'eux avait quelque chose à dire, et Adèle répondait à tous : *oui, oui, oui*, sans même

les avoir entendus. Son mari voulait-il leur parler? elle ne lui en laissait pas le temps, et l'entraînait toujours vers la voiture. Cette impatience me déplut; je pris l'autre bras de monsieur de Sénange, et lui servant de contre-poids, je m'arrêtais avec égard dès qu'il paraissait vouloir écouter ou répondre. J'espérais que cette attention rappellerait le respect d'Adèle; mais l'étourdie ne s'en aperçut même pas. — Elle répétait sans cesse : *dépêchons-nous donc; venez donc; allons-nous-en vite* : enfin son mari la suivit et nous montâmes en voiture. Ah! un vieillard qui épouse une jeune personne, doit se résigner à finir sa vie avec un enfant ou avec un maître; trop heureux encore quand elle n'est pas l'un et l'autre! Cependant Adèle fut plus aimable pendant le chemin. Il est vrai qu'elle ne cessa de parler des plaisirs dont elle allait jouir : mais au moins y joignait-elle un sentiment de reconnaissance, et elle lui disait *je serai heureuse*, comme on dit *je vous remercie*. Je commençais à lui pardonner, peut-être même à la trouver trop tendre, lorsque nous arrivâmes à Neuilly. Imaginez, Henri, le plus beau lieu du monde, qu'elle

ne regarda même pas; une avenue magnifique, une maisou qui partout serait un château superbe; rien de tout cela ne la frappa. Elle traversa les cours, les appartemens sans s'arrêter, et comme elle aurait fait un grand chemin. Ce qui était à eux deux ne lui paraissait plus suffisamment à elle. C'était à son île qu'elle allait; c'était là seulement qu'elle se croirait arrivée; mais comme il était trois heures, monsieur de Sénange voulut dîner avant d'entreprendre cette promenade. Adèle fut très-contrariée, et le montra beaucoup trop; car elle alla même jusqu'à dire que n'ayant pas faim, elle ne se mettrait pas à table, et qu'ainsi elle pourrait se promener toute seule, et tout de suite. — Monsieur de Sénange prit un peu d'humeur. « Et vous, » mylord, me dit-il, voudrez-vous bien me » tenir compagnie? — Oui assurément, lui » répondis-je, et j'espère que madame de Sé» nange nous attendra, pour que nous soyons » témoins de sa joie, à la vue d'une pre» mière propriété. — Ah! reprit son mari, » j'en aurais joui plus qu'elle! » — Adèle sentit son tort, baissa les yeux, et alla se mettre à une fenêtre; elle y resta jusqu'au moment

où l'on vint avertir qu'on avait servi. J'offris mon bras à monsieur de Sénange, car sa goutte l'oblige toujours à en prendre un. — Elle nous suivit en silence, et notre dîner se passa assez tristement. Adèle ne me regarda, ni ne me parla. En sortant de table, monsieur de Sénange nous dit qu'il était fatigué, et voulait se reposer; il nous pria d'aller sans lui à cette fameuse île. « Adèle, ajouta-» t-il avec bonté, nous avons eu un peu » d'humeur; mais vous êtes un enfant, et je » dois encore vous remercier de me le faire » oublier quelquefois. » — Elle avoua qu'elle avait été trop vive, lui en fit les plus touchantes excuses, et parut désirer de bonne foi d'attendre son réveil pour se promener. Il ne le voulut pas souffrir. Elle insista; mais il nous renvoya tous deux, et nous partîmes ensemble.

Nous marchâmes long-temps, l'un auprès de l'autre, sans nous parler. Elle gagna le bord de la rivière, et s'asseyant sur l'herbe, en face de son île, elle me dit: « J'ai été bien » maussade aujourd'hui; et vous m'avez paru » un peu austère. Au surplus, continua-» t-elle en riant, je dois vous en remercier:

» il est bien satisfaisant de trouver de la sé-
» vérité, lorsqu'on n'attendait que de la po-
» litesse et de la complaisance. » Cette plaisanterie me déconcerta, et je pensai qu'effectivement elle avait dû me trouver un censeur fort ridicule. Elle ajouta : « Je me
» punirai, car j'attendrai que monsieur de
» Sénange puisse venir avec nous pour jouir
» de ses bienfaits. Je suis trop heureuse d'a-
» voir un sacrifice à lui faire. » Cette dernière phrase fut dite de si bonne grâce, que je me reprochai plus encore ma pédanterie. « Si vous saviez, lui dis-je, combien vous
» me paraissez près de la perfection, vous
» excuseriez ma surprise, lorsque je vous
» ai vu un mouvement d'impatience que,
» dans une autre, je n'eusse pas même re-
» marqué. — « N'en parlons plus, » me répondit-elle en se levant ; elle regarda l'autre côté du rivage, comme elle aurait fait un objet chéri, et le salua de la tête, en disant : « A demain, aujourd'hui j'ai besoin d'une
» privation pour me raccommoder avec
» moi-même. » — Elle s'en revint gaiement : monsieur de Sénange venait de s'éveiller lorsque nous rentrâmes. Adèle fut charmante

le reste de la journée, et lui montra une si grande envie de réparer son étourderie, que sûrement il l'aime encore mieux qu'il ne l'aimait la veille. — Quant à moi, Henri, je resterai ici, au moins jusqu'à ce que monsieur de Sénange m'ait appris les raisons qui le portent à me témoigner un si touchant intérêt, et à me traiter avec tant de bonté.

LETTRE XII.

Neuilly, ce 18 juillet.

Enfin, *elle* a pris possession de son île. Hier matin nous nous réunîmes, à neuf heures, pour déjeuner. Monsieur de Sénange avait l'air plus satisfait qu'il ne me l'avait encore paru. La joie brillait dans les yeux d'Adèle; mais elle tâchait de ne montrer aucun empressement; seulement elle ne mangea presque point. Pour moi, je pris une tasse de thé; et comme il faut, je crois, que je sois toujours inconséquent, du moment qu'Adèle montra une déférence respectueuse pour son mari, je commençai à le trouver d'une lenteur insupportable. Sa main soulevait sa tasse avec tant de peine; il regardait si attentivement chaque bouchée, la retournait de tant de manières avant de la manger, faisait de si longues pauses entre un morceau et l'autre, que j'éprouvais encore plus d'impatience qu'elle n'en avait eu la veille. Si elle

avait pu lire dans mon cœur, elle aurait été bien vengée de ma sévérité. Après une mortelle heure, son déjeuner finit. Il s'assit dans un grand fauteuil roulant, et ses gens le traînèrent jusqu'au bord de la rivière. Pour Adèle, elle y alla toujours sautant, courant, car sa jeunesse et sa joie ne lui permettaient pas de marcher. — Arrivés auprès du bateau, nous eûmes bien de la peine à y faire entrer monsieur de Sénange; et c'est là que la vivacité d'Adèle disparut tout-à-coup. Avec quelle attention elle le regarda monter! Que de prévoyance pour éloigner tout ce qui pouvait le blesser! Quelles craintes que le bateau ne fût pas assez bien attaché! Et moi, qui suis tous ses mouvemens, qui voudrais deviner toutes ses pensées, quel plaisir je ressentis lorsque approchés de l'autre bord, le pied dans son île, je lui vis la même occupation, les mêmes soins, les mêmes inquiétudes, jusqu'à ce que monsieur de Sénange fût replacé dans son fauteuil, et pût recommencer sa promenade. Alors elle nous quitta, et se mit à courir, sans que ni la voix de son mari, ni la mienne, pussent la faire revenir. Je la voyais à travers les arbres, tantôt se rappro-

chant du rivage, tantôt rentrant dans les jardins; mais en quelque lieu qu'elle s'arrêtât, c'était toujours pour en chercher un plus éloigné. Quoique j'eusse bien envie de la suivre, je ne quittai point monsieur de Sénange. Il fit avancer son fauteuil sous de très-beaux peupliers qui bordent la rivière, et renvoyant ses gens, il me dit qu'il était temps que je susse les raisons qui lui donnaient de l'intérêt pour moi. — « Mon jeune ami, il faut que » vous me pardonniez de vous parler de mon » enfance, me dit-il; mais elle a tant influé » sur le reste de ma vie, que je ne puis » m'empêcher de vous en dire quelques mots. » Ne vous effrayez pas, si je commence mon » histoire de si loin; je tâcherai de vous en- » nuyer le moins possible.

» Mon père n'estimait que la noblesse » et l'argent; et peut-être ne me pardon- » nait-il d'être l'héritier de sa fortune, que » parce que j'étais en même temps le repré- » sentant de ses titres. J'avais perdu ma mère » en naissant; et toute ma première enfance » se passa avec des gouvernantes, sans jamais » voir mon père. A sept ans il me mit au » collége, dont je ne sortais que la veille de

» sa fête et le premier jour de l'an, pour lui
» offrir mon respect. Les parens ne savent
» pas ce qu'ils perdent de droits sur leurs
» enfans, en ne les élevant pas eux-mêmes.
» L'habitude de leur devoir tous ses plaisirs,
» d'obéir aveuglément à toutes leurs volon-
» tés, laisse un sentiment de déférence qui
» ne s'efface jamais, et que j'étais bien
» éloigné d'éprouver. Je ne voyais dans mon
» père, qu'un homme que le hasard avait
» rendu maître de ma destinée, et dont au-
» cune des actions ne pouvait me répondre
» que ce fût pour mon bonheur. Le jour
» même que je sortis du collége, il me fit en-
» trer au service, en me recommandant d'être
» sage, avec une sécheresse qui approchait
» de la dureté; et sans y joindre le moindre
» encouragement, sans me promettre la plus
» légère marque de tendresse, si je réussis-
» sais à lui plaire. Aussi, à peine fus-je à
» mon régiment, que j'y fis des dettes, des
» sottises, et que je me battis. Mon père me
» rappela près de lui; il me reçut avec une
» humeur, une colère épouvantable. Loin
» de me corriger, il m'apprit seulement qu'il
» avait aussi des défauts. Je me mis à les

» examiner avec soin; et chaque jour, au
» lieu de l'écouter, je le jugeais avec une
» sévérité impardonnable. Il voulut me ma-
» rier, et, disait-il, m'apprendre l'économie:
» j'étais né le plus prodigue et le plus indé-
» pendant des hommes. Mon père, qui ne
» s'était jamais occupé de mon éducation,
» fut tout étonné de me trouver des goûts
» différens des siens, et une résistance à ses
» ordres que rien ne put vaincre. Il se fâcha;
» je persistai dans mes refus: ils le rendi-
» rent furieux; je me révoltai; et moi, que
» plus de bonté aurait rendu son esclave,
» rien ne pouvait plus ni me toucher ni me
» contenir. J'étais devenu inquiet, ombra-
» geux. Revenait-il à la douceur? je craignais
» que ce ne fût un moyen de me dominer.
» Sa sévérité me blessait plus encore.
» Toujours en garde contre lui, contre moi,
» je le rendais fort malheureux, et je passais
» pour un très-mauvais sujet. Je le serais
» devenu, si un de ses amis ne lui eût con-
» seillé d'éloigner ce monstre qui faisait le
» tourment de sa vie. On me proposa de sa
» part, de voyager: j'acceptai avec joie, et
» je choisis l'Angleterre, parce que la mer

» de mots, l'enfant que je tenais encore,
» jeta ma montre par terre de toute sa force,
» et se pencha aussitôt, pour la reprendre. Elle n'était pas cassée; je la lui
» rendis avant que sa mère eût eu le temps
» de me faire aucune excuse. Je vis que
» cette complaisance m'avait attiré toute son
» affection; et sûrement, nous étions amis
» avant de nous être parlé. Elle me pria de
» lui rapporter son enfant. — Hélas! cette
» petite enfant s'est mariée depuis à votre
» père, et est morte en vous donnant le jour;
» je ne pensais pas alors que je lui survivrais
» si long-temps. — J'entendis, au son de voix
» de lady B... qu'elle la grondait en anglais,
» en lui ôtant ma montre. La petite fille se
» mit à pleurer; mais, sans lui céder, sa
» mère essaya de la distraire; elle lui montra
» d'autres objets qui fixèrent son attention,
» et l'enfant riait déjà, que ses yeux étaient
» encore pleins de larmes. — Lady B... me
» pria de lui cacher ma montre; car, me
» dit-elle, il est encore plus dangereux de
» leur donner des peines inutiles, que de les
» gâter par trop d'indulgence.

» Je me remis à causer avec le mari. Ce-

» pendant le vent devint si fort, que nous
» fûmes obligés de descendre dans la cham-
» bre : il augmenta toujours, et bientôt
» nous fûmes en danger..... Mais je finirai
» le reste une autre fois, car voici madame
» de Sénange : elle va jeudi passer la jour-
» née à son couvent; si cela ne vous en-
» nuyait pas trop, nous dînerions ensemble. »
— Je n'eus que le temps de l'assurer que je serais très-aise de rester avec lui.

Adèle nous rejoignit extrêmement fatiguée de sa promenade; elle était enchantée de ce qu'elle avait vu, et cependant ne parlait que de tout changer. Monsieur de Sénange avait du monde à dîner; nous rentrâmes bien vite pour nous habiller.

Je restai fort occupé de tout ce qu'il venait de me raconter. Je me demandais comment tous les pères voulant conduire leurs enfans, il y en a si peu qui imaginent d'être pour eux ce qu'on est pour ses amis, pour toutes les liaisons auxquelles on attache du prix? L'enfance compare de si bonne heure, qu'il est nécessaire d'être aimable pour elle. Il faut lui paraître le meilleur des pères, pour pouvoir se faire craindre, sans risquer un

moment d'être moins aimé. Alors on n'a pas besoin de présenter toujours la reconnaissance comme un devoir; elle devient un sentiment, et les obligations en sont mieux remplies. Adieu, mon cher Henri; je vous écrirai aussitôt que monsieur de Sénange aura fini de m'apprendre ce qui le concerne.

LETTRE XIII.

Neuilly, ce 21 juillet.

Adèle est partie ce matin, de fort bonne heure, pour son couvent; je suis resté seul avec monsieur de Sénange. Je sentais une sorte de plaisir à la remplacer dans les soins qu'elle lui rend. Aussitôt après dîner, je l'ai conduit sur une terrasse qui est au bord de la Seine; ses gens nous ont apporté des fauteuils, et il a continué son histoire.

« Je ne vous ferai point, m'a-t-il dit, le » détail des dangers que nous courûmes. » J'en fus peu effrayé; non qu'un excès de » courage m'aveuglât sur notre situation, » ou m'y rendît insensible : mais j'étais si » occupé de la terreur dont cette jeune femme » était saisie! Elle regardait ses enfans avec » tant d'amour! elle les prenait dans ses bras, » et les pressait contre son cœur, comme si elle » eût pu les sauver ou les défendre. Je ne » tremblais que pour elle, et je suis sûr qu'un » grand intérêt, non-seulement empêche la

» crainte, mais distrait de la douleur même ;
» car après que le premier danger fut passé,
» je m'aperçus que je m'étais fait une forte
» contusion à la tête, sans que j'aie pu alors
» me rappeler ni où ni comment.

» Quand nous fûmes un peu plus tranquilles,
» mylord B... vint à moi, et me jura une
» amitié que rien, disait-il, ne pouvait plus
» détruire. Effectivement, dans ces momens
» de trouble, on se montre tel que l'on est ;
» et peut-être me savait-il gré de n'avoir
» pas un instant pensé à moi-même. Pour
» lui, toujours froid, toujours raisonna-
» ble, il s'occupait de sa femme avec le
» regret de la voir souffrir, mais sans rien
» prévoir de ce qui pouvait la soulager, ou
» tromper son inquiétude. Nous arrivâmes
» à Douvres le lendemain au soir. Lady B...
» avait à peine la force de marcher : on la
» porta jusqu'à l'auberge, où elle se coucha ;
» et je ne la revis plus du reste de la journée.
» Son mari vint me retrouver ; nous sou-
» pâmes ensemble. Pendant le repas, m'ayant
» entendu dire qu'aucune affaire ne m'ap-
» pelait directement à Londres, et que
» la curiosité ne m'y attirait même pas,

» il me proposa d'aller passer quelques se-
» maines dans leur terre qui n'était qu'à
» une petite distance de cette ville. J'y con-
» sentis avec un sentiment de répugnance
» que je ne pouvais m'expliquer, et qui me
» tourmentait malgré moi; je crois que le
» cœur pressent toujours les peines qu'il doit
» éprouver. Cependant aucune bonne raison
» ne se présentant pour justifier mon refus,
» j'acceptai, par cette sorte d'embarras,
» qui est une suite naturelle de la manière
» dont on m'avait élevé. Il fut décidé que
» nous partirions le lendemain de bonne
» heure. Je me retirai dans ma chambre,
» contrarié; je fus long-temps sans pouvoir
» m'endormir: je m'éveillai de mauvaise hu-
» meur; j'étais fâché de les suivre, je l'aurais
» été encore plus de rester. Lady B... m'at-
» tendait; elle me fit les plus touchans re-
» mercîmens pour les soins que je lui avais
» rendus; et me présentant ses enfans, elle
» leur dit de m'aimer, parce que je serais
» toujours l'ami de leur père et le sien. Je
» les embrassai tous, et après le déjeuner
» nous partîmes. Je montai dans sa voiture;
» les enfans allèrent dans la mienne. Je ne

» vous ferai point la description de la terre
» de lord B...; vous devez la connaître
» aussi bien que moi, mais pas mieux, ajouta-
» t-il, car c'est le temps de ma vie, peut-être
» le seul, dont j'aie parfaitement conservé le
» souvenir. Depuis le premier moment où
» j'aperçus lady B.... jusqu'au jour où je
» m'éloignai d'elle, il n'est pas un instant dont
» je ne me souvienne. Il semble que ce soit un
» temps séparé du reste de ma vie; avant,
» après, j'ai beaucoup oublié; mais tout ce
» qui la regarde m'est présent et cher. Ce
» que je ne saurais vous rendre, c'est l'espèce
» de charme qui régnait autour d'elle, et
» qui faisait que tout ce qui l'approchait pa-
» raissait heureux : une réunion de qualités
» telles que j'ai mille fois entendu faire son
» éloge, et presque toujours d'une manière
» différente; mais tous la louaient, car il
» semblait qu'elle eût particulièrement ce
» qui plaisait à chacun.

» Cependant j'étais dans une si triste dis-
» position d'esprit, que les premiers jours
» je fus peu frappé de tout le mérite de
» lady B.... Insensiblement je me sentis attiré
» près d'elle; et je l'aimais déjà beaucoup,

» sans avoir pensé à l'admirer. Les premiers
» jours que je fus chez elle je me promenais
» seul; et lorsque le hasard me faisait trou-
» ver avec du monde, je restais dans le si-
» lence, sans chercher à plaire, ni souhaiter
» d'être remarqué. Le mari, les entours de
» lady B.... devaient dire de moi, que j'étais
» ennuyeux et sauvage; elle seule devina que
» j'avais des chagrins et une timidité exces-
» sive. Elle essaya de me rapprocher d'elle,
» et de me faire parler, en me questionnant
» sur des objets qu'elle connaissait sûrement;
» aussi ne lui répondis-je que des demi-mots,
» qui ne faisaient que m'embarrasser davan-
» tage. Sa bonté lui fit sentir qu'il fallait
» d'abord m'accoutumer à elle, avant d'ob-
» tenir ma confiance. Elle me proposa de
» l'accompagner dans ses promenades : dès
» le lendemain je commençai à la suivre.
» Elle me fit faire le tour de son parc; et
» passant devant un temple qu'elle avait fait
» bâtir, elle en prit occasion de me parler
» de la complaisance de son mari pour ses
» goûts, et de sa reconnaissance. De ce jour,
» sans me rien dire que ce qu'elle aurait per-
» mis que tout le monde sût, elle me traita

» avec un air de confiance et d'estime qui
» m'entraînait et me flattait. C'est toujours
» en me parlant d'elle-même que, peu à
» peu, elle m'amena à oser lui confier mes
» peines. Alors elle me donna toute son at-
» tention : elle m'écoutait avec intérêt, me
» questionnait sans curiosité, et finit par
» m'inspirer le besoin d'être toujours avec
» elle, et de lui tout dire. Je trouvai en elle
» les avis et les consolations d'une amie
» éclairée; une politesse dans le langage,
» qui aurait rappelé le respect du plus auda-
» cieux, et une bienveillance dans les ma-
» nières qui attirait toutes les affections. Je
» lui parlai de mon père avec amertume;
» elle me plaignit d'abord : mais bientôt,
» reprenant sur moi l'ascendant qu'elle de-
» vait avoir; sans se donner la peine d'exa-
» miner si mon père avait usé de trop de
» rigueur, peu à peu elle me conduisit
» à penser que les torts des autres deviennent
» un titre à l'estime, lorsqu'ils n'influent
» point sur notre conduite, mais ne sont ja-
» mais une excuse lorsqu'ils nous irritent au
» point de nous rendre répréhensibles. Enfin
» elle sut prendre tant d'empire sur mon

» esprit, que je n'avais plus une seule idée
» qu'elle ne devinât. Elle lisait sur ma figure,
» rectifiait toutes mes opinions, et fit de moi,
» l'homme bon et honnête qui n'a jamais
» pensé à elle sans devenir meilleur; et qui,
» depuis qu'il l'a connue, peut se dire qu'il
» n'existe pas une seule personne à qui il ait
» fait un moment de peine.

» Je commençais à me trouver parfaite-
» ment heureux; j'adorais lady B.... comme
» les sauvages adorent le soleil; je la cher-
» chais sans cesse. Mon père ne m'avait point
» appris à cacher mes sentimens sous ces
» formes qui donnent, aux hommes et aux
» choses, un poli qui les rend tous sem-
» blables : je ne vivais que pour elle, je n'ai-
» mais qu'elle, et il n'était que trop facile
» de s'en apercevoir. Mylord B... ne parais-
» sait plus chez sa femme qu'aux heures des
» repas; il parlait fort peu, et moins à moi
» qu'à personne. Je le remarquai sans m'en
» embarrasser; mais je la voyais souvent
» pensive, et cela m'inquiétait vivement.

» Un jour, après dîner, au lieu de rester
» dans le salon avec ses enfans, elle suivit
» son mari et ne reparut plus du reste de la

» journée. Le soir, à l'heure du souper, ils
» vinrent tous deux se mettre à table. Je la
» trouvai fort pâle, et je vis qu'elle avait
» beaucoup pleuré : j'en fus si bouleversé,
» que je ne cessai de la regarder, sans
» m'apercevoir combien cette attention était
» inconvenante. Je ne pensai plus au souper,
» j'oubliai de déployer ma serviette : elle ne
» mangea pas non plus. Lord B... ne sou-
» pait jamais; et au bout de dix minutes,
» je l'entendis qui poussait sa chaise avec
» humeur, en disant, que puisque personne
» n'avait appétit, il était inutile de rester à
» table plus long-temps.—Lady B... tou-
» jours douce, toujours occupée des autres,
» vint me dire qu'une forte migraine la for-
» çait à se retirer de bonne heure; mais
» qu'elle me priait de la suivre le lendemain
» à sa promenade du matin. Je la regardai
» sans lui répondre, car je ne pensais qu'à
» deviner ce qui pouvait l'avoir affligée. Elle
» me quitta, et ils s'en allèrent ensemble.
» Je regagnai ma chambre, où, pour la pre-
» mière fois, je connus à quel point je l'ai-
» mais. Je passai toute la nuit sans me cou-
» cher. J'avais beau chercher, me creuser la

» tête, je ne concevais rien à sa douleur : et
» me perdant en conjectures, je ne sentais,
» bien clairement, que le chagrin de lui sa-
» voir des peines, et le désir de donner ma
» vie pour la voir heureuse.

» Dès que le jour parut, j'allai me pro-
» mener, jusqu'à l'heure où elle descendait
» ordinairement : alors, ne la trouvant point
» dans le salon, je montai la chercher chez
» ses enfans. Leur chambre était ouverte;
» je m'arrêtai en voyant lady B... assise, le
» dos tourné à la porte, ayant ses quatre
» enfans à genoux devant elle; le cinquième,
» qu'elle nourrissait encore, était sur ses
» genoux. Ces enfans faisaient leur prière du
» matin : lorsqu'ils eurent prié pour la santé
» de leur père et de leur mère, elle leur dit :
» *Demandez aussi à Dieu que monsieur de*
» *Sénange, qui a eu tant de soin de vous*
» *pendant la tempête, n'éprouve aucun ac-*
» *cident pour son retour.* — Elle prit les deux
» petites mains de ce dernier enfant, les
» joignit dans les siennes, en levant les yeux
» au ciel, et sembla s'unir à leur prière. Je
» n'avais pas encore pensé à mon départ;
» jugez de ce que je devins, lorsque je l'en-

» tendis parler de voyage. Elle me trouva » encore appuyé sur la porte ; je ne pou- » vais revenir de mon saisissement ; elle » devina que je l'avais entendue, et m'em- » mena dans les jardins. Je la suivis sans » lui parler ; elle garda aussi quelque » temps le même silence : puis, le rompit » tout-à-coup, et me pria de l'écouter avec » attention et sans l'interrompre. » *Lorsque je vous rencontrai*, me dit-elle, *je fus sensible à l'intérêt que je vous vis témoigner à mes enfans ; et dès-lors vous m'en inspirâtes un réel. Le danger que nous courûmes ensemble, et votre sensibilité l'augmentèrent encore ; mais la mélancolie qui vous dominait, lorsque vous vîntes ici, me toucha davantage. La première peine, le premier revers influe si essentiellement sur le reste de la vie ! Je craignais que livré à vous-même, seul, dans une terre étrangère, vous ne pussiez résister à cette grande épreuve ; et je vous voyais près de vous laisser abattre par le malheur, au lieu de chercher à le surmonter. Je ne connaissais pas la cause de vos chagrins ; j'essayai de pénétrer dans votre cœur, et vous me devîntes vraiment cher. Vous savez si*

je ne vous ai pas toujours donné les conseils que je voudrais que mes fils reçussent de vous. Quel plaisir je ressentais lorsque j'avais adouci votre caractère, rendu vos idées plus justes, vos dispositions plus heureuses! Mais ce bonheur si innocent a été mal interprété; on m'accuse d'avoir pour vous des sentimens trop tendres... « Ah! que je serais heureux, » m'écriai-je! *Ne m'interrompez pas*, me dit- » elle sévèrement; et reprenant bientôt sa » bonté, sa bienveillance ordinaire, elle » ajouta: *Mon mari en a pris de l'ombrage, sans que je m'en sois doutée: hier il m'a avoué le tourment qu'il éprouve, et je lui ai promis que vous partiriez aujourd'hui.....* « Non, » par pitié, non, lui dis-je, en prenant ses » mains dans les miennes; que deviendrais- » je! je suis tout seul au monde! » — *Si même je m'oubliais jusqu'à permettre que vous restassiez près de moi, vous ne pouvez y demeurer toujours: rendons notre séparation utile à tous deux; car vous ne voudriez pas faire le malheur de ma vie en troublant le repos de lord B.... Allons, mon jeune ami, du courage, vos chevaux vous attendent....* « Comment, mes chevaux! et qui

» les a demandés ?... » — *Moi; ma tendre amitié a voulu vous éviter les préparatifs d'une séparation trop affligeante pour nous.......* « et détournant ses yeux pleins de larmes, » elle se leva. J'étais si frappé, je m'attendais » si peu à ce prompt éloignement, qu'il ne » me vint aucune objection; d'ailleurs, je ne » savais que lui obéir.

» Elle regagna le château le plus vite qu'il » lui était possible; et montant aussitôt avec » moi dans la chambre de ses enfans, elle » sembla devenir plus calme dans cet asile » de paix et d'innocence. Cependant elle pa- » raissait respirer avec peine; mais bientôt re- » prenant son empire sur elle-même, elle me » dit : *Je ne sais quel pressentiment m'a toujours persuadé que je mourrais jeune. Assurez-moi que si mes fils se trouvaient jamais dans votre pays, comme je vous ai rencontré dans le mien, seuls, sans conseil, sans parens, dans la jeunesse ou le malheur, jurez-moi que, vous souvenant de leur mère, vous seriez leur ami et leur guide....* « Ah ! » je jure qu'ils seront toujours ce que j'aurai » de plus cher. — Je les embrassai tous en » leur donnant les noms les plus tendres, et

» promettant solennellement de ne jamais » les oublier. — *Ce n'est pas tout encore*, ajouta-t-elle; *s'il est vrai que j'aie adouci vos chagrins, que vous partagiez l'amitié que vous m'avez inspirée ; récompensez mes soins, en allant, tout de suite, retrouver votre père ; promettez-moi de le rendre heureux, et de vous y dévouer tout entier !... C'est encore m'occuper de vous*, continua-t-elle en soupirant, *et vous prouver que je crois à vos regrets ; car il n'est de consolation, pour les cœurs vraiment affligés, que de s'occuper du bonheur des autres*..... « Je tombai à ses pieds, je bai- » sai ses mains avec respect, avec amour; » je pris tous les engagemens qu'elle me » dicta, et je courus à ma voiture, sans re- » garder derrière moi, ni penser à faire mes » adieux à lord B...

» Je me hâtai de retourner à Paris; j'arrivai » chez mon père, justement trois mois après » l'avoir quitté. Il ne m'attendait pas. Je me » présentai devant lui, sans permettre qu'on » m'annonçât, et sans lui donner le temps » de me témoigner son étonnement ou sa » colère. — *Mon père*, lui dis-je, *j'ai été*

bien coupable envers vous; mais je reviens pour vous consacrer ma vie. S'il est possible, oubliez le passé : daignez m'éprouver ; je défie votre rigueur de surpasser mon respect et ma soumission.

« Mon père, encore plus étonné de ce
» langage que de mon arrivée, me demanda
» à qui il devait un changement si inattendu.
» Je lui racontai tout ce que je viens de vous
» dire ; il s'attendrit avec moi, et, pour la
» première fois, m'appela son cher fils. — Je
» cherchai à lui plaire : souvent je trouvais
» qu'il me jugeait avec d'anciennes et d'in-
» justes préventions ; car les torts de la jeu-
» nesse laissent des impressions qu'on re-
» trouve long-temps après être corrigé. Mais
» j'étais déterminé à le rendre heureux, et
» je parvins à m'en faire aimer. Je m'aper-
» cevais du succès de mes soins, à la tendre
» reconnaissance qu'il avait prise pour lady
» B.... Je lui écrivis plusieurs fois ; elle me
» répondait toujours avec la même amitié,
» la même raison, mais elle se plaignait
» souvent de sa santé. Ses lettres devinrent
» plus rares : enfin je reçus de Londres un
» paquet d'une écriture que je ne connais-

» sais pas, et cacheté de noir. Ces marques
» de deuil me firent frémir; je n'osais ni
» l'ouvrir, ni m'en éloigner. Il fallut bien
» cependant connaître mon malheur; et j'ap-
» pris que lady B... sentant sa fin appro-
» cher, avait chargé une femme de confiance
» d'une boîte qu'elle m'envoyait. J'y trouvai
» un petit tableau, sur lequel elle était peinte
» avec ses enfans : il était accompagné d'une
» dernière lettre d'elle, plus touchante que
» toutes les autres, où, me rappelant mes
» promesses, elle me bénissait avec sa fa-
» mille. Je fus long-temps très-affligé; et
» jamais je n'ai été consolé. Mon père me
» proposa différens mariages; toutes les fem-
» mes me paraissaient si différentes de lady
» B... que cette proposition me rendait mal-
» heureux. Il cessa de m'en parler, et vécut
» encore quelques années. J'eus la consola-
» tion de l'entendre me remercier en mou-
» rant, et mêler le nom de lady B... aux
» bénédictions qu'il me donnait. Je le re-
» grettai du fond de mon ame. Sa mort me
» rappela vivement les torts de ma jeunesse,
» et tout ce que je devais à cette femme ex-
» cellente. Je vous remettrai ces lettres et

» les portraits de votre famille. J'avais quitté
» votre grand-père avec si peu d'égards, que
» je n'osai jamais me rappeler à son souve-
» nir; mais je ne perdis point de vue ses
» enfans. J'appris avec intérêt leur mariage,
» celui de votre mère; et je vous assure que
» vous rendrez mes derniers jours heureux,
» si votre affection me permet de remplir mes
» engagemens, et si vous comptez sur moi
» comme sur un second père. » — Je l'assurai de tout mon attachement. — Adieu. J'ai la main fatiguée d'avoir écrit si longtemps : en vérité, je commence à croire au bonheur, puisque le hasard m'a fait rencontrer ce digne homme.

LETTRE XIV.

Neuilly, ce 25 juillet.

Montesquieu dit que, « comme notre » esprit est une suite d'idées, notre cœur » est une suite de désirs. » Je l'éprouve, Henri; car, depuis que je sais les liaisons que monsieur de Sénange a eues avec ma famille, ma curiosité n'est pas satisfaite; et à présent, je voudrais apprendre ce qui a pu déterminer un homme si raisonnable à se marier, à son âge, avec un enfant de seize ans! car Adèle n'est qu'une enfant dont les inconséquences m'impatientent souvent, moi qui, plus rapproché d'elle, n'ai pas encore atteint ma vingt-troisième année.

Elle est revenue de son couvent, les yeux rouges, a été silencieuse et triste le reste de la soirée : le lendemain elle a paru, au déjeuner, gaie, fraîche, brillante de santé et de bonne humeur. Ce changement m'a tout dérangé : j'avais passé la nuit à rêver aux cha-

grins qu'elle pouvait avoir; et je suis sûr que, non-seulement elle a dormi tranquille, mais qu'oubliant sa peine, elle aurait été fort étonnée que j'y pensasse encore. Cependant, Henri, elle est fort aimable, oui, très-aimable : ses défauts même vous plairaient, à vous qui ne cherchez dans la vie que des scènes nouvelles.

Adèle est douce, si l'on peut appeler douceur un esprit flexible qui ne dispute ni ne cède jamais. Son humeur est égale, habituellement gaie; ses affections sont si vives, son caractère est si mobile, que je l'ai vue plusieurs fois s'attendrir sur les malheurs des autres, jusqu'au point de ne garder aucune mesure dans sa générosité ou dans ses promesses; mais, oubliant bientôt qu'il est des infortunés, mettre le même excès à satisfaire des fantaisies; et, passant ainsi de la sensibilité à la joie, vous surprendre et vous entraîner toujours. Elle est d'un naturel et d'une sincérité qui enchantent. Ne connaissant ni la vanité ni le mystère, elle fait simplement le bien, franchement le mal, et ne s'étonne ni d'avoir raison ni d'avoir tort. Si elle vous a blessé, elle s'en afflige, tant que vous en

paraissez fâché; mais elle l'oublie aussitôt que vous êtes adouci, et il est presque certain que, l'instant d'après, elle vous offensera de même, s'en désolera de nouveau, et se fera pardonner encore. Aucun intérêt ne la porterait à dire une chose qu'elle ne pense pas, ni à supporter un moment d'ennui sans le témoigner. Aussi, lorsqu'elle a l'air bien aise de vous voir, est-il impossible de ne pas croire qu'elle vous reçoit avec plaisir; et si jamais elle paraissait aimer, il serait bien difficile de lui résister. Ajoutez à cela, Henri, une figure charmante, dont elle ne s'occupe presque pas; une grâce enchanteresse qui accompagne tous ses mouvemens; un besoin de plaire et d'être aimable dont je n'ai jamais vu d'exemple, et qui ferait le tourment de celui qui serait assez fou pour en être amoureux, mais qui doit lui donner autant d'amis qu'elle a de connaissances; car elle est aussi coquette par instinct, que toutes les femmes ensemble le seraient par calcul. Adèle est aimable, toujours, avec tout le monde, involontairement. Donne-t-elle à un pauvre? Ce n'est point de la simple compassion; son visage lui peint le

plaisir de l'avoir soulagé : le refuse-t-elle ? ce n'est jamais sans lui exprimer le regret ou l'impossibilité actuelle de le secourir. Attentive dans la société, se rappelant quelquefois vos goûts, une phrase, un mot qui vous est échappé, vous êtes étonné de lui trouver des soins, des souvenirs, lorsqu'elle n'avait pas paru vous entendre. D'autres fois, manquant sans scrupule aux choses que vous désirez le plus, à celles même qu'elle vous avait promises, elle se laisse entraîner par le premier objet qui se présente. Enfin, réunissant tous les contrastes, ce n'est qu'en tremblant que vous admirez ses talens, ses grâces, ses heureuses dispositions; un sentiment secret vous avertit qu'elle vous échappera bientôt. Aussi, prêterai-je un beau champ à vos plaisanteries, lorsque, entre un septuagénaire et une femme charmante, le vieillard obtiendra toutes mes préférences et ma plus tendre amitié. Je vous laisse sur cette pensée, mon cher Henri; car je suis sûr qu'elle vous paraîtra si ridicule, qu'il vous serait impossible de m'accorder un instant d'intérêt après un pareil aveu.

LETTRE XV.

Neuilly, ce 4 août.

Je suis toujours à Neuilly, mon cher Henri ; je comptais n'y passer que peu de jours, et les semaines se succèdent, sans que monsieur de Sénange me permette de penser encore à mon départ. Adèle me témoigne aussi beaucoup d'amitié ; cependant je voudrais vous revoir. Je ne sais s'il tient à mon caractère inquiet de ne jamais se trouver bien nulle part, mais je désire de m'éloigner.

La vie qu'on mène ici est douce, agréable, et me plairait assez si je pouvais m'y livrer sans inquiétude. On se réunit, à dix heures du matin, chez monsieur de Sénange. Après le déjeuner on fait une promenade, que chacun quitte ou prolonge suivant ses affaires ou sa fantaisie ; on dîne à trois heures : deux fois par semaine il y a beaucoup de monde ; les autres jours nous sommes absolument

seuls, et ce sont les momens qu'Adèle semble préférer. Après le dîner, monsieur de Sénange dort environ une demi-heure : ensuite la promenade recommence; ou s'il y a quelque bon spectacle à Paris, Neuilly en est si près, qu'Adèle nous y entraîne souvent. La journée se passe ainsi, sans projets, sans prévoyance, et surtout sans ennui.

Adèle a commencé ses travaux dans l'île; je les dirige, et cette occupation suffit à mon esprit. Monsieur de Sénange suit avec nous le travail des ouvriers : il est toujours le juge et l'arbitre de nos différens. Il a l'air heureux; mais c'est lorsqu'il paraît l'être davantage, qu'il lui échappe des mots d'une tristesse profonde.

Hier nous avons été à la pointe de l'île; elle est terminée par une centaine de peupliers, très-rapprochés les uns des autres, et si élevés, qu'ils semblent toucher au ciel. Le jour y pénètre à peine; le gazon est d'un vert sombre; la rivière ne s'aperçoit qu'à travers les arbres. Dans cet endroit sauvage on se croit au bout du monde, et il inspire, malgré soi, une tristesse dont monsieur de Sénange ne ressentit que trop l'effet, car il dit

à Adèle : *Vous devriez ériger ici un tombeau; bientôt il vous ferait souvenir de moi.* La pauvre petite fut effrayée de ces paroles comme si elle n'eût jamais pensé à la mort. Elle rougit, pâlit, et nous quitta aussitôt. Il m'envoya la chercher : je la trouvai qui pleurait, et j'eus bien de la peine à la ramener; car elle craignait que la vue de ses larmes n'augmentât encore l'espèce de pressentiment qui avait frappé monsieur de Sénange. Elle revint cependant; et sans chercher à le rassurer, sa délicatesse s'empressa de l'occuper, pour ne pas laisser à de pareilles réflexions le temps de renaître. A peine fûmes-nous dans le salon, qu'elle se mit au piano, répéta les airs qu'il préfère, chanta les chansons qu'il aime, voulut qu'il jouât aux échecs avec moi. Il céda à tous ses désirs, écouta la musique, joua aux échecs, mais fut pensif le reste de la soirée; et, pour la première fois, il se retira immédiatement après le souper.

Je restai seul avec Adèle; ses pleurs recommencèrent à couler. « Si vous saviez, me » disait-elle, combien il est bon; tout ce que » je lui dois! et quel tourment j'éprouve

LETTRE XVI.

Neuilly, ce 20 août.

Monsieur de Sénange a la goutte depuis quinze jours, mon cher Henri; et, pendant que je passais tout mon temps à le soigner, vous me grondiez avec une humeur dont je vous remercie. Votre curiosité sur Adèle me plaît encore; je vous l'ai fait aimer, me dites-vous, et en même temps vous me demandez si je l'aime moi-même? Oui, assurément je l'aime, mais comme un frère, un ami, un guide attentif. Ne la jugez pas sur le portrait que je vous en avais fait; elle est bien plus aimable, bien autrement aimable que je ne le croyais. Si vous saviez avec quelle attention elle soigne monsieur de Sénange! comme elle devine toujours ce qui peut le soulager ou lui plaire! Elle est redevenue cette sensible Adèle, qui m'avait inspiré un intérêt si tendre. Ce n'est plus madame de Sénange vive, étourdie, magnifique; c'est Adèle, jeune

sans être enfant, naïve sans légèreté, généreuse sans ostentation : il ne lui a fallu qu'un moment d'inquiétude pour faire ressortir toutes ces qualités.

Depuis que monsieur de Sénange est malade, il ne reçoit personne; aussi, la préférence qu'il m'accorde m'ôte-t-elle le désir de m'absenter. Il supporte la douleur avec courage, ou plutôt avec résignation. Il ne se plaint pas; quelquefois seulement on aperçoit ses craintes, mais jamais il ne laisse voir ce qu'il souffre. — Ces derniers jours, il nous parlait de la vie comme d'une chose qui ne le regardait plus. Il est vrai que la goutte s'était montrée d'abord d'une manière effrayante; mais depuis hier elle s'est heureusement fixée au pied. — C'est depuis sa maladie, que j'ai véritablement commencé à connaître Adèle. Pourquoi le hasard ne me l'a-t-il pas fait rencontrer plus tôt?... Vous savez que l'amitié de la jeunesse n'a jamais de réticence; Adèle me laisse lire dans son cœur; ses pensées me sont toutes connues. Quelle simplicité! quelle innocence! Elle fait disparaître toutes les préventions que l'égoïsme des hommes et la perfidie des femmes m'a-

vaient inspirées. Près d'elle, je cesse d'être sévère; je crois au bonheur, à la vérité, à la tendresse; je crois à toutes les vertus. Ce visage calme, où le chagrin n'a pas encore laissé de traces, où le repentir n'en gravera jamais, répand de la douceur sur tout ce qui l'environne. — Cependant, n'allez pas imaginer que je sois amoureux; si je croyais le devenir, je fuirais à l'instant. La bonté, la confiance de monsieur de Sénange ne seront point trahies. Je ne troublerai point les derniers jours d'un homme qui peut se dire : *Il n'y a personne à qui j'aie fait un moment de peine.* Je ne me permettrais pas même les plus insignifiantes attentions, si elles pouvaient lui donner de l'inquiétude. Je suis effrayé quand je vois, dans le monde, avec quelle légèreté on risque d'affliger un vieillard ou un malade; sait-on si l'on aura le temps de le consoler?... Ah! ce ne sera pas moi qui l'empêcherai de bénir quelques années que le ciel semble lui avoir accordées par prédilection. — Ainsi, mon cher Henri, aimez Adèle; mais aussi, comme moi, chérissez-les, respectez-les tous deux.

LETTRE XVII.

Neuilly, ce 26 août.

Il n'y a pas un petit détail qui ne me fasse aimer, chaque jour davantage, l'intérieur de monsieur de Sénange. Tous les premiers mouvemens d'Adèle, tous les sentimens plus réfléchis de ce vieillard, sont également bons. Hier, pendant le déjeûner, le garde-chasse apporta un héron à Adèle. Cet homme, en le présentant, nous dit que ces oiseaux étaient fort attachés les uns aux autres : « *Ce matin*, ajouta-t-il, *ils étaient deux ; lorsque celui-ci est tombé, son compagnon a jeté plusieurs cris, et est revenu, jusqu'à trois fois, planer au-dessus de lui, en criant toujours.* — Vous ne l'avez pas tué? dit vivement Adèle. — » *Non, Madame*, répondit-il, prenant son effroi pour un reproche; *il est toujours resté trop haut pour que je pusse l'atteindre.* » A ces derniers mots, elle fut si indignée,

qu'elle le renvoya très-sèchement, en lui défendant d'en tuer jamais. — Monsieur de Sénange sourit; et, sans paraître avoir remarqué l'air mécontent d'Adèle, il parla de la voracité des hérons!.... « Ces oi-
» seaux, dit-il, mangent les poissons....
» les plus petits surtout.... Dès qu'il fait so-
» leil, et qu'ils viennent, pour se réjouir, sur
» la surface de l'eau, le héron les guette....
» les saisit.... les porte à son nid.... mais
» c'est pour nourrir sa famille.... et lui-même
» ne prend de nourriture que lorsque ses pe-
» tits sont rassasiés.... » Je voyais qu'il s'amusait à varier toutes les impressions d'Adèle; et je me plaisais aussi à la voir exprimer successivement ses regrets pour le héron, sa pitié pour les petits poissons, et de l'intérêt pour ce nid, qu'il fallait bien nourrir.... La pauvre enfant ne savait où reposer sa compassion.... Monsieur de Sénange l'appela près de lui; il lui expliqua, sans chercher à trop approfondir ce sujet, tous les maux que, dans l'ordre de la nature, le besoin rendait nécessaires; mais ne voulant point la fixer longtemps sur des idées qui l'attristaient, il dit qu'il se sentait mieux, et qu'une promenade

lui ferait plaisir. Adèle demanda une calèche, et nous partîmes par le plus beau temps du monde. Le grand air ranimait monsieur de Sénange, et nous pûmes aller très-loin dans la campagne. Dans un chemin de traverse, bordé de fortes haies, nous trouvâmes une charrette qui portait la récolte à une ferme voisine : en passant, la haie accrochait les épis, et en gardait toujours quelques-uns; Adèle le remarqua, et s'étonnait qu'on eût négligé de l'élaguer. « On ne la coupera que » trop tôt, reprit monsieur de Sénange; ce » que cette haie dérobe au riche, elle le » rendra aux pauvres : les haies sont les » amies des malheureux. » Effectivement, à notre retour nous trouvâmes dans ce même chemin des femmes, des enfans, qui recueillaient tous ces épis avec soin, pour les porter dans leur ménage. — Monsieur de Sénange les appela; sa bienfaisance les secourut tous; et je vis qu'après avoir osé faire entrevoir à Adèle qu'il y a des maux inévitables, il prenait plaisir à la faire arrêter sur des idées douces, que les moindres circonstances de la vie peuvent fournir à une

ame sensible. — La réflexion d'Adèle fut « qu'elle ne laisserait jamais couper de haies; » et monsieur de Sénange sourit encore, en voyant comment elle avait profité de la leçon du matin.

LETTRE XVIII.

Neuilly, ce 26 août.

NOTRE promenade n'a pas réussi à monsieur de Sénange : sa goutte est fort augmentée, il souffre beaucoup ; mais au milieu de ses douleurs, il s'est plu à m'apprendre les raisons qui l'avaient déterminé à se marier.

Sa famille est alliée à celle de madame de Joyeuse, mère d'Adèle, chez laquelle il allait fort rarement. Son caractère ne lui convenant pas, il ne la voyait qu'à un ou deux grands dîners de famille qu'il donnait tous les ans. Un jour qu'il lui faisait une visite d'égard, pour la prier de venir chez lui avec d'autres parens, il lui demanda des nouvelles de sa fille. Madame de Joyeuse, d'un air bien froid, bien indifférent, lui répondit, qu'étant peu riche, elle la destinait au cloître, et ne prit même pas la peine d'employer la petite fausseté ordinaire en pareille circonstance : *ma fille veut absolu-*

ment se faire religieuse. « J'ai à la remer-
» cier, me dit-il, des expressions qu'elle
» employa. Je leur dois, peut-être, mon
» bonheur; car je fus révolté de voir une
» mère disposer aussi durement de sa fille,
» et la livrer au malheur pour sa vie, uni-
» quement parce qu'elle était peu riche.
» Cette jeune victime, sacrifiée ainsi par ses
» parens, ne me sortait pas de l'esprit. Après
» notre grand dîner, je proposai à madame
» de Joyeuse de la conduire au couvent où
» était Adèle. J'étais bien sûr qu'elle ne me
» refuserait pas; car c'est la première femme
» du monde pour tirer parti de tout : et la
» seule pensée que mes chevaux feraient
» cette course, au lieu des siens, devait la
» déterminer bien plus que le plaisir de voir
» sa fille. Nous arrivâmes au parloir à sept
» heures. C'était le moment de la récréation :
» on nous dit que les pensionnaires étaient
» au jardin; cependant nous attendîmes peu.
» Adèle arriva bientôt, rouge, animée,
» tout essoufflée, tant elle avait couru. Sa
» mère, loin de lui savoir gré de cet em-
» pressement, ne le remarqua même pas, la
» reçut d'un air froid, et parla long-temps bas

» à la religieuse qui l'avait accompagnée.
» Pour moi, continua monsieur de Sénange,
» qui ai toujours aimé la jeunesse, je me plus
» à lui demander quels jeux l'amusaient avec
» ses compagnes, et de quelles occupations
» ils étaient suivis? — Elle me peignit le
» colin-maillard, les quatre coins, avec un
» plaisir qui me rappela mon enfance; mais
» passant à ses devoirs, aux heures du tra-
» vail, elle m'en parla avec une égale satis-
» faction. Cet heureux caractère m'intéressa;
» je demandai à sa mère la permission de
» venir la revoir. Elle n'osa pas la refuser à
» mon âge, quoiqu'elle n'eût encore permis
» à sa fille de recevoir personne. La semaine
» suivante je retournai à ce couvent. Adèle
» me reçut avec plaisir : je l'interrogeai sur
» la vie qu'elle avait menée jusqu'alors; elle
» m'en parut fort contente : mais, lui de-
» mandai-je, si votre mère voulait vous faire
» religieuse? — *J'en serais charmée*, me
» dit-elle gaiement, *car alors je ne quitterais*
» *pas mes amies*. — Et si elle vous mariait?
» — *Il faudrait aussi lui obéir; mais je se-*
» *rais bien affligée, si elle me donnait un*
» *mari qui, m'emmenant en province, m'é-*

» *loignât de mes compagnes et de mes reli-*
» *gieuses.* —Je ne pus m'empêcher de pren-
» dre en pitié cette ame innocente, toujours
» prête à se soumettre à sa mère, sans même
» considérer quels devoirs elle lui impose-
» rait. Si elle se fût plainte, si elle eût senti
» sa situation, j'aurais peut-être été moins
» touché : mais la trouver douce, résignée,
» m'intéressa bien davantage. Je ne pouvais
» me résoudre à lui laisser consommer ce
» sacrifice, sans l'avertir, au moins, des
» regrets dont il serait suivi. Je revins tour-
» menté de son souvenir et de son malheur;
» je voyais toujours cette pauvre enfant pro-
» nonçant ces vœux terribles. Cependant il
» m'était bien difficile de la secourir; car,
» dans le temps que mon père était irrité
» contre moi, il avait fait un testament
» qu'après il a oublié de détruire. Par cet
» acte, *je ne jouissais que du revenu de sa*
» *fortune, et il ne m'était permis de dis-*
» *poser du fonds, qu'au seul cas où je me*
» *marierais; alors j'en deviendrais le maître,*
» *la moitié seulement restant substituée à*
» *mes enfans.* — Peut-être mon père, qui
» désirait passionnément que sa famille se

» perpétuât, avait-il pensé, qu'en me gê-
» nant ainsi jusqu'à l'époque de mon ma-
» riage, je me résoudrais plus aisément à
» former des liens qui m'avaient toujours
» effrayé. Sa prévoyance n'a pas été vaine;
» car sans cette clause, je n'eusse jamais ima-
» giné d'épouser, à mon âge, une si jeune
» personne. Je l'aurais dotée, mariée, en
» respectant son choix; mais je n'en avais
» pas la possibilité. Je revis Adèle souvent,
» et chaque fois, elle m'intéressa davan-
» tage. M'étant bien assuré que son cœur
» n'avait point d'inclination, qu'elle m'ai-
» mait comme un père, je me déterminai
» à la demander en mariage. Je m'y décidai
» avec d'autant moins de scrupule, que je
» n'avais que des parens éloignés, qui jouis-
» saient tous de fortunes considérables, et
» que j'étais résolu à la traiter comme ma
» fille. D'ailleurs ma vieillesse, ma faible
» santé, me faisaient croire que je la laisse-
» rais libre, avant que l'âge eût développé
» en elle aucune passion. J'espérai qu'alors
» se trouvant riche, elle serait plus heu-
» reuse; car on dit toujours, lorsqu'on est
» jeune, que la fortune ne fait pas le bon-

LETTRE XIX.

Neuilly, ce 26 août.

Monsieur de Sénange est assez bien pour son état, mon cher Henri; mais quel état, ou plutôt quel âge que celui où l'on compte à peine la souffrance, où l'on vous trouve heureux, parce que vous ne mourez pas! Il est vrai qu'aucun danger présent ne le menace; mais il a la goutte aux deux pieds, il ne saurait marcher, il ne peut même se mouvoir sans éprouver des douleurs cruelles; et on lui dit qu'il est bien, très-bien. Il ne paraît même pas trop loin de le penser; du moins, reçoit-il ces consolations avec une douceur qui m'étonne. — Serait-il possible qu'un jour j'aimasse assez la vie pour supporter une pareille situation?... peut-être..... si j'ai fait quelques bonnes actions, et si, comme lui, j'ai mérité d'être chéri de tout ce qui m'entoure.

Depuis qu'il est mieux, il ne veut plus que

les promenades d'Adèle soient interrompues, et il nous renvoie avec autorité, aux heures où nous sortions tous trois avant sa maladie. Le croiriez-vous, Henri? elles me sont moins agréables que lorsqu'il nous accompagnait. Je les commence en tremblant; et lorsqu'elles sont finies, je reste mécontent de moi, de mon esprit, de mes manières. Je suis continuellement tourmenté par la crainte d'ennuyer, ou, ce que j'ose à peine m'avouer, par celle de plaire. Monsieur de Sénange, avec toute sa bonté, est aussi par trop confiant. Croit-il que j'aie un cœur inaccessible à l'amour? Non : mais l'âge a tellement refroidi ses sentimens, qu'il est incapable d'inquiétude; peut-être aussi, et je le redoute plus encore, son estime pour moi est-elle plus forte que ses craintes? Les maris sont tous jaloux, ou imprudens à l'excès. Cependant je suis encore libre, puisque je prévois le danger, et que je pense à le fuir; mais le plaisir d'être auprès d'Adèle me retient, lors même que je me crois maître de moi.

Avant-hier, après le dîner, monsieur de Sénange voulut se reposer : Adèle mit un chapeau de paille, ses gants, et me fit signe

de la suivre. En sortant de la maison, elle prit mon bras : je ne le lui avais pas offert; je n'osai le lui refuser, mais je frémis en la sentant si près de moi. Elle n'avait jamais été à pied hors de l'enceinte des jardins ou de l'île, la faiblesse de monsieur de Sénange l'obligeant à aller toujours en voiture : seule avec moi, elle voulut entreprendre une longue course. Les champs lui paraissaient superbes. Elle ne connaît rien encore ; car à peine eut-elle quitté son couvent, que la maladie de sa mère la retint près d'elle. Tout la frappait agréablement; les bleuets, les plus simples fleurs attiraient son attention. Cette ignorance ajoutait encore à ses charmes; l'ingénuité de l'esprit est une preuve si touchante de l'innocence du cœur! J'aurais été très-content de cette journée, si, me redoutant moi-même, je n'avais pas craint de l'aimer plus que je ne le devais.

Le lendemain elle me proposa d'aller encore dans la campagne; je la refusai sous le prétexte d'affaire, de lettres indispensables. Son visage m'exprima un vif regret, mais sa bouche ne prononça aucun reproche; elle me dit avec un triste sourire : « *J'irai donc*

seule. » — Sa douceur faillit détruire toutes mes résolutions. Heureusement qu'elle partit sans insister davantage : si elle eût ajouté un mot, si elle m'eût regardé, je la suivais.... Je suis resté, Henri ! mais je ne fus pas long-temps sans me le reprocher. A peine fus-je remonté dans ma chambre, que je me la représentai se promenant, sans avoir personne avec elle ; un passant, le moindre bruit pouvait lui faire peur. Je trouvai qu'il y avait de l'imprudence à la laisser ainsi : enfin, après y avoir bien pensé, je pris mon chapeau, et, descendant bien vite par le petit escalier de mon appartement, je courus la rejoindre. — Je la cherchai dans les jardins; elle n'y était pas : le batelier me dit qu'elle n'avait point été dans l'île. C'est alors que je m'inquiétai véritablement; je tremblai que seule, ne connaissant pas le danger, elle n'eût eu la fantaisie de revoir ces champs qui lui avaient paru si beaux la veille. Je n'en doutai plus, lorsque je trouvai la porte du parc ouverte. Je sortis aussitôt, et parcourant à perte d'haleine tous les endroits où nous avions été, je fis un chemin énorme ; car je sais trop qu'à son âge, lorsqu'une promenade

plaît, on va sans penser qu'il faut revenir. Mais comme le jour tombait tout-à-fait, et que je voyais à peine à me conduire, il fallut bien regagner la maison. — Quelquefois je m'arrêtais, prêtant l'oreille au moindre bruit : peut-être, me disais-je, revient-elle aussi, bien loin derrière moi. Souvent je retournais sur mes pas, écoutant sans rien entendre. Je fus horriblement tourmenté, et je me promis bien, à l'avenir, de ne plus consulter ma raison, et de tout abandonner au hasard. — En rentrant, je la trouvai tranquillement assise, qui travaillait auprès de son mari. Je fus au moment de la quereller, et lui demandai, avec humeur, où elle avait pu aller tout le jour? Elle répondit doucement, qu'après avoir fait quelques pas sur la terrasse, elle s'était ennuyée; et vous, me dit-elle, vos lettres sont-elles écrites? — Je ne fis pas semblant de l'entendre, pour ne pas lui répondre. — Henri, je l'aime!... mais ne puis-je l'aimer sans le lui dire? Je puis être son ami; et si jamais elle était libre!... Ah! je m'arrête : l'amour n'est pas encore mon maître, et déjà je pense sans regret au moment où ce bon, ce vertueux monsieur de

Sénange ne sera plus! encore un jour, et peut-être désirerais-je sa mort!... Non, je fuirai Adèle, j'y suis résolu. Ces six semaines passées ainsi, presque seul avec elle; ces six semaines m'ont rendu trop différent de moi-même. Je n'éprouve plus ces mouvemens d'indignation que les plus légères fautes m'inspiraient : la vertu m'attire encore, mais je la trouve quelquefois d'un accès bien difficile. Cependant, je m'en irai; oui je m'en irai : il m'en coûtera, peut-être, hélas! bien plus que je ne crois.... Adieu; puisse l'amitié consoler ma vie et remplir mon cœur!

LETTRE XX.

Neuilly, ce 27 août.

Je me suis levé ce matin décidé à partir, à quitter Adèle. En descendant chez monsieur de Sénange pour le déjeûner, je l'ai trouvé mieux qu'il n'avait été depuis sa maladie. Adèle avait un air satisfait où je remarquais quelque chose de particulier. Vingt fois j'ai été au moment de parler de mon prochain voyage, de leur faire mes adieux, et vingt fois je me suis arrêté. Non que je me flattasse qu'elle me regrettât long-temps : mais ils paraissaient heureux; et il faut si peu de chose pour troubler le bonheur, que j'ai respecté leur tranquillité. Si monsieur de Sénange eût souffert, s'il eût été triste, mon départ eût sans doute ajouté bien peu à leur peine, et j'aurais osé l'annoncer. Tantôt, ce soir, me disais-je, à leur premier chagrin, je m'éloignerai sans qu'ils s'en aperçoivent. Combien je cherche à m'aveugler! Ah! s'ils

étaient souffrans ou malheureux, pourrais-je les abandonner? Enfin je n'ai pas eu le courage d'annoncer cette résolution qui m'avait coûté tant d'efforts.

Après le déjeuner, la pluie empêchant Adèle de se promener, elle est remontée dans sa chambre; et, resté seul avec monsieur de Sénange, je lui ai proposé de faire une lecture. Mais à peine l'avais-je commencée, qu'un de ses gens est venu m'avertir tout bas qu'on me demandait. Je suis sorti, et j'ai été très-étonné de voir une des femmes d'Adèle, qui m'a dit que sa maîtresse m'attendait dans son appartement. Je n'y étais jamais entré; comme elle se rend chaque jour à dix heures du matin chez son mari, et qu'elle ne le quitte qu'aux heures de la promenade, c'est chez lui qu'elle passe sa vie, qu'elle lit, dessine, fait de la musique. L'impossibilité où il est de s'occuper, le besoin qu'il a d'elle, lui font un devoir de ne jamais le laisser seul; et pour moi, conservant nos usages, même chez les étrangers, j'aurais craint d'être indiscret si je lui avais demandé de voir sa chambre.

J'ai été surpris de l'air mystérieux de la

femme qui me conduisait; cependant je l'ai suivie.

Dès qu'Adèle m'a aperçu, elle s'est avancée vers moi avec joie, et sans me donner le temps de lui parler, elle m'a dit : « Monsieur de Sénange étant mieux, je veux » célébrer sa convalescence; il faut que vous » m'aidiez à le surprendre. Dans quelques » jours je donnerai une fête, un bal à toutes » les pensionnaires de mon couvent. Nous » chanterons des chansons faites pour lui; » il y aura un feu d'artifice, des illumina- » tions. Ses anciens amis, mes compagnes, » les malheureux dont il prend soin, tout ce » qui l'intéresse sera invité; heureuse de lui » témoigner ainsi mon bonheur et ma recon- » naissance! J'irai demain à mon couvent » pour arranger tout cela; voudrez-vous » bien rester avec lui? » — Pouvais-je la refuser? Ce n'est qu'un jour de plus, et un jour sans elle, c'est déjà commencer l'absence. — Je le lui ai promis; alors elle s'est laissée-aller à tout le plaisir qu'elle attend de cette fête. Elle me racontait son plan, le répétait de toutes manières; et, pendant qu'elle jouissait d'avance de la surprise qu'elle voulait procurer

à cet homme si digne d'être aimé, je pensais tristement que je n'en serais pas témoin, que bientôt je ne la verrais plus. Malgré ces idées pénibles, je me suis trouvé heureux que le hasard m'ait fait connaître son appartement. C'est ajouter au souvenir de la personne, que de se rappeler aussi les lieux où elle se trouve. J'ai examiné sa chambre avec soin; ses meubles, les plus petits détails, rien ne m'a échappé, je m'en souviendrai toujours.—Je lui ai demandé l'heure à laquelle elle se levait? —A huit heures, m'a-t-elle répondu. — Tous les matins à huit heures, me suis-je dit intérieurement, je ferai des vœux pour que rien ne trouble le bonheur de sa journée. J'ai voulu voir sa bibliothèque; elle a résisté long-temps : mes instances en ont été plus vives : enfin elle a cédé à ce désir; et jugez de mon étonnement, lorsqu'en y entrant, le premier objet qui s'est offert à ma vue, a été un tableau fort peu avancé, mais où la tête de monsieur de Sénange et la mienne étaient déjà parfaitement ressemblantes? « J'aurais voulu, m'a-t-elle dit en » riant, que vous ne le vissiez que lorsqu'il » aurait été fini; je copie un des portraits

» de monsieur de Sénange, j'y ai moins de
» mérite; mais le vôtre, c'est de souvenir. »
— A ces mots, la surprise, la joie ont troublé toute mon ame; « de souvenir, » lui ai-je dit en tremblant; car je rappelais ses paroles pour qu'elle les entendît elle-même, et qu'elle les prononçât encore. — « Oui, » a-t-elle repris avec une douce confiance. — Ah! me suis-je écrié, vous ne m'oublierez donc point! » — Jamais, » a-t-elle répondu. — J'étais saisi, et sans oser la regarder, je lui ai dit: « Croyez
» aussi que ma pensée vous suivra toujours! »

Je n'osai plus lever les yeux, ni dire un mot; je regardais alternativement mon portrait, celui de monsieur de Sénange surtout.... Il m'a rappelé à moi-même, et a empêché mon secret de m'échapper. Elle est si vive, qu'elle ne s'est pas aperçue de mon émotion, et m'a proposé gaiement de voir ses autres ouvrages, ses cartons, ses dessins. Elle m'a montré un petit portrait d'elle, à peine tracé, et qui la représente dans son enfance: je le lui ai demandé vivement; elle me l'a accordé sans difficulté, et même reconnaissante de mon intérêt. J'aurais voulu qu'elle crût me faire un sacrifice; mais son innocence ne lui lais-

sait pas deviner le prix que j'y attachais. Je l'ai priée du moins de ne dire à personne que je l'eusse obtenu. Pourquoi ? m'a-t-elle demandé avec étonnement; n'êtes-vous pas notre meilleur ami ? — Ah ! dites notre seul ami. — Non ; monsieur de Sénange en a beaucoup. — Et vous ? — Pour moi, c'est bien vrai ! — Eh bien, dites donc, *mon seul ami !* — *Mon seul ami*, a-t-elle répété en souriant ! — Promettez-moi, ai-je ajouté, que lorsque je serai absent, vous me manderez tout ce qui pourra vous intéresser... Vous me direz s'il est quelqu'un que vous me préfériez ? — Ne parlez pas d'absence, m'a-t-elle dit doucement ; vous gâtez toute ma joie. — J'ai cessé d'en parler ; mais la douleur et les regrets étaient dans mon cœur : elle m'a regardé avec inquiétude, et a perdu cet air satisfait qui l'animait. Nous sommes descendus chez monsieur de Sénange, presque aussi émus l'un que l'autre.

Souvent, dans le courant du jour, elle m'a considéré attentivement, comme si elle eût cherché dans mes yeux, la cause ou la fin de sa peine. Après dîner, au lieu de se promener elle s'est mise à son piano, mais n'a plus

joué ni chanté les airs brillans qui l'amusaient la veille. La journée a fini sans qu'elle ait retrouvé sa gaieté; et le soir, en me quittant, la pauvre petite m'a dit, les larmes aux yeux: *Mon seul ami, est-ce que vous pensez à partir?* Ah! je crains bien de n'être pas seul malheureux! — Que n'êtes-vous avec moi, Henri! peut-être que l'amitié, en partageant mon cœur, rendrait moins vif le sentiment qu'Adèle m'inspire; mes peines en seraient moins amères. Mais ces désirs sont vains! vous ne viendrez pas, et il faut que je m'éloigne; il le faut absolument.

LETTRE XXI.

Neuilly, ce 28 août.

Adèle était allée dîner à son couvent. Quelle différence du jour où, pour la première fois, je restai seul avec monsieur de Sénange! Je ne pensais qu'à l'amuser; aujourd'hui, je me suis ennuyé à mourir. Je m'efforçais en vain de l'occuper, de le distraire; le moindre soin me fatiguait; jamais le temps ne m'a paru si long. Aussi, pour faire quelque chose, lui ai-je proposé de lire les lettres de lady B...., trop heureux de trouver un objet qui pût l'intéresser! Il a saisi cette idée avec joie, m'a donné la clef d'un secrétaire qui est dans son cabinet, et m'a prié d'aller les chercher. — En ouvrant le premier tiroir, j'y ai trouvé un portrait d'Adèle en miniature, fait par le meilleur peintre, et enrichi de diamans, comme s'il avait besoin de cet entourage pour paraître précieux! Je l'ai regardé avec transport; sa beauté, sa douceur, la sé-

rénité de son regard y sont peintes d'une manière ravissante. Il m'a été impossible de m'en détacher, et, par un mouvement involontaire, je l'ai placé contre mon cœur. Insensé! il me semblait qu'en le possédant ainsi, ne fût-ce qu'un moment, j'en conserverais long-temps l'impression. Mais je me promettais bien de le remettre lorsque je rapporterais ces lettres. Je suis rentré dans le salon, avec le carton où elles étaient renfermées. Monsieur de Sénange les a prises, et a voulu les lire lui-même. — Tranquille en le voyant satisfait, je me laissais aller à mes propres pensées; je l'entendais sans l'écouter. Le son monotone de sa voix ne pouvant fixer mon attention, ajoutait encore à ma rêverie. Il était heureux, le temps se passait, et c'est tout ce qu'il me fallait. A cinq heures, nous avons entendu le bruit d'une voiture; c'était Adèle. Mon cœur a battu avec violence, comme si elle n'avait pas dû venir, ou que je ne l'attendisse pas.... Elle nous a raconté qu'elle avait trouvé ses religieuses encore fort affligées, parce qu'il y a environ huit ou dix jours un pan de mur de leur jardin est tombé. « Pour moi, m'a-t-elle dit, j'en ai été ravie;

» car lorsque la clôture est interrompue
» comme cela, par une sorte de fatalité, il
» est permis aux hommes d'entrer dans l'in-
» térieur des couvens; et j'ai pensé que,
» ne connaissant pas ces sortes d'établisse-
» mens, vous auriez peut-être la curiosité
» d'en voir un. La supérieure m'a permis de
» vous y conduire après-demain, si cela peut
» vous être agréable.» Je lui ai répondu courageusement que je craignais bien de ne pouvoir pas profiter de cette permission; mais après ce grand effort, je n'ai plus senti que le désir de voir cet asile de son enfance. Elle a paru le souhaiter vivement, a insisté; et tout ce que ma raison a pu conserver d'empire, s'est borné à lui répondre que je tâcherais de la suivre. Mais j'y étais résolu; ne vous moquez pas de ma faiblesse, Henri; je partirai, soyez-en sûr : un jour de plus n'est pas bien dangereux. Peut-être aussi, ces voiles, ces grilles, ces mortifications de tout genre, que des femmes embrassent avec ardeur et supportent sans se plaindre, ces exemples de courage feront rougir celui qui n'est assez fort, ni pour résister au danger, ni même pour le fuir. —D'ailleurs, quelque envie que

j'eusse de m'éloigner, il faut bien que je reste, je ne sais combien d'heures, de jours, de temps encore ; car imaginez que lorsque Adèle est arrivée, monsieur de Sénange a resserré ces malheureuses lettres de lady B..., et a remis le carton sur une table près de lui. Je lui ai offert de le reporter dans son secrétaire; mais je ne sais quelle fantaisie lui a fait préférer de le garder. Avant le souper, je lui ai proposé de nouveau d'aller le serrer; il s'y est encore refusé : et, au moment de nous retirer, lui ayant fait entendre qu'il ne fallait pas le laisser traîner sur sa table, il s'est impatienté tout-à-fait, a haussé les épaules, et a dit à Adèle de mettre ce carton dans une bibliothèque qui est dans le salon; ce qu'elle a fait avec cet empressement distrait qui la porte toujours à lui obéir, sans même prendre intérêt aux choses qu'il lui demande.

Me voilà donc avec un portrait enrichi de diamans, ne prévoyant pas quand il me sera possible de le replacer sans qu'on s'en aperçoive; n'osant ni le garder, ni le rendre, de peur de la compromettre; risquant de faire soupçonner la probité d'anciens serviteurs, et probablement obligé à la fin de déclarer, de-

vant toute une maison, que c'est moi qui l'ai dérobé, parce que j'aime madame de Sénange! Belle raison à donner à un mari, à des valets, à Adèle elle-même, qui me traite assez bien pour qu'alors on pût la soupçonner de partager mes sentimens!.... En vérité, Henri, je crois qu'il y a quelque démon qui s'amuse à me tourmenter.

LETTRE XXII.

Neuilly, ce 29 août.

Je ne vous écrirai que deux mots aujourd'hui, mon cher Henri, car l'heure de la poste me presse. Il est certain qu'un mauvais génie se mêle de toutes mes actions; je me croirais ensorcelé, si nous étions encore à ce bienheureux temps, où l'on accusait quelque être imaginaire de ses chagrins et de ses fautes; où il suffisait d'un moment de bonheur pour se flatter qu'une divinité bienfaisante vous conduisait, et se plairait à vous protéger toujours.

En m'éveillant ce matin, je me suis empressé de regarder le portrait d'Adèle. Après m'être dit, répété, combien j'aime celle qu'il représente, je l'ai serré dans mon écritoire, afin qu'aucun accident, aucun hasard ne fît qu'on le découvrît si je le portais sur moi; et, satisfait de cette sage précaution, de cette heureuse prévoyance, je suis descendu chez

monsieur de Sénange pour le déjeuner : il était encore seul. « Venez, m'a-t-il dit vi-
» vement ; hier vous m'avez impatienté, en
» me demandant ces lettres devant Adèle ;
» allez les serrer bien vite où elles étaient,
» et revenez aussitôt. » Henri, me voyez-vous, enrageant de tenir la clef du secrétaire, lorsque je n'avais plus le portrait, et sans qu'il me fût possible d'aller le chercher? car ce cabinet n'a d'issue que par la porte qui donne dans le salon où était monsieur de Sénange. J'ai donc remis ce maudit carton ; mais j'ai eu soin de ne faire que pousser le secrétaire au lieu de le fermer, demeurant ainsi le maître de rendre ce trésor sans qu'on s'en aperçoive. En rentrant dans le salon, monsieur de Sénange m'a redemandé sa clef :
« Quoique lady B.... m'a-t-il dit, fût la vertu
» même, je n'ai jamais voulu parler d'elle
» devant Adèle ; j'étais si jeune alors, si
» amoureux ; je me trouve si différent aujour-
» d'hui ! A mon âge, a-t-il ajouté en riant,
» les comparaisons sont dangereuses ! D'ail-
» leurs, elle a été élevée dans un couvent,
» où, suivant l'usage, les romans sont sé-
» vèrement défendus, et où les chansons

» même qui renferment le mot d'amour ne » se font jamais entendre : aussi, son es- » prit est-il simple et pur comme son cœur. » Il aurait pu continuer long-temps son éloge, sans que je trouvasse qu'il en dît assez; mais Adèle elle-même est venue l'interrompre. Son regard timide me disait qu'elle ne se fiait plus à l'avenir : la tristesse de la veille lui avait laissé une sorte d'abattement qui donnait à sa voix, à ses mouvemens, une mollesse, une douceur inexprimable. Il m'a été impossible d'y résister; je me suis approché d'elle, et lui ai demandé à quelle heure il fallait être prêt le lendemain pour la suivre au couvent. — Ce seul mot l'a ranimée, lui a rendu sa vivacité, son sourire, et je n'ai jamais été si heureux!.... Je sens près d'elle un charme qui m'était inconnu. Ah! jouissons au moins de cette journée; oublions mes résolutions, et puisse-je ne penser à mon départ qu'au moment où il faudra la quitter!

LETTRE XXIII.

Neuilly, 31 août, 2 heures du matin.

Immédiatement après le dîner, mon cher Henri, Adèle demanda ses chevaux pour se rendre au couvent. Monsieur de Sénange lui dit d'emmener une de ses femmes, étant trop jeune, pour aller seule avec moi. Son innocence n'en avait pas senti la nécessité, et ne s'en trouva pas gênée; tandis que ma raison, en le jugeant convenable, s'y soumettait avec peine. Elle partit gaiement, et je la suivis, fort ennuyé d'avoir cette femme avec nous. Lorsque nous arrivâmes au couvent, Adèle monta au parloir, et me présenta à la supérieure, qui me reçut avec une bonté extrême. Elle me proposa d'aller, par les dehors de la maison, gagner le mur du jardin, pendant qu'elle viendrait avec Adèle me joindre par l'intérieur. — « Mais, lui dis-je, puisque je vais » me trouver aussitôt que vous dans le mo- » nastère, pourquoi ne me laisseriez-vous

» pas suivre tout simplement madame de
» Sénange, sans m'ordonner de faire seul
» un chemin si inutile? — Non, me répon-
» dit-elle en souriant; la même loi qui sup-
» pose que vous êtes les maîtres d'entrer dans
» nos maisons, lorsque la clôture en est in-
» terrompue par le hasard, nous défend de
» vous en ouvrir les portes. Les esprits forts
» peuvent se conduire par leur jugement;
» mais nous, qui sommes des êtres impar-
» faits, nous suivons la règle exacte sans
» oser en interpréter l'esprit, ni permettre à
» l'obéissance d'établir des bornes que, tour
» à tour, la faiblesse ou l'exagération vou-
» drait changer. »

Je conduisis donc Adèle à la porte de clôture. Dès qu'elle fut entrée, on la referma sur elle, avec un si grand bruit de barres de fer et de verroux, que mon cœur se serra comme si je n'avais pas dû la revoir dans l'instant même. Je me hâtai de faire le tour de la maison, et j'arrivai à cette brèche presqu'aussitôt qu'elle. La supérieure me reçut accompagnée de deux religieuses qui la suivirent le reste du jour. Peut-être m'accuserez-vous de folie; mais véritablement je sentis

une émotion extraordinaire lorsque mon pied se posa sur cette terre consacrée. Dès qu'Adèle me vit dans le jardin, elle me demanda tout bas si je serais bien contrarié qu'elle me laissât seul avec ces dames; l'amie qui était avec elle le jour où je la rencontrai pour la première fois étant malade, elle désirait d'aller la voir. — Il fallut bien y consentir. — Elle se rapprocha de la supérieure, me recommanda à ses soins, à ses bontés, l'embrassa aussi tendrement qu'une fille chérie embrasse sa mère, et me laissa avec cette digne femme, qui voulut bien me conduire dans l'intérieur du couvent.

« Notre maison, me dit-elle, est, à elle » seule, un petit monde séparé du grand, » Nous ne connaissons ici ni le besoin, ni la » fortune : aucune religieuse ne se croit pau- » vre, parce qu'aucune n'est riche. Tout est » égal, tout est en commun; ce qui nous est » nécessaire se fait dans la maison. Les em- » plois sont distribués suivant les talens de » chacune. Souvent nous cédons à leur goût; » quelquefois nous le contrarions; car si les » ames tendres ont besoin d'être conduites » avec douceur, même pour aimer Dieu, les

» cœurs ardens croient que pour gagner le
» ciel il faut une vie pleine d'austérités.
» Je cherche à connaître leur caractère sans
» paraître le deviner. Obligée de maintenir
» l'obéissance à la règle de ce monastère,
» je désire que ce soit avec peu d'effort, et
» qu'elles soient heureuses autant qu'il est
» possible. Toutes le deviennent par la seule
» habitude de les tenir continuellement oc-
» cupées du bonheur des autres. Les ancien-
» nes sont à la tête de chaque différent exer-
» cice : ne pouvant plus faire beaucoup de
» bien par elles-mêmes, elles ont au moins
» la consolation de le conseiller, d'apprendre
» aux jeunes à faire mieux; et ces dernières
» trouvent une sorte de plaisir dans la dé-
» férence qu'elles ont pour celles d'un âge
» avancé. L'amour de la vertu a besoin d'ali-
» ment; et je regarderais comme bien à
» plaindre celles qui n'auraient aucun devoir
» à remplir. »

Je voulus tout voir : elle me mena à la roberie (1); quatre religieuses étaient char-

(1) Nom de la salle où l'on fait et serre les robes des religieuses.

gées de faire les vêtemens de toute la maison. C'était l'heure du silence; elles se levèrent sans nous regarder, et se remirent à leur ouvrage sans nous parler. — De là nous allâmes à la lingerie : toujours d'aussi grands détails et aussi peu de monde pour y suffire. La supérieure m'en voyant étonné, me demanda s'il ne fallait pas bien leur ménager de l'occupation pour toute l'année? Nous parcourûmes ainsi toute la maison. Les religieuses me reçurent toujours avec la même politesse et le même recueillement. Nous arrivâmes jusqu'à l'infirmerie; là, le silence était interrompu; on ne parlait pas assez haut pour faire du bruit aux malades, mais on s'occupait du soin de les distraire, et même de les amuser. C'était la chambre des convalescentes, ou de celles dont les maladies douloureuses, mais lentes et incurables, ne leur permettaient plus de sortir. Il y avait dans cette salle immense des oiseaux, un gros chien, deux chats; et, sur les fenêtres, entre des chassis, des fleurs, de petits arbustes et des simples. La supérieure m'apprit que leur ordre leur défendait ces amusemens; « mais ici, ajouta- » t-elle, tout ce qui divise l'attention soulage

» et devient un de nos devoirs : lorsque l'es-
» prit ne peut plus être occupé long-temps,
» il a besoin d'être distrait. » Il y avait dans cette chambre, comme dans les autres, une vieille religieuse qui présidait au service, et des jeunes qui lui obéissaient.

Nous arrivâmes aux classes ; c'est là que le souvenir d'Adèle l'offrit à moi comme si elle eût été présente ; j'aurais voulu voir la place qu'elle occupait, retrouver quelques traces de son séjour dans cette maison. Avec quel intérêt je regardais ces jeunes filles que l'affection et l'habitude rendent comme les enfans d'une même famille ! Je les considérais comme autant de sœurs d'Adèle, et je me sentais pour chacune un attrait particulier. Je leur demandai quelle était sa meilleure amie : *c'est moi*, dirent-elles presque toutes à la fois.— « Et quelle est celle que madame de Sénange
» préférait ? » — Toutes regardèrent une jeune personne belle et modeste, qui baissa les yeux en rougissant ; elle paraissait plus confuse d'être distinguée, qu'elle n'eût été sensible à l'oubli. Je fis des vœux pour son bonheur, et pour qu'elle conservât toujours cette heureuse simplicité.

Quel étonnant contraste de voir ces jeunes pensionnaires élevées, avec les talens qui donnent des succès dans le monde, et les vertus qui peuvent les rendre chères à leurs maris, par des femmes qui ont renoncé pour elles-mêmes au monde, au mariage, et qui, cependant, n'oublient rien de ce qui peut les rendre plus aimables ! — On leur montre la musique, le dessin, divers instrumens : leur taille, leur figure, leur maintien sont soignés sans recherche, mais avec l'attention que pourrait y donner la mère la plus vaine de la beauté de ses filles. Une de ces petites se tenait mal; la maîtresse n'eut qu'à la nommer, pour qu'elle se redressât bien vite; et il me parut que si c'était un défaut dans lequel elle retombait souvent, la religieuse avait pris la même habitude de la reprendre, sans humeur et sans négligence; ce qui doit finir par corriger. Toutes travaillaient : une d'elles dévidait un écheveau de soie très-fine, et si mêlée, qu'elle ne pouvait pas en venir à bout; enfin, après avoir essayé de toutes les manières, elle y renonça, prit sa soie et la jeta dans la cheminée. La supérieure fut la ramasser, ouvrit doucement la fenêtre, et la

jeta dans la rue : « Peut-être, lui dit-elle en
» souriant, quelqu'un plus patient et plus
» pauvre que vous la ramassera... » La jeune
fille rougit; et la supérieure, pour ne pas
augmenter son embarras, chercha à m'éloigner,
en me proposant de me mener voir le
service des pauvres. « Cette institution, me
» dit-elle, vous prouvera, j'espère, que rien
» n'échappe à une charité bien entendue. Il
» y a plus d'un siècle qu'un vieillard a attaché
» à notre maison un bâtiment et des fonds,
» pour recevoir, tous les soirs, les gens
» de la campagne que leurs affaires forceraient
» à passer par Paris, et qui, n'ayant
» point d'asile, seraient exposés à mille dangers
» sans cette ressource. Ils n'ont besoin
» que d'un certificat de leurs curés pour être
» admis; mais ils ne peuvent rester que trois
» jours; car on ne suppose point que leurs
» affaires doivent les retenir plus long-temps.
» Cependant nous ne nous sommes jamais
» refusées à accorder un plus grand délai à
» ceux qui annonçaient de vrais besoins. »

Tout en marchant, je lui demandai pourquoi
elle avait repris cette jeune pensionnaire
devant moi, et cependant sans la gron-

der? — « Il y a peu de jours, me dit-elle,
» qu'elle est avec nous, et elle avait besoin
» d'une leçon. Pour rien au monde, je ne
» l'aurais reprise devant personne, d'une
» faute réelle. Le mystère avec lequel les
» instituteurs cachent les torts graves, aug-
» mente la honte et le repentir des élèves;
» mais pour les étourderies de la jeunesse,
» les mauvaises habitudes, les distractions,
» nous croyons que tout ce qui peut impri-
» mer un plus long souvenir doit être em-
» ployé. Je ne l'ai pas grondée, parce qu'elle
» n'avait rien fait de mal en soi, et qu'il faut
» garder la sévérité pour des choses vrai-
» ment répréhensibles. Les enfans ont toutes
» les passions en miniature. Leur vie est,
» comme celle des personnes faites, par-
» tagée entre *le mal, le bien et le mieux.*
» Nous reprenons rigoureusement celles qui
» annoncent des dispositions fâcheuses; nous
» montrons, nous conseillons doucement le
» bien. Ce n'est pas l'obéissance, mais le
» goût qui doit y porter; et nous louons,
» nous chérissons celles qui, plus avancées,
» croyent à la perfection, et la cherchent. »
Nous arrivâmes à l'hôpital : représentez-

vous, Henri, une voûte immense, éclairée par trois lampes placées à une si juste distance les unes des autres, qu'on y voyait assez, quoique la lumière y fût sans éclat. Une table fort étroite, et occupant toute la longueur de la salle, était couverte de nappes très-blanches. Une centaine de pauvres y étaient assis, tous rangés sur la même ligne. On avait écrit sur les murs des sentences des livres saints, qui invitaient à la charité, et à ne jamais manquer l'occasion d'une bonne œuvre. Dans le milieu de cette salle était un prie-dieu; auprès, un socle sur lequel on avait posé un grand bassin rempli d'une soupe assez épaisse pour les nourrir, et cependant fort appétissante. La supérieure la servit; quatre jeunes religieuses lui apportaient promptement, et successivement, de petites écuelles de terre qu'elle emplissait, et qu'elles reportaient à chaque pauvre; ensuite on leur donna à chacun un petit plat, dans lequel était un ragoût mêlé de viande et de légumes, avec deux livres de pain bis-blanc. Pendant leur repas, une jeune pensionnaire fit tout haut une lecture pieuse. Le grand silence qui régnait dans cette salle,

prouvait également la reconnaissance du pauvre, et le respect des religieuses pour le malheur. Je m'informai avec soin des revenus et des dépenses de cet établissement. Vous seriez étonné du peu qu'il en coûte pour faire autant de bien. A ma prière, la supérieure entra dans les plus grands détails. Avec quelle modestie elle passait sur les peines que devait lui donner une surveillance si étendue! C'était toujours *des usages qu'elle avait trouvés; des exemples qu'elle avait reçus; des secours et des consolations que ses religieuses lui donnaient.* « Une des premières
» règles de cette maison, me dit-elle, est
» de ne rien perdre, et de croire que tout peut
» servir. Par exemple, après le dîner de nos
» pensionnaires, une religieuse a le soin de
» ramasser dans une serviette tous les petits
» morceaux de pain que les enfans laissent;
» car la gourmandise trouve à se placer,
» même en ne mangeant que du pain sec;
» et je suis toujours étonnée du choix et des
» différences qu'elles y trouvent. On porte
» ces restes dans le bassin des pauvres; une
» pensionnaire suit la religieuse, qui se garde
» bien de lui dire : *regardez*, mais qui lui

avec deux ou trois de ses jeunes compagnes. Ni son retour, ni leur gaieté ne purent dissiper la tristesse que m'avaient inspirée les dernières paroles de la supérieure. J'en étais encore affecté, lorsqu'elle nous avertit que, le souper des pauvres étant fini, il fallait leur laisser prendre un repos dont ils avaient besoin; et après nous avoir dit adieu, avoir encore embrassé Adèle, qu'elle appelait *sa chère fille*, elle regagna une grande porte de fer qui sépare l'hôpital de l'intérieur du couvent. Elle y rentra, et referma cette porte sur elle, avec ce même bruit de verroux, de triple serrure, qui donnait trop l'idée d'une prison. Je pensai à la douleur que devait éprouver cette jeune religieuse quand, chaque jour, ce bruit lui renouvelait le sentiment de son esclavage.

Lorsque nous arrivâmes à Neuilly, monsieur de Sénange se fit traîner au-devant de nous, et reçut Adèle avec un plaisir qui prouvait bien l'ennui que lui avait causé son absence : « Bonjour, mes enfans, » nous dit-il avec joie. Mon cœur tressaillit en l'entendant nous réunir ainsi, quoique ce fût sûrement sans y avoir pensé. Je lui rendis compte

de tout ce que j'avais vu, des impressions que j'avais ressenties. Mais quand j'en vins à cette jeune religieuse, j'osai le remercier d'avoir sauvé Adèle d'un pareil sort. « Sans » vous, lui dis-je vivement; sans vous, dans » six mois, elle aurait été bien malheureuse ! » —Et malheureuse pour toujours ! » me répondit-il. —Il la regarda avec attendrissement; son visage était serein, mais des larmes tombaient de ses yeux. Adèle, entraînée par tant de bonté, se jeta à genoux devant lui, et baisa sa main avec une tendre reconnaissance. « Ma chère enfant, lui dit-il en la » pressant contre son cœur, dites-moi que » vous ne regrettez pas notre union; je ne » veux que votre bonheur; cherchez, de» mandez-moi tout ce qui pourra y ajou» ter ! » — Tant d'émotions firent mal à ce bon vieillard; il pleurait et tremblait, sans pouvoir parler davantage. Je fis éloigner Adèle, et je donnai à monsieur de Sénange tous les soins que je pus imaginer; mais il fallut le porter dans son lit. Lorsqu'il fut un peu calmé, il s'endormit. Je revins dans ma chambre, où il me fut impossible de trouver le repos. J'ai lu, je me suis promené; je vous

écris depuis trois heures, il en est cinq, et le sommeil est encore bien loin. Cependant, je suis tranquille, satisfait, sans remords. Je ne me crois plus obligé de fuir; j'avais trop peu de confiance en moi-même. Serait-il possible que mon cœur éprouvât jamais un sentiment dont cet excellent homme eût à se plaindre?

LETTRE XXIV.

Neuilly, ce 1er septembre, 2 heures après midi.

Vous, mon cher Henri, qui avez eu si souvent à supporter ma détestable humeur, jouissez de la situation nouvelle dans laquelle je me trouve. Je suis content de moi, content des autres : j'aime, j'estime tout ce qui m'environne ; je reçois des preuves continuelles que j'ai inspiré les mêmes sentimens. Que faut-il de plus pour être heureux?...

Ce matin, l'esprit encore fortement occupé de tout ce que j'avais vu dans le couvent d'Adèle, j'ai écrit à la supérieure, pour lui demander la permission d'augmenter la fondation de l'hôpital. On y garde, comme je vous l'ai dit, les voyageurs pendant trois jours; et le quatrième, ils sont obligés de quitter cette maison : c'est de ce quatrième jour que je me suis occupé. J'ai offert une somme assez considérable pour que l'on puisse leur donner de quoi faire deux jours

de route. A l'obligation qu'ils doivent avoir pour l'asile qui leur a été accordé, ils ajouteront une reconnaissance, peut-être plus vive encore, pour le secours qu'ils recevront au moment de leur départ. Quand un homme se trouve seul, il est bien plus sensible aux services qu'on lui rend, et dont il jouit, que lorsqu'il partage le même bienfait avec beaucoup d'autres; car alors, il croit seulement que c'est un devoir qui a été rempli.

J'ai prié l'abbesse de donner cette aumône au nom d'*Adèle de Joyeuse*, pour qu'on la bénît, et qu'on priât pour son bonheur. Quoique j'aime monsieur de Sénange, j'ai eu plus de plaisir à employer le nom de famille d'Adèle. — Adèle m'occupe uniquement : parle-t-on d'un malheur, d'une peine vivement sentie? je tremble que le cours de sa vie n'en soit pas exempt; et je voudrais qu'il me fût possible de supporter toutes celles qui lui sont réservées. — S'attendrit-on sur la maladie, sur la mort d'une jeune personne enlevée au monde avant le temps? je frémis pour Adèle : sa fraîcheur, sa jeunesse ne me rassurent plus assez. Et si le mot de *bonheur* est prononcé devant moi,

mon cœur s'émeut; je forme le vœu sincère qu'elle jouisse de tout celui qui m'est destiné! — Enfin je l'aime jusqu'à sentir que je ne puis plus souffrir que de ses peines, ni être heureux que par elle.

Après avoir fait partir ma lettre pour le couvent, je suis descendu chez monsieur de Sénange. J'avais sans doute cet air satisfait qui suit toujours les bonnes actions; car il a été le premier à le remarquer, et à m'en faire compliment. Pour Adèle, elle m'en a tout simplement demandé la raison : sans vouloir la donner, je suis convenu qu'il y en avait une qui touchait mon cœur. Elle s'est épuisée en recherches, en conjectures. Sa curiosité amusait fort le bon vieillard; mais elle est restée confondue de me voir rire; de m'entendre la prier de me féliciter, et l'assurer en même temps que non-seulement je n'avais vu personne, mais que je n'avais reçu aucune lettre. — Alors feignant d'être effrayée, elle m'a dit que mes accès de tristesse et de gaieté avaient des symptômes de folie auxquels il fallait prendre garde. Elle se moquait de moi, et me parais-

sait charmante; sa bonne humeur ajoutait encore à la mienne.

Comme le déjeuner a duré trois fois plus qu'à l'ordinaire, mon valet de chambre a eu le temps de revenir avee la réponse de la supérieure, qu'il m'a remise sans me dire de quelle part. — C'est pour le coup que la curiosité d'Adèle a été à son comble : mais voulant continuer ce badinage, j'ai mis cette lettre dans ma poche sans l'ouvrir. — Adèle me regardait avec inquiétude, me traitant toujours comme un homme en démence. Enfin, cette plaisanterie s'est prolongée sans perdre de sa grâce. Mais, mon cher Henri, malgré votre goût pour les détails, je m'arrête. Qui sait si, lorsque vous lirez cette lettre, vous ne serez point triste, de mauvaise humeur, et si notre gaieté ne provoquera pas votre sourire dédaigneux? — Du reste, j'étais si disposé à m'amuser, que monsieur de Sénange a été obligé de nous avertir plusieurs fois, qu'ayant du monde à dîner, Adèle aurait à peine le temps de faire sa toilette.

LETTRE XXV.

Neuilly, ce 2 septembre.

NOTRE journée, mon cher Henri, se termina hier aussi ridiculement qu'elle avait commencé. Lorsque j'entrai dans le salon, Adèle courut au-devant de moi, et me dit, tout bas, de venir écouter la personne du monde la plus extraordinaire, une personne qui ne parle point sans placer trois mots presque synonymes l'un après l'autre; toujours trois, me dit-elle, jamais plus, jamais moins : et se rapprochant d'un homme jeune encore, qui avait l'air froid, même un peu sauvage, et dont tous les mouvemens étaient lents et toutes les expressions exagérées, elle me le présenta comme un parent de monsieur de Sénange. — « Monsieur, me dit-il, » vous pouvez compter sur ma considéra- » tion, ma déférence et mes égards. » — Je m'assis près de lui : Adèle me demanda si enfin j'avais lu cette lettre que j'avais reçue

avec tant de mystère? Ce monsieur s'empressa d'assurer que j'étais certainement trop poli, gracieux et civil, pour ne pas prévenir ses désirs. — Je lui répondis que les Anglais n'étaient pas si galans. — Ils ont raison, dit-il, car peut-être plaisent-ils davantage par leur ingénuité, leur sincérité, leur rudesse. — Pourquoi *rudesse*, lui demandai-je avec étonnement? — Monsieur, me répondit-il, nous appelons souvent rudesse, et sûrement mal-à-propos, leur vérité, leur franchise et leur loyauté.

Adèle riait aux éclats, et jusqu'au point de m'embarrasser; mais au lieu de s'apercevoir qu'elle se moquait de lui, il trouvait sa gaieté, son enjouement et sa joie admirables. Enfin on avertit qu'on avait servi; Adèle le fit asseoir à table près d'elle, et s'en occupa tout le dîner. Elle avait pourtant assez de peine à le faire causer, car il est extrêmement sérieux; il ne parle presque jamais que lorsqu'on l'interroge, et répond toujours avec la même éloquence. Pendant le repas, il ne mangea ni ne refusa rien indifféremment : ce qu'il préférait était toujours sain, salubre et fortifiant; ce qui lui faisait mal

était positivement indigeste, pesant et lourd. Au moment de son départ, Adèle l'engagea à revenir souvent; il l'assura que la gratitude, la reconnaissance et l'inclination l'y portaient, autant que sa soumission, son respect et son dévouement. Après m'avoir demandé la permission de soigner, rechercher, cultiver ma connaissance, il se retourna vers monsieur de Sénange, et lui dit que le mariage, qui, chez les autres, lui avait toujours paru mériter la raillerie, la plaisanterie, le ridicule, chez lui inspirait le désir, l'envie et la jalousie; puis, mettant ses pieds à la troisième position, une main dans sa veste, et de l'autre saluant tout le monde avec un air gracieux, il s'en alla.

Adèle le reconduisit, et l'invita encore à revenir bientôt. Je voulus lui parler un peu de cette disposition à la moquerie, de cette manière de s'en préparer les occasions : je lui en fis quelques reproches; elle prit alors le même ton que ce monsieur, et me pria de la laisser rire, s'amuser, se divertir; et de n'être pas plus pédant, prêchant, grondant, qu'il ne l'était lui-même. Elle faisait des rires si extravagans, que sa gaieté me gagna : en

dépit de ma raison je lui abandonnai ce parent qui, malgré ses ridicules, a l'air d'un fort bon homme. — Que je suis devenu faible, Henri! Autrefois ce persiflage m'aurait été insupportable; aujourd'hui, non-seulement il m'a diverti malgré moi, mais je l'ai même imité un instant.

Lorsque tout le monde fut parti, Adèle voulut profiter du peu de jour qui restait pour aller se promener. A peine fûmes-nous seuls, qu'elle me reparla de cette lettre. Après m'être amusé quelques momens à l'impatienter encore, je la lui présentai telle qu'on me l'avait remise le matin; car je ne sais quelle complaisance m'avait empêché de l'ouvrir. Elle brisa le cachet : nous nous assîmes au bord de la rivière, et nous la lûmes tous deux ensemble. La supérieure me mandait qu'elle avait fait assembler la communauté; que ses religieuses acceptaient avec gratitude la donation que je leur faisais au nom d'Adèle. Sa reconnaissance avait quelque chose de noble et d'affectueux, qui n'était point mêlé de cette exagération dont les gens du monde accompagnent si souvent les éloges qu'ils croyent vous devoir. Je présentai aussi à Adèle

une copie de la lettre que j'avais écrite à la supérieure. « Pardonnez-moi, lui dis-je
» vivement, pardonnez-moi d'avoir pris votre
» nom sans vous le dire. Cette bonne œuvre
» eût été plus parfaite, si vous l'eussiez di-
» rigée ; mais je n'ai pas eu le temps de vous
» consulter. Entraîné par mon cœur, j'ai dé-
» siré, et aussitôt j'ai voulu que votre nom
» fût connu et invoqué par les malheureux...
» Que le pauvre, lui dis-je tendrement, que
» le pauvre fatigué regarde s'il ne découvre
» point votre demeure! Qu'il s'empresse d'y
» arriver, la quitte avec regret, et se retourne
» souvent, en s'en allant, pour la revoir en-
» core, et vous combler de bénédictions! » — Adèle m'écoutait comme ravie; loin de penser à me faire de froids remerciemens, elle me demanda avec émotion de lui apprendre à faire le bien, à mieux user de sa fortune. Nous promîmes ensemble de ne jamais manquer l'occasion de secourir le malheur, et nous regagnâmes doucement la maison, où nous passâmes le reste de la soirée, contens l'un de l'autre, occupés de monsieur de Sénange, et désirant également de le rendre heureux.

LETTRE XXVI.

Neuilly, ce 3 septembre.

Ce matin je suis descendu, avant huit heures, dans le parc : je m'y promenais depuis quelques instans, lorsque j'ai vu Adèle ouvrir sa fenêtre. Je me suis avancé : elle m'a fait signe de ne point parler, de crainte d'éveiller monsieur de Sénange, dont l'appartement est au-dessous du sien..... Henri, que j'aime ce langage par signes ! Les mouvemens d'une jeune personne ont tant de grâces ; elle fait tant de gestes de trop, de peur de n'être pas entendue ! Adèle avançait un de ses jolis bras, qu'elle baissait sur moi, comme pour me fermer la bouche ; et elle plaçait en même temps un de ses doigts sur ses lèvres.... Pour me dire seulement un mot obligeant, que j'avais l'air de ne pas comprendre, elle finissait par des signes d'amitié... Je lui montrais le ciel qui était azuré ; pas un seul nuage : je regardais sa

fenêtre; je faisais quelques pas du côté de l'île, lorsque me retournant encore vers sa fenêtre, je n'y ai plus vu Adèle. Alors, quoiqu'elle ne m'eût pas dit un mot, j'ai été l'attendre au bas de son escalier; elle est arrivée bientôt après, n'ayant qu'un simple déshabillé de mousseline blanche, qui marquait bien sa taille; un grand fichu la couvrait : il n'était que posé sans être attaché. Qu'elle était jolie, Henri! je me suis presque repenti de l'avoir engagée à descendre.

Arrivés au bord de la rivière, elle a bien voulu se confier à mes soins. Nous sommes d'étranges créatures! A peine Adèle a-t-elle été dans cette petite barque, au milieu de l'eau, seule avec moi, que j'ai éprouvé une émotion inexprimable; elle-même s'abandonnait à une douce rêverie. Comment rendre ces impressions vagues et délicieuses, où l'on est assez heureux parce qu'on se voit, parce qu'on est ensemble! Alors un mot, le son même de la voix viendrait vous troubler.... Nous ne nous parlions pas; mais je la regardais et j'étais satisfait! Il n'y avait plus dans l'univers que le ciel, Adèle et moi! Et j'avais oublié l'une et l'autre rive!... Ah! que

nous devenons enfans dès que nous aimons! Combien de grands plaisirs et de grandes peines naissent des plus petits événemens de la vie! Je la promenai ainsi quelque temps sur cette eau paisible; mais il fallut arriver: dès qu'elle fut descendue dans son île, sa gaieté revint, et son sourire me rendit ma raison. Je rattachai le bateau et nous entrâmes dans les jardins. Les ouvriers n'y étaient pas encore; il n'y avait pas le plus léger bruit. Après quelques momens de silence, nous avons parlé pour la première fois du jour où je l'avais rencontrée aux Champs-Élysées: c'est en même temps que nous avons osé tous deux nous le rappeler. Je l'ai priée de m'apprendre tout ce qui l'avait intéressée avant que je la connusse. Elle s'est assise sur le gazon, m'a permis de me placer auprès d'elle, et m'a raconté les détails de son enfance, le moment où elle est entrée au couvent, l'oubli, l'indifférence de sa mère, qu'elle tâchait d'excuser, les soins, la tendresse des religieuses; enfin, sa première entrevue avec monsieur de Sénange, et les visites qu'il lui faisait ensuite. Quand elle ne parlait que d'elle, son récit était court, elle ne disait qu'un mot;

mais lorsque ses compagnes entraient pour quelque chose dans ses souvenirs, elle n'oubliait pas la moindre particularité. Les plaisirs de l'enfance sont si vrais, si vifs, que les plus petites circonstances intéressent.

Je veux, mon cher Henri, vous faire aimer une scène d'un parloir de couvent. — « A la seconde visite de monsieur de Sé- » nange, j'étais, m'a dit Adèle, à la fenêtre » de la supérieure, lorsque nous le vîmes » entrer dans la cour. On retira de son car- » rosse une quantité énorme de paniers » remplis de fruits, de gâteaux et de fleurs: » mes compagnes faisaient des cris de joie, » à la vue de tant de bonnes choses. J'allai » au parloir de la supérieure; mais j'y arrivai » long-temps avant qu'il eût pu monter l'es- » calier: je le reçus de mon mieux. On posa » tous ces paniers sur une table près de la » grille; et je demandai à monsieur de Sé- » nange la permission d'aller chercher mes » jeunes amies qui, étant à goûter, pren- » draient chacune ce qu'elles aimeraient da- » vantage. La supérieure le permit, et je » courus les appeler. Elles vinrent toutes, et » après avoir fait une révérence bien pro-

» fonde, bien sérieuse, un peu gauche, elles
» s'approchèrent de lui; mais la vue des pa-
» niers fit bientôt disparaître cet air cérémo-
» nieux. Comme il était impossible de les faire
» entrer par la grille, chacune d'elles passait sa
» main à travers les barreaux, et prenait,
» comme elle pouvait, les fruits dont elle
» avait envie. Nous mangeâmes notre goûter
» avec une gaieté qui amusa beaucoup mon-
» sieur de Sénange. Il resta fort long-temps
» avec nous; et, quand il s'en alla, nous le
» priâmes toutes de revenir le plutôt possible.
» Il nous demanda, en souriant, ce qui nous
» plairait le plus, qu'il vînt sans le goûter, ou
» le goûter sans lui? Ces demoiselles repri-
» rent leur air poli pour l'assurer qu'elles
» aimaient bien mieux le revoir. — Et vous,
» Adèle ? me dit-il. Moi, répondis-je gaie-
» ment, je regretterais beaucoup l'absent,
» quel qu'il fût. — Ma franchise le fit rire;
» il promit de revenir bientôt, et de ne rien
» séparer.

» Pendant huit jours nous ne parlâmes
» que de lui. Toutes les pensionnaires au-
» raient voulu l'avoir pour leur père, leur
» oncle, leur cousin; mais, s'il faut être

» vraie, aucune ne pensait qu'on pût l'épou-
» ser. Nous nous étions accoutumées bien
» vite à le regarder comme un ancien ami.
» Sûrement il me préférait à toutes; car un
» jour il me demanda si je serais bien aise
» d'être sa femme? Je l'assurai que oui,
» mais sans y faire grande attention. Peu de
» jours après, ma mère écrivit à la supé-
» rieure qu'elle allait me prendre chez elle.
» Nous étions à la récréation, lorsqu'on
» vint m'annoncer cette triste nouvelle. Ce
» fut véritablement un malheur général:
» mes compagnes quittèrent leurs jeux,
» m'entourèrent, et nous pleurâmes toutes
» ensemble.

» Le lendemain une vieille femme de
» chambre de ma mère vint me chercher.
» Mes regrets étaient si vifs que, quoique
» ce fût la première fois que je sortisse
» du couvent, rien ne me frappa. J'étais
» étouffée par mes sanglots, le visage caché
» dans mon mouchoir. Je ne sais pas encore
» quel accident fit renverser notre voiture,
» car je ne me souviens que du moment où
» vous vîntes nous secourir. Je n'ai pas ou-
» blié l'intérêt que vous me témoignâtes; et

» le jour où je vous aperçus à l'opéra, » j'éprouvai un plaisir sensible. Quelque » chose eût manqué au reste de ma vie, si » je ne vous avais jamais retrouvé.

» A peine étais-je dans la chambre de ma » mère, qu'elle me dit sèchement de m'as- » seoir près d'elle et de l'écouter. Je lui » trouvai un air sévère qui me fit trembler; il » était impossible que la chose qu'elle avait » à m'annoncer ne me parût pas douce en » comparaison de mes craintes : aussi, lors- » qu'elle m'apprit qu'il ne s'agissait que » d'épouser monsieur de Sénange, y con- » sentis-je avec joie. Après avoir obtenu cet » aveu, elle voulut bien me renvoyer au » couvent, où je devais rester jusqu'au jour » de la célébration.

» En rentrant dans la maison, je fis part » à la supérieure de mon prochain mariage. » Elle me regarda avec des yeux où la pitié » était peinte : sa compassion m'effraya; et » sans savoir pourquoi, je m'affligeai dès » qu'elle parut me plaindre. Ensuite, j'allai » dire à mes compagnes que je devais épou- » ser monsieur de Sénange : elles l'apprirent » avec une surprise mêlée de tristesse. Bien-

» tôt je partageai cette impression que je
» leur voyais; j'étais inquiète, incertaine :
» et, dans ce moment, on m'aurait rendu
» un grand service si l'on m'eût assurée
» que j'étais fort heureuse, ou très à plaindre.
» Cependant, peu à peu, réfléchissant sur
» les vertus de cet excellent homme, mes
» amies cessèrent de craindre pour mon
» avenir.

» Le jour suivant, il m'écrivit une lettre
» si touchante, dans laquelle il paraissait
» désirer mon bonheur avec un sentiment
» si vrai, que je sentis renaître toute ma con-
» fiance. Je me rappelle encore, avec plaisir,
» la complaisance qu'il eut pour moi, lors-
» que nos deux familles étaient réunies pour
» lire mon contrat de mariage. Pendant cette
» lecture, qui était une affaire si importante,
» vous serez peut-être étonné d'apprendre
» que je ne songeais qu'au moyen de
» faire signer à la supérieure et à mes com-
» pagnes l'acte qui disposait de moi. N'osant
» pas en parler à ma mère, je le demandai
» tout bas à monsieur de Sénange; et il le
» proposa, le voulut, comme si c'était lui
» qui en eût eu la pensée. La supérieure

» vint donc avec les pensionnaires; elles si-
» gnèrent toutes, en faisant des vœux sin-
» cères qui ont été exaucés.

» Lorsque les notaires eurent emporté cet
» acte, qui m'était devenu précieux par les
» noms de tout ce que j'avais l'habitude
» d'aimer, je vis entrer quatre valets de
» chambre de monsieur de Sénange, por-
» tant des corbeilles magnifiques, remplies
» des présens de noces. Les fleurs, les pa-
» rures, enchantèrent mes compagnes; les
» plus beaux bijoux m'étaient offerts : ma
» mère m'en apprenait la valeur, et se char-
» geait de mes remercîmens. La troisième
» corbeille renfermait les diamans, qu'on
» admira beaucoup, et dont ma mère me
» para aussitôt : mais ce qui étonna davan-
» tage, fut une paire de bracelets de perles
» de la plus grande beauté; ce sont les bra-
» celets, me dit-elle en riant, que je por-
» tais le jour où je vous vis à l'Opéra.
» Mes compagnes furent charmées de me
» voir si brillante. La quatrième corbeille
» était pleine de jolies bagatelles; c'étaient
» des présens pour chacune d'elles, car
» monsieur de Sénange n'oubliait rien.

» Mon frère proposa d'en faire une loterie
» pour le lendemain : cette idée fut adoptée
» avec joie, et nous nous séparâmes fort
» contens les uns des autres. La loterie fut
» tirée, et le hasard, que je dirigeai, donna
» à chacune de mes compagnes ce qu'elle
» aurait choisi. J'obtins la permission d'être
» mariée dans l'église de mon couvent. A
» très-peu de différence près, toutes mes
» journées se passèrent ensuite comme celles
» dont vous avez été témoin. Depuis votre
» arrivée, il y a un intérêt de plus; et il est
» vif, je vous assure, car je serais fort éton-
» née si, après moi, vous n'étiez pas ce que
» monsieur de Sénange aime le mieux. »

Elle a terminé son récit par ces mots, auxquels j'aurais bien voulu changer quelque chose. — Un jardinier nous a appris qu'il était onze heures. Nous avons couru au bateau : Adèle était inquiète de s'être oubliée si long-temps, et ne savait pas trop comment excuser une pareille étourderie, car monsieur de Sénange déjeune toujours à dix heures précises.

Nous revenions avec cet empressement, ce bruit de la jeunesse qui s'entend de si loin.

Adèle a ouvert la porte du salon avec vivacité; mais elle s'est arrêtée saisie, en y trouvant monsieur de Sénange établi dans son fauteuil; il paraissait lire. Dès qu'il nous a vus, il a sonné pour que l'on servît le déjeuner. Il a pris son chocolat sans dire un mot; Adèle n'osait pas lever les yeux, et nous sommes tous restés dans le plus grand silence. Le déjeuner fini, il a repris son livre; Adèle a apporté son ouvrage près de lui, et je suis remonté dans ma chambre.

Que je suis embarrassé de ma contenance! L'air froid et sévère de monsieur de Sénange me glace et m'impose au point que, s'il ne me parle pas le premier, il me sera impossible de lui dire une parole. Ah! cette matinée si douce devait-elle finir par un orage!

LETTRE XXVII.

Ce 3 septembre au soir.

Au lieu de descendre à trois heures, comme à mon ordinaire, j'ai patiemment attendu qu'on vînt me chercher pour dîner; car j'aurais été trop confus de me retrouver, peut-être seul, avec monsieur de Sénange, craignant qu'il ne fût encore fâché; mais dans la salle à manger, tout fait diversion. Il n'y a que les gens timides qui sachent combien on est heureux, quelquefois, d'avoir à dire qu'une soupe est trop chaude, un poulet trop froid; chaque plat peut devenir un sujet de conversation; et je ne pouvais guère compter sur mon esprit, pour me fournir quelque chose de plus brillant. Mais comme rien n'arrive jamais, ainsi que je le prévois, ou que je le désire, en descendant, les gens m'ont averti qu'on m'attendait pour se mettre à

table : j'ai donc été obligé d'entrer dans le salon. Aussitôt qu'Adèle m'a vu, elle s'est levée et a donné le bras à monsieur de Sénange : je me suis rangé sur leur passage ; et lorsqu'ils ont été devant moi, je leur ai fait une profonde révérence.... Apparemment que, sans m'en apercevoir, j'avais supprimé depuis long-temps cette grave politesse ; car monsieur de Sénange s'est arrêté avec étonnement, m'a regardé depuis la tête jusqu'aux pieds, et m'a rendu mon salut d'une manière si affectée, qu'Adèle a fait un grand éclat de rire. Il a souri aussi : « Venez, m'a-
» t-il dit, mais ne la laissez plus s'oublier si
» long-temps : elle ne sait pas encore com-
» bien le monde est méchant ; et vous seriez
» inexcusable de la rendre l'objet d'une ca-
» lomnie. » — J'ai voulu lui répondre ; il ne l'a pas permis, et nous sommes allés nous mettre à table. Pendant le repas, il m'a parlé avec encore plus d'amitié qu'à l'ordinaire, a traité Adèle avec plus de considération, lui a demandé souvent son avis, même sur des choses indifférentes ; et regardant ses gens avec un sérieux presque sévère, que je ne lui

avais jamais vu, il m'a prouvé qu'il fallait rappeler leur respect, lorsqu'on voulait prévenir leurs malignes observations.

Quoiqu'il soit venu beaucoup de monde après dîner, Adèle a trouvé moyen de m'apprendre que, le matin, monsieur de Sénange étant resté encore long-temps sans lui parler, cela lui avait fait tant de peine, qu'elle s'était mise à pleurer, sans rien dire non plus; qu'alors il lui avait demandé ce qui l'affligeait, et qu'elle lui avait répondu qu'elle craignait de l'avoir fâché. — Non, a-t-il repris, mais j'ai été malheureux de voir que vous pouviez m'oublier. — Elle l'a assuré que jamais elle n'avait été plus occupée de lui, et lui a raconté tout ce qu'elle m'avait dit de son mariage, de sa reconnaisssance, des pensionnaires, des goûters. « A mesure que je lui » parlais, m'a-t-elle dit, la sérénité revenait » sur son visage. » *Je vous crois*, a-t-il répondu; *mais ceux qui ne vous connaissent pas auraient pu interpréter bien mal une promenade si longue, et à une heure si extraordinaire*. « J'ai promis d'être plus at- » tentive, et il n'a plus voulu qu'il en fût » question. » — Qu'il est bon! Henri, et

quelle humeur j'aurais eue à sa place ! Mais ne parlons plus de cet instant de trouble ; c'est demain un jour de bonheur et de joie pour cette maison : demain nous célébrons la convalescence de monsieur de Sénange : combien il va jouir de la fête qu'Adèle lui prépare !

LETTRE XXVIII.

Ce 4 septembre.

Ah! jamais, jamais je ne me promettrai aucun plaisir; et même j'attendrai mes chagrins des choses qui plaisent ou qui réussissent aux autres hommes. — Légère Adèle, comme je vous aimais! — Au surplus, j'ai moins perdu qu'elle; c'était sa vie entière que j'espérais rendre heureuse; et sa coquetterie ne me causera que la peine d'un moment. Mais je suis trop agité pour écrire à présent; demain je vous raconterai tous les détails de cette fête que, pour l'amour d'elle, j'avais si vivement désirée...

LETTRE XXIX.

Ce 5 septembre.

Hier matin, en descendant, je trouvai Adèle dans une galerie que monsieur de Sénange n'occupe que lorsqu'il a beaucoup de monde. Elle l'avait destinée à être la salle du bal : une place particulière, entourée de tous les attributs de la reconnaissance, était réservée pour monsieur de Sénange. Adèle vint au-devant de moi, et, sans me laisser le temps de parler, elle me pria d'aller lui tenir compagnie, et surtout d'empêcher qu'il ne la fît demander. Je voulus lui dire combien j'étais heureux du plaisir qu'elle allait avoir ; elle ne m'écouta point. Je commençai deux ou trois phrases qu'elle interrompait toujours, en me disant de m'en aller. Cette vivacité m'impatientait un peu ; cependant, je lui obéis, et j'entrai chez monsieur de Sénange. Il posa son livre, et me dit en riant que son vieux valet de chambre l'avait mis

dans le secret ; mais qu'il jouerait l'étonnement de son mieux, afin de ne rien déranger à la fête. — Nous entendions un bruit horrible de clous, de marteaux, de mouvement de meubles ; et il s'amusait beaucoup de la bonne foi avec laquelle Adèle croyait qu'il ne s'apercevait point de tout ce tracas. — A dix heures précises, il me dit d'aller la chercher pour déjeuner ; car il faudra être prêt de bonne heure, ajouta-t-il. Je revins avec elle ; il eut la complaisance de se dépêcher, et bientôt il nous quitta, en disant, assez naturellement, qu'il allait passer dans sa chambre.

A peine fut-il sorti du salon, qu'Adèle le fit orner de fleurs, de guirlandes et de lustres. A midi, elle alla faire sa toilette ; et, à près de deux heures, elle m'envoya prier de descendre chez monsieur de Sénange. Dès que j'y fus, on vint l'avertir que quelques personnes l'attendaient. Il se leva en me regardant mystérieusement, prit mon bras, et entra dans le salon : il y trouva ses amis qui s'étaient réunis pour l'embrasser et le féliciter sur sa convalescence. Tout le village vint aussitôt, les vieillards, la jeunesse, les enfans ; il fut parfait pour tous. — Adèle le con-

duisit sur une pelouse qui borde la rivière : elle y avait fait placer une grande table, autour de laquelle ces bonnes gens se rangèrent; mais avant de s'asseoir pour dîner, chacun d'eux prit un verre, et but à la santé de leur bon seigneur : *à sa longue santé!* s'écria Adèle; *à sa longue santé!* reprirent-ils tous à la fois.

Lorsqu'ils furent assis, nous revînmes dans la salle à manger; monsieur de Sénange fut fort gai pendant le repas. Nous étions encore au dessert, quand nous entendîmes le bruit d'une voiture, et vîmes paraître madame la duchesse de Mortagne, son fils et ses deux filles. Je reconnus l'aînée; c'était cette jeune pensionnaire, belle et modeste, qu'Adèle préférait à toutes, et dont j'avais été frappé dans les classes du couvent. Elle présenta son frère à son amie, qui le présenta, à son tour, à monsieur de Sénange, en lui disant qu'elle avait prié ses compagnes d'amener chacune un de leurs parens, afin que son bal ne manquât pas de danseurs.

Plusieurs voitures se succédèrent; et avant six heures, quarante jeunes personnes offrirent des fleurs, des vœux, pour le bonheur et la

santé de ce bon vieillard : elles chantèrent une ronde faite pour lui; Adèle commençait, et elles répétaient ensuite chaque couplet, toutes ensemble. Ce moment fut fort agréable, mais passa bien vite. Après qu'il les eut remerciées, le bal commença. Elles furent toutes très-gaies : Adèle dit qu'elle désirait ne pas danser, pour s'occuper davantage des autres.

Je n'avais pas l'idée d'un besoin de plaire semblable à celui qu'elle a montré. Jamais on ne la trouvait à la même place : elle parlait à tout le monde; aux mères, pour louer leurs enfans.... aux filles, pour demander ce qui pouvait leur plaire.... aux jeunes gens, pour les remercier d'être venus.... Réellement, j'étais confondu; elle me paraissait une personne nouvelle. — Elle ne me regarda, ni ne me parla de la journée. J'essayai un moment d'attirer son attention, en me plaçant devant elle, comme elle traversait la salle; mais elle se détourna, et alla causer avec monsieur de Mortagne, dont la danse brillante fixait les regards de tout le monde. J'entendis Adèle le plaisanter sur ses succès. — Il la pria de danser avec lui : et elle qui, dès le commencement du bal, n'avait pas voulu

danser, pour mieux faire les honneurs de sa maison; elle qui avait refusé tous les autres hommes, après s'être très-peu fait prier, l'accepta pour une contre-danse! — Il faut être vrai, Henri, ils avaient l'air bien supérieurs aux autres. On fit un cercle autour d'eux pour les voir et les applaudir. Adèle, enivrée d'hommages, voulut danser encore, et toujours avec monsieur de Mortagne. Se reposait-elle un instant? il s'asseyait près de sa chaise. — Désirait-elle quelques rafraîchissemens? il courait les lui chercher. — Parlait-on d'une danse nouvelle? il était trop heureux de la suivre ou de la conduire. — Enfin, ils ne se quittèrent plus.... Il jouait avec son éventail, tenait un de ses gants qu'elle avait ôtés, et elle riait de ses folies. — Son bouquet tomba, il le ramassa, le mit dans sa poche, et elle le lui laissa. Je n'ai jamais vu de coquetterie si vive de part et d'autre.

A onze heures, les fenêtres du jardin s'ouvrirent, et l'on aperçut une très-belle illumination. Partout étaient les chiffres de monsieur de Sénange, partout des allégories à la reconnaissance; et Adèle ne pensa seulement pas à les lui faire remarquer.... Entraînée

par mesdemoiselles de Mortagne et leur frère, elle courait dans les jardins. Je ne la suivis point; car je puis être tourmenté, mais je ne m'abaisserai jamais jusqu'à être importun.

Monsieur de Sénange, craignant l'air du soir, n'osa pas se promener, et resta avec moi. Bientôt nous entendîmes sur la rivière une musique charmante; et les vifs applaudissemens de toute cette jeunesse nous firent juger combien Adèle était contente d'elle-même. Vers minuit on commença à rentrer. Madame de Mortagne revint, et pria monsieur de Sénange de faire appeler ses enfans: après bien des cris et des courses inutiles, ils arrivèrent avec Adèle. Monsieur de Mortagne, en la quittant, lui demanda la permission de venir lui faire sa cour..... Elle lui répondit qu'elle serait très-aise de le voir, sans se rappeler qu'elle m'avait fait défendre sa porte long-temps, sous le prétexte que sa mère lui avait recommandé de ne recevoir personne pendant son absence. Elle embrassa ses sœurs avec plus de tendresse qu'elle n'avait fait aucune de ses compagnes.

Lorsqu'elles furent toutes parties, monsieur de Sénange remercia sa femme avec une

bonté que je trouvai presque ridicule; car si elle avait imaginé cette fête pour lui, au moins l'avait-elle bientôt oublié pour en jouir elle-même. — Comme elle montait dans sa chambre, elle daigna s'apercevoir que j'étais déjà au haut de l'escalier, et elle me dit assez légèrement : *Bonsoir, Mylord!* — *Vous auriez pu me dire bonjour*, lui répondis-je froidement. — *Pourquoi donc ?* — *Parce que vous ne m'avez pas vu de la journée.* — *Vous voulez dire parce que je ne vous ai pas remarqué*, reprit-elle avec ironie. — Je ne lui laissai pas le plaisir de se moquer de moi davantage, et je gagnai le corridor qui conduit à mon appartement. Au détour de l'escalier, je vis qu'elle était restée sur la même marche où elle m'avait parlé, et me suivait des yeux; elle croyait peut-être que je m'arrêterais un instant; mais je rentrai tout de suite dans ma chambre. — Je vous avais bien dit, Henri, qu'elle était coquette; cependant, j'avoue que je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de l'être à cet excès. Certes je ne suis point jaloux, car je voudrais pouvoir l'excuser : je voudrais même me persuader qu'un sentiment de préférence

l'entraînait vers ce jeune homme ; alors du moins elle pourrait m'intéresser encore!..... Mais elle le voyait pour la première fois!... Que dis-je, pour la première fois? Peut-être l'a-t-elle connu au couvent lorsqu'il y venait voir ses sœurs. Elle ne l'a jamais nommé, de crainte de se laisser pénétrer. Qui sait si cette fête n'a pas été imaginée pour l'introduire dans la maison? Et voilà cette sincérité que j'adorais, et qui n'était qu'un raffinement de coquetterie! — Ah! sans les égards que je dois à monsieur de Sénange, je serais parti cette nuit même, et elle ne m'aurait jamais revu; mais je ne resterai pas long-temps, je vous assure : demain je remettrai son portrait, que j'ai eu la faiblesse de garder jusqu'à présent.

LETTRE XXX.

Même jour.

Je n'ai à me plaindre de personne ; Adèle même n'a point de tort avec moi. Ce n'est pas elle qui a cherché à m'aveugler ; c'est moi, insensé ! qui prenais plaisir à l'embellir, à la parer de toutes les qualités que je lui désirais, à me persuader que les défauts que je lui connaissais n'existaient plus, parce qu'ils n'avaient plus l'occasion de se montrer... Elle ne se donnait pas la peine de paraître bien ; elle ne faisait que suivre ses premiers mouvemens, et il y avait plus de bonheur que de réflexion dans sa conduite. — Il m'aurait été trop pénible de la revoir ce matin ; j'ai fait dire qu'ayant été incommodé, je ne descendrais pas pour le déjeuner : mais j'entends du bruit dans le corridor : .... c'est la marche de monsieur de Sénange.... la voix d'Adèle.... On frappe à ma porte.... ah ! vient-elle jouir de ma peine ? . . . .

Ce sont eux, Henri, qui, inquiets de ce que je ne descendais point, sont venus voir si je n'étais pas plus malade qu'on ne le leur avait dit. Monsieur de Sénange, appuyé sur le bras d'Adèle, est entré en me disant qu'en bons maîtres de maison, ils désiraient savoir si je n'avais besoin de rien ?... Il s'est assis près de moi, et m'a questionné avec beaucoup d'intérêt sur ma santé. Pendant ce temps, Adèle est restée debout, sans parler, précisément comme si elle ne fût venue que pour le conduire. Elle était pâle ; elle n'a pas levé les yeux.... j'étais assez faible pour souffrir de son embarras. Je sais qu'en France les femmes se permettent d'entrer dans la chambre d'un homme qui se trouve malade chez elles à la campagne ; mais le souvenir de nos usages donnait à la visite d'Adèle un charme qui me troublait malgré moi. Que je voudrais que cette maudite fête n'eût jamais eu lieu !.... Elle ne m'a rien dit ; seulement, en s'en allant, elle m'a demandé si je descendrais dîner ? — Je lui ai répondu que je serais dans le salon à trois heures.

Depuis que je l'ai revue, Henri, je me sens plus calme ; j'avais tort de craindre sa pré-

sence, je ne l'aime plus.... mais je sens un vide que rien ne peut remplir. Adèle occupait toute ma pensée, était l'unique objet de tous mes vœux;.... ce qui m'entoure, m'est devenu étranger.... Adèle n'est plus Adèle.... Il me semble aussi que monsieur de Sénange n'est plus le même.... et moi!.... moi!.... que ferai-je de moi?...

LETTRE XXXI.

Même jour.

Comment oser l'avouer? j'ai trouvé qu'elle avait raison, que j'étais trop heureux : je vous assure que j'ai été injuste; écoutez-moi. — A trois heures, je suis descendu dans le salon, ainsi que je l'avais promis. Adèle travaillait; elle ne m'a pas regardé; j'ai cru apercevoir qu'elle pleurait. Ne me sentant plus la force de lui faire aucun reproche, je me suis éloigné, et j'ai été prendre, le plus indifféremment que j'ai pu, un livre à l'autre bout de la chambre. Elle continuait son ouvrage sans lever les yeux : bientôt j'ai vu de grosses larmes tomber sur son métier : toutes mes résolutions m'ont abandonné; je me suis rapproché, et, entraîné malgré moi, « Adèle, lui ai-je dit, » je n'existais que pour vous! daigneriez-vous » partager une si tendre affection? pouvez- » vous seulement la comprendre? » — Elle

a levé ses yeux au ciel : nous avons entendu le pas de monsieur de Sénange ; j'ai été reprendre mon livre.

Peu de temps après nous avons passé dans la salle à manger : j'ai essayé d'amuser monsieur de Sénange, mais il y avait trop d'efforts dans ma gaieté pour pouvoir y réussir. Adèle n'a pas dit un mot. En sortant de table je l'ai priée tout bas de m'écouter un instant avant la fin du jour : elle l'a promis par un signe de tête. Selon notre usage, j'ai joué aux échecs avec monsieur de Sénange ; il m'a gagné, ce qui lui arrive rarement.

A six heures, il est venu du monde : Adèle a proposé une promenade générale : elle l'a suivie quelque temps ; mais peu à peu elle a ralenti sa marche, et nous nous sommes trouvés seuls, assez loin de la société. J'avais mille questions à lui faire, et cependant j'étais si troublé, qu'il ne m'en venait aucune. Enfin, je lui ai demandé si elle connaissait monsieur de Mortagne avant le bal : elle m'a assuré que non. « Monsieur de Mortagne, m'a-
» t-elle dit, est un parent très-éloigné de ma
» mère, et le chef de sa maison. Quoiqu'elle
» l'ait toujours recherché avec soin, elle n'a

» jamais permis que je le visse au cou-
» vent : depuis que j'en suis sortie, vous
» savez dans quelle solitude j'ai vécu. J'aime
» beaucoup ses sœurs; mais monsieur de
» Mortagne, je ne le connais pas. » — Pourquoi donc avez-vous été si coquette avec lui ? — Qu'appelez-vous coquette, m'a-t-elle demandé avec son ingénuité ordinaire? Comment! me suis-je écrié, vous ne le savez pas? c'est involontairement que vous l'avez si bien traité! — Elle m'a répondu qu'elle ne savait ni la faute qu'elle avait commise, ni ce qui m'avait fâché. « Dans le commence-
» ment du bal, m'a-t-elle dit, vous regardant
» comme de la maison, j'ai cru qu'il était
» mieux de s'occuper des autres : à la fin, la
» gaieté de mes compagnes m'a gagnée; tout
» le monde me priait de danser; j'en avais
» bien envie : monsieur de Mortagne danse
» mieux que personne, et je l'ai préféré. »
— Mais il tenait vos gants; il a gardé votre bouquet! — « J'ai trouvé très-singulier, très-
» ridicule, qu'il y attachât du prix; et je les
» lui ai laissés, parce que je n'y en mettais
» aucun. » — Vous ne savez donc pas, Adèle, que ce sont des faveurs que je n'aurais jamais

pris la liberté de vous demander; et si quelquefois j'ai gardé les fleurs que vous aviez portées, au moins n'ai-je pas osé vous le dire. — Pourquoi? » m'a-t-elle répondu avec tristesse, « cela m'aurait appris à » n'en laisser jamais à d'autres. » — A ces mots, Henri, j'ai tout oublié : je lui ai juré de lui consacrer ma vie. — La plus tendre reconnaissance s'est peinte dans ses yeux; elle me remerciait d'un air étonné, et comme si j'eusse été trop bon de l'aimer autant. — Quelle ravissante simplicité! Bientôt toute la compagnie nous a rejoints; il a fallu la suivre.

Le reste du jour, toutes les expressions innocentes, délicates, dont Adèle s'était servie, sont revenues à mon esprit, quelquefois encore avec un sentiment d'inquiétude que je me reprochais. Je suis heureux : je me le dis, je me le répète; maintenant, je suis obligé de me le répéter, pour en être sûr. Combien on devrait craindre de blesser une ame tendre! elle peut guérir; mais qu'un rien vienne la toucher, si elle ne souffre pas, elle sent au moins qu'elle a souffert. Je suis heureux; et pourtant une voix secrète me dit que je ne pourrais pas voir une fête, un bal, sans une

sorte de peine; le son d'un violon me ferait mal. Ah! mon bonheur ne dépend plus de moi. .

Ce soir, mon valet de chambre m'a remis une lettre qu'il m'a dit avoir été apportée avec mystère, et qui m'oblige d'aller à Paris dans l'instant. Une femme très-malheureuse, dont je vous ai déjà parlé, implore mon secours: sans doute elle a vu combien elle m'inspirait de pitié. Je ne puis trouver le moment d'apprendre à Adèle la raison qui me force à m'éloigner. Je n'ose pas lui écrire non plus; car cela pourrait paraître extraordinaire.... mais je ne serai qu'un jour loin d'elle.... cependant, si cette courte absence, surtout au moment de notre explication, allait lui déplaire!... Oh! non.... elle ne saurait soupçonner un cœur comme le mien.

LETTRE XXXII.

Paris, ce 6 septembre.

Voici la lettre qui m'a fait partir si brusquement; jugez, Henri, si je pouvais m'en dispenser.

Copie de la lettre de la sœur Eugénie, religieuse au couvent où Adèle a été élevée.

« C'est moi, Mylord, qui ose m'adresser
» à vous; c'est cette jeune religieuse qui fai-
» sait la prière le jour que vous vîntes voir
» le service des pauvres, au couvent de
» Sainte-Anastasie. Il me parut alors que vous
» deviniez la douleur dont j'étais accablée.
» J'aperçus dans vos regards un sentiment
» de compassion qui adoucit un peu mes
» profonds chagrins; je bénis votre bonté;
» je vous dus un bien incalculable pour les
» malheureux, celui de cesser un moment de

» penser à moi! celui plus grand encore
» d'oser prier le ciel pour vous, Mylord,
» qui, peut-être, n'avez aucun désir à former.
» Hélas! depuis long-temps, j'ai cessé d'in-
» voquer Dieu pour moi-même; pour moi,
» qui l'offense sans cesse, qui, tour à tour,
» gémissant sur mon état, ou succombant
» sous le poids des remords, vis dans le
» désespoir du sacrifice que j'ai fait à
» la vanité. Mais, permettez-moi de cher-
» cher à m'excuser à vos yeux; pardon-
» nez, si j'ose vous occuper un instant de
» moi, et vous parler des peines qui m'ont
» poursuivie depuis que je suis au monde.

» J'avais huit ans, lorsque ma mère mou-
» rut; je la pleurai alors avec toute la dou-
» leur qu'un enfant peut éprouver; mais je
» ne sentis véritablement l'étendue de la
» perte que j'avais faite, qu'après que l'âge
» m'eut appris à comparer, et que le bonheur
» de mes compagnes m'eut en quelque sorte
» donné la mesure de ma propre infortune.
» Alors il me sembla que ma mère m'était
» enlevée une seconde fois : je lui donnai de
» nouvelles larmes, et je repris un deuil que
» je ne quitterai jamais.

» Depuis, toutes les années de ma jeunesse
» ont été marquées par l'adversité. Mon père
» mourut de chagrin, à la suite d'une ban-
» queroute qui lui enlevait tout son bien.
» Un seul de ses amis me conserva de l'inté-
» rêt; je le perdis avant qu'il eût pu as-
» surer mon sort. Il ne me restait plus que
» quelques parens éloignés; les religieuses
» leur écrivirent. Les uns refusèrent de se
» charger de moi; d'autres ne répondirent
» même pas : enfin, Mylord, que vous di-
» rai-je? je me vis à dix-sept ans sans amis,
» sans famille, sans protecteurs, à la veille
» d'éprouver toutes les horreurs de la plus
» affreuse pauvreté.

» On avait cru soigner beaucoup mon édu-
» cation, en m'apprenant à chanter, à danser;
» mais je ne savais exactement rien faire
» d'utile : d'ailleurs j'aurais rougi alors de tra-
» vailler pour gagner ma vie, et j'étais encore
» plus humiliée qu'affligée de ma misère. Les
» religieuses seules m'avaient témoigné quel-
» que pitié : leur retraite me parut une res-
» source contre les malheurs qui m'atten-
» daient. Elles s'engagèrent à me recevoir
» sans dot, si je pouvais supporter les aus-

» térités de la maison. L'effroi de me trou-
» ver sans asile, si elles ne m'admettaient
» pas, me donna une exactitude à suivre la
» règle, qu'elles prirent pour de la ferveur.
» Tout entière à cette crainte, je passai
» l'année d'épreuve, sans considérer une
» seule fois l'étendue de l'engagement que
» j'allais contracter. Je n'avais devant les
» yeux que le malheur et l'humiliation où je
» serais plongée, si elles me rejetaient dans
» le monde. Mais, comme celui qui tombe
» et meurt en arrivant au but, le jour même
» que je prononçai mes vœux, fut le pre-
» mier instant où les plus tristes réflexions
» vinrent me saisir. Le soir, en rentrant
» dans ma cellule, je pensai avec terreur que
» je n'en sortirais que pour mourir. Je la
» regardai pour la première fois. Imagi-
» nez, Mylord, un petit réduit de huit pieds
» carrés, une seule chaise de paille, un lit
» de serge verte, en forme de tombeau, un
» prie-dieu, au-dessus duquel était une image
» représentant la mort et tous ses attributs.
» Voilà ce qui m'était donné pour le reste
» de ma vie!.... Je regardai encore la peti-
» tesse de cette chambre; et, involontaire-

» ment, j'en fis le tour à petits pas, me
» pressant contre le mur, comme si j'eusse
» pu agrandir l'espace, ou que ce mur
» dût fléchir sous mes faibles efforts : je
» me retrouvai bientôt devant cette image,
» qui m'annonçait ma propre destruction.
» En l'examinant plus attentivement, j'a-
» perçus qu'on y avait écrit une sentence de
» Massillon : je pris ma lampe, et je lus que
» *le premier pas que l'homme fait dans la*
» *vie, est aussi le premier qui l'approche du*
» *tombeau.* Ces idées m'accablaient; je re-
» tombai sur ma chaise. Reprenant ensuite
» quelques forces, je m'approchai encore de
» ce tableau; je le détachai pour le consi-
» dérer de plus près. Mais comme il suffit,
» je crois, d'être malheureux, pour que rien
» de ce qui doit déchirer l'ame n'échappe à
» l'attention; après avoir lu, regardé, relu,
» je le retournai machinalement, et ce fut
» pour voir ces paroles de Pascal, écrites
» d'une main tremblante (1) : *Si l'éternité*

---

(1) Lorsqu'une religieuse meurt, sa cellule, ainsi que tout ce qui lui a appartenu, passe à la nouvelle postulante; ces paroles avaient été probablement

» *existe, c'est bien peu que le sacrifice de*
» *notre vie pour l'obtenir; et si elle n'existe*
» *pas, quelques années de douleur ne sont*
» *rien*.... Ce doute sur l'éternité, ma seule
» espérance; ce doute qui ne s'était jamais
» offert à moi, m'épouvanta; je me jetai à
» genoux. Je ne regrettais pas ce monde que
» j'avais quitté, et qui m'effrayait encore;
» mais les vœux éternels que je venais de
» prononcer me firent frémir. Je versais des
» larmes, sans pouvoir dire ce que j'avais;
» je me désolais, sans former aucun souhait;
» je ne sentais qu'un mortel abattement,
» dont je ne sortais que par des sanglots
» prêts à m'étouffer. Enfin, je fus rendue à
» moi-même par le son de la cloche qui
» nous appelait à l'église; je m'y traînai. Ma
» voix qui, jusque-là, s'était fait entendre
» par dessus celle de toutes mes compagnes,
» ma voix était éteinte : j'étais debout,
» assise comme elles, suivant tous leurs mou-
» vemens, sans savoir ce que je faisais. Après
» l'office, les religieuses se mirent à genoux,

écrites par la dernière qui avait occupé cette chambre.

» pour faire chacune tout bas une prière
» particulière à sa dévotion. Je me pros-
» ternai aussi. A cette même place, où, la
» veille encore, j'avais invoqué le ciel avec
» tant de confiance, je joignis mes mains
» avec ardeur; et, baignée de larmes, je
» m'humiliai devant Dieu; je lui deman-
» dai, je le supliai, de détruire en moi
» le sentiment et la réflexion. Je sortis
» de l'église avec mes compagnes; et, pen-
» dant quelques jours, je fus un peu plus
» tranquille: mais je n'étais plus la même;
» tout m'était devenu insupportable.

» La supérieure, dont la bonté est celle d'un
» ange, lisait dans mon ame. J'en jugeais
» aux consolations qu'elle me donnait; car
» jamais un reproche n'est sorti de sa bou-
» che: jamais non plus elle n'a voulu en-
» tendre mes douleurs. Un jour que, seule
» avec elle, je me mis à fondre en larmes,
» les siennes coulèrent aussi: *Pleurez, mon*
» *enfant*, me dit-elle, *pleurez; mais ne me*
» *parlez point. En voulant exciter la com-*
» *passion des autres, on s'attendrit soi-*
» *même: on passe en revue tous ses maux;*
» *et s'il est quelque circonstance qui nous ait*

» *échappé, on la retrouve, et elle nous blesse*
» *long-temps. D'ailleurs, vous vous révolte-*
» *riez si, désirant vous donner du courage,*
» *je m'efforçais de vous persuader que vous*
» *êtes moins à plaindre. Votre faiblesse s'au-*
» *toriserait de ma pitié, pour se laisser aller*
» *au désespoir; et vous imagineriez peut-être,*
» *qu'il n'est point d'exemple d'un malheur*
» *semblable au vôtre.... Combien vous vous*
» *tromperiez !.... Interdisez-vous donc la*
» *plainte, ma chère enfant : mais soyez avec*
» *moi sans cesse; et, puissiez-vous faire*
» *usage de ma raison et de la vôtre!*

» Depuis cet instant, je ne la quittai plus.
» Souvent je me désolais; et elle ne paraissait
» y faire attention que pour essayer de me
» distraire. Quelquefois, je riais jusqu'à la
» folie; alors elle me regardait avec com-
» passion, mais sans me montrer jamais
» ni impatience ni humeur. — Le croiriez-
» vous, Mylord! son inaltérable douceur me
» fatigua; combien il fallait que le malheur
» m'eût aigrie ! Bientôt, loin de la chercher,
» je l'évitai; je m'enfonçai dans ma cellule,
» pour être seule : et là, je pensais sans
» cesse à cet état, où l'on ne conserve de la

» vie que les tourmens ; où, tous les jours,
» toutes les heures de chaque jour se ressem-
» blent ; à cet état, qui serait la mort, si l'on
» pouvait y trouver le calme. Ma santé dé-
» périssait ; j'allais succomber, lorsqu'un
» jour, que la supérieure était venue me re-
» trouver dans ma chambre, on accourut
» l'avertir que tout un pan de mur du jar-
» din était tombé. Elle y alla ; je la suivis :
» la brèche était considérable ; et je ne sau-
» rais vous rendre le sentiment de joie que
» j'éprouvai, en revoyant le monde une se-
» conde fois. A cet instant, je ne me sentis
» plus ; je riais, je pleurais tout ensemble.
» Les religieuses arrivèrent successivement ;
» la supérieure, pour leur cacher mon trou-
» ble, me renvoya. Le lendemain, dès cinq
» heures du matin, j'étais dans le jardin ;
» cette brèche donnait dans les champs, et
» me laissait apercevoir un vaste horizon. Je
» contemplai le lever du soleil avec ravisse-
» ment. La petitesse de notre jardin, la hau-
» teur de ses murs, nous empêchent de jouir
» de ce beau spectacle. Je me mis à genoux ;
» mon cœur m'échappa, comme malgré
» moi ; et, dans ce moment d'émotion,

» je fis une courte prière avec ma pre-
» mière ferveur. Ce jour, je retournai à
» l'église, je chantai l'office, et j'y trouvai
» même une sorte de plaisir.

» La faiblesse de ma santé me laissait une
» liberté dont les religieuses ne jouissent
» que lorsqu'elles sont malades. J'en profi-
» tais, pour ne plus quitter le jardin ; mais
» sans oser franchir la ligne où le mur avait
» marqué la clôture : car, dès que la possi-
» bilité de sortir se fut offerte, les mal-
» heurs qui m'attendaient dans le monde se
» présentèrent à mon esprit plus fortement
» que jamais. — Je restais des jours entiers
» sur un banc, qui est en face de cette brè-
» che ; souvent sans me rappeler le soir
» une seule des réflexions qui m'avaient
» fait tant souffrir. — La supérieure fit venir
» les ouvriers ; l'architecte décida qu'il fal-
» lait abattre encore une portion de ce mur
» avant de le réparer. Chaque coup de mar-
» teau, chaque pierre qu'on emportait,
» me donnait un mouvement de joie ; il sem-
» blait que la paix rentrât dans mon ame à
» mesure que l'espace s'étendait. Mais bien-
» tôt ils atteignirent l'endroit où ils devaient

» s'arrêter. Rien ne pourrait vous peindre
» le saisissement que j'éprouvai, lorsqu'un
» matin, venant, comme à l'ordinaire, pour
» m'établir sur ce banc, j'aperçus qu'il y
» avait une pierre de plus que la veille : on
» commençait à rebâtir !... Je jetai un cri
» d'effroi, et cachant ma tête dans mes mains,
» je courus vers ma cellule, comme si la
» mort m'eût poursuivie : j'y restai jusqu'au
» soir, anéantie par la douleur. Ce même
» jour vous entrâtes dans le monastère avec
» madame de Sénange ; je ne le sus qu'à
» l'heure du service des pauvres, seul de-
» voir auquel je n'avais jamais manqué.
» Votre regard, votre pitié, seront toujours
» présens à mon cœur. Le lendemain, la
» supérieure m'apprit par quel hasard vous
» aviez eu la curiosité de voir notre maison.
» Elle me parla avec attendrissement de
» votre extrême bonté, de cette bonté qui
» va au-devant de tous les infortunés, et
» qui les secourt d'abord, sans s'informer s'ils
» ont raison de se plaindre. Avec quelle re-
» connaissance elle me parla aussi de la do-
» nation que vous veniez de faire à notre
» hôpital ! Vous avez vu ces malheureux un

» moment; et vos bienfaits les suivront par
» delà votre existence.... Ah! j'ose vous en
» remercier, moi, que le malheur unit, at-
» tache, à tout ce qui souffre!

» Les jours suivans, je retournai au jar-
» din; je m'y traînais lentement, comme on
» marche au supplice; je crois qu'une force
» surnaturelle m'y conduisait.... Ce mur s'é-
» levait avec une rapidité qui me désespé-
» rait. Quelquefois, ne pouvant plus sup-
» porter l'activité des ouvriers, je fermais
» les yeux, et restais là, absorbée dans mes
» vagues et sombres rêveries. En me ré-
» veillant de cette espèce de sommeil, leur
» travail me paraissait doublé; je m'éloignais,
» mais sans être plus tranquille. Absente,
» présente, jour et nuit, à toute heure, je
» voyais ce mur, éternellement ce mur, qui
» s'avançait pour refermer mon tombeau. Je
» ne priais plus, car je n'osais rien demander.
» Alors Dieu, oui, Dieu, sans doute, re-
» jetant un sacrifice profané par les motifs
» humains qui m'avaient décidée, Dieu
» m'inspira de m'adresser à vous. J'espérai
» dans votre bonté si compatissante. Cepen-
» dant, la première fois que la pensée de

» manquer à mes vœux se présenta, je la
» repoussai avec horreur; mais hier, le mur
» était presque achevé!.... encore un ins-
» tant, et votre pitié même ne pourrait plus
» me secourir.... Arrachez-moi d'ici, My-
» lord, arrachez-moi d'ici. Demain, à la
» pointe du jour, je me trouverai sur ce
» mur; les décombres m'aideront à monter:
» si vous daignez vous y rendre, je vous
» devrai plus que la vie. Mylord, ne rejetez
» pas ma prière: au nom de tout le bonheur
» que vous devez attendre, des peines que
» vous pouvez craindre, ayez pitié de moi.

» Sœur Eugénie. »

P. S. « Mylord, je n'abuserai point de
» votre bienfaisance; je refuserais la for-
» tune, s'il fallait avec elle vivre dans l'oi-
» siveté. Placez-moi dans une ferme; don-
» nez-moi des travaux pénibles, un désert
» où je puisse au moins fatiguer mon in-
» quiétude. Mylord, songez que vous pou-
» vez prononcer mon malheur éternel. »

Il était près de onze heures lorsque je
reçus cette lettre; n'ayant pas le temps

d'envoyer chercher des chevaux à Paris, je me fis mener par un des cochers de monsieur de Sénange : un peu d'argent me répondit de son zèle et de sa discrétion. Je montai en voiture avec mon fidèle John; nous fûmes bientôt arrivés. Je reconnus facilement la portion de mur qui venait d'être bâtie; cette pauvre religieuse n'y était pas encore. Nous eûmes le temps de rassembler des pierres pour nous approcher de la hauteur de cette brèche. Je commençais à craindre qu'elle n'eût rencontré quelqu'obstacle, lorsque je la vis paraître; elle se laissa glisser doucement, et nous la reçûmes sans qu'elle se fût fait aucun mal. Épuisée par la violence de tous les sentimens qu'elle venait d'éprouver, elle s'évanouit. Nous la portâmes dans la voiture, que je fis partir bien vite. L'agitation et le bruit la rappelèrent à la vie; et ce fut par une abondance de larmes qu'elle manifesta sa joie, lorsque je lui dis « qu'elle était libre, et que l'honneur et le » respect veilleraient sur son asile. »

Nous arrivâmes à l'hôtel garni où j'ai conservé mon appartement. Elle s'était enveloppée avec tant de soin, qu'on ne pou-

vait deviner son état de religieuse. Je lui parlais avec les égards les plus respectueux, pour prévenir la première pensée qui aurait pu naître dans l'esprit des gens de la maison. Son visage était pâle; ses grands yeux noirs, presqu'éteints, suivaient sans intérêt les personnes qui marchaient dans la chambre. Je m'aperçus bientôt que son abattement, cet air résigné de la vertu souffrante, intéressaient l'hôtesse : j'en profitai pour lui recommander de ne pas la quitter un instant : et, me rapprochant d'Eugénie, je lui fis sentir combien il serait dangereux que cette femme pénétrât son secret. Je pensais bien qu'elle ne le dirait pas, car je la savais sensible et bonne; mais je croyais qu'en forçant ainsi Eugénie à dissimuler sa peine, elle la sentirait moins vivement.... Mon cher Henri, on fait bien des découvertes dans le cœur humain, lorsqu'on a un véritable désir de porter du soulagement aux ames malheureuses. Combien une sensibilité délicate aperçoit de moyens au-delà de cette pitié ordinaire, qui ne sait plaindre que les maux du corps ou les revers de la fortune! — La crainte de parler, l'envie de laisser dormir

sa garde, la fatigue, auront contribué à faire assoupir quelques momens ma pauvre religieuse.

Ce matin, elle s'est rendue dans le salon dès qu'elle a su que je l'y attendais. J'ai cherché les choses les plus rassurantes et les plus douces à lui dire : je lui ai présenté les soins que je lui rendais comme un devoir; c'était son frère, un ancien ami, qui était auprès d'elle. Je suis parvenu à éloigner ainsi toutes les expressions de la reconnaissance; et nous n'avons plus parlé de son départ pour l'Angleterre, de son établissement, quand elle y serait, que comme d'affaires qui nous étaient communes. Nous avons été d'avis qu'il fallait partir sur-le-champ, pour être certain d'échapper à toutes les poursuites; quoique j'espère que l'esprit et la bonté de la supérieure l'engageront à ne commencer les démarches auxquelles sa place l'oblige, que lorsqu'elle sera bien sûre de leur inutilité. John, à qui je puis me fier, la conduira chez le docteur Morris, chapelain de ma terre. Elle trouvera dans sa respectable famille, sinon de grands plaisirs, au moins la tranquillité; et elle a tellement

souffert, que la tranquillité sera pour elle le bonheur.

Adieu, je vais retrouver Adèle; j'y vais plus satisfait encore qu'à mon ordinaire; car, j'ai à moi une bonne action de plus.

LETTRE XXXIII.

Neuilly, ce 7 septembre.

Adèle est malade; elle a refusé de me voir. Cependant, monsieur de Sénange est calme : il m'a dit, d'un air assez indifférent, qu'on ne savait pas encore ce qu'elle avait, mais que ce ne serait vraisemblablement rien. — Rien! et elle ne veut pas me recevoir... Les gens vont dans la maison comme à l'ordinaire.... Je ne vois point entrer de médecin. Il me semble qu'il y a là une négligence qui ne s'accorde point avec l'intérêt que monsieur de Sénange a pour elle. Est-ce ainsi que l'on aime, lorsqu'on est vieux? Ah! j'espère que je mourrai jeune.... J'éprouve une agitation que personne ne partage, dont personne n'a pitié. Il ne m'est pas permis de savoir comment elle est; j'étonne, quand je demande trop souvent de ses nouvelles : ils la laisseront mourir!.... Je viens de passer devant sa chambre; je suis resté

long-temps contre sa porte ; je n'ai entendu aucun mouvement : peut-être qu'elle se trouvait mal !... mais non, il y aurait eu de l'agitation autour d'elle ; je n'ai vu aucune de ses femmes ; tout était fermé.... Que devenir ? mon ami, je croyais que j'avais été malheureux ! Oh non, je ne l'avais jamais été.... Monsieur de Sénange me fait dire de descendre pour dîner : il sort de chez elle, je cours le joindre....

7 septembre soir.

C'était tout simplement pour dîner avec du monde qu'il me faisait avertir. J'ai trouvé, comme dans un autre temps, quelques personnes qui étaient venues de Paris. Adèle est malade ! et rien ne paraissait changé dans la manière de vivre : seulement monsieur de Sénange était froid avec moi. D'abord, j'ai aimé cette distinction ; c'était me dire que nous éprouvions la même peine. Mais ensuite, je n'ai plus compris ce qu'il avait, lorsque après le dîner au lieu de prendre mon bras, selon son usage, il a sonné un de ses gens, et m'a dit avec une politesse embarrassée, qu'il allait voir sa femme... Sa femme! jamais

il ne la nomme ainsi. — Resté seul dans ce grand salon, tout rempli d'Adèle, mille pensées à la fois me sont venues à l'esprit. Il n'y a point d'émotion que je n'aie éprouvée, point de petites habitudes que je ne me sois rappelées.... Ah! dès qu'un sentiment vif nous occupe, faut-il que notre raison nous échappe? Je m'étais assis dans le fauteuil d'Adèle; j'y trouvais même un peu de tranquillité, et me rappelais avec douceur les momens que nous avions passés ensemble; lorsque tout-à-coup une voix secrète a semblé me reprocher d'avoir pris sa place, me presser de la quitter, me faire craindre qu'elle ne l'occupât plus.... Cette pensée m'a causé une terreur si vive, que je me suis précipité à l'autre bout de la chambre. En me retournant, j'ai vu encore ce fauteuil, sa petite table, son ouvrage, des dessins commencés, et tout ce désordre d'une personne qui était là il y a peu d'instans, et qui peut-être n'y reviendra plus.... J'ai fermé les yeux et me suis enfui, sans oser jeter un regard derrière moi.

Revenu dans ma chambre, je me suis empressé de prendre le portrait d'Adèle que je

possède encore. Vous serez peut-être surpris que j'aie osé le garder jusqu'à présent ; il est vrai que, dans le premier moment, je ne voyais que le danger de le conserver ; mais bientôt, peu à peu, de jour en jour, je me suis accoutumé à cette crainte : je me suis fait aussi un bonheur nécessaire de regarder ce portrait. D'ailleurs, enhardi par la certitude que monsieur de Sénange ne va jamais dans le cabinet où il était serré, je remettais toujours au lendemain à m'en séparer.

Combien, dans les angoisses que j'éprouvais, ce portrait me devenait cher ! Avec quelle émotion je contemplais les traits d'Adèle, son regard serein, ce doux sourire, sa jeunesse qui devait me promettre pour elle de nombreuses années ! Je me sentais plus tranquille ; et, quoiqu'encore effrayé, j'osais espérer de l'avenir.

LETTRE XXXIV.

Ce 8 septembre.

Ne soyez pas trop sévère; ayez pitié de votre pauvre ami. Je ne suis plus le même : ou j'éprouve le bonheur le plus vif, ou je suis abîmé de douleur; tout est passion pour moi. — Adèle gardait la chambre; j'étais dévoré d'inquiétude; je craignais qu'elle ne fût menacée de quelque maladie violente. Je ne la voyais pas; je croyais que je ne devais plus la revoir; son tombeau était devant mes yeux; je voulais mourir. Hé bien! elle n'était seulement pas malade; c'était un caprice, ou l'envie de me tourmenter, et d'essayer son empire. Mon ami! est-ce que je serai comme cela long-temps?

Ce matin, ne m'étant pas couché, ayant passé la nuit à écouter, à expliquer le moindre bruit, à huit heures j'ai entendu ouvrir son appartement. J'y ai couru aussitôt pour demander de ses nouvelles. Sa femme de

chambre n'avait point refermé la porte; jugez de mon étonnement! Adèle était levée; elle paraissait triste, mais tout aussi bien qu'à l'ordinaire. Dès qu'elle m'a aperçu, son visage s'est animé.... *Que voulez-vous, monsieur? laissez-moi*, m'a-t-elle dit; *laissez-moi, je ne veux voir personne.* — Ses femmes étaient présentes; tremblant, je me suis retiré. Elle a fait signe à une d'elles de fermer la porte sur moi; j'ai regagné ma chambre, et me suis perdu en conjectures. Qu'est-il arrivé? Qu'ai-je fait? Que peut-on lui avoir dit de moi? Serait-ce de la jalousie? ô Dieu! de la jalousie! Que je serais heureux! Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'est point malade.

LETTRE XXXV.

Ce 8 septembre, le soir.

A deux heures j'ai fait demander à Adèle la permission de lui parler : elle m'a refusé, en disant encore qu'elle était souffrante.... Est-ce qu'il serait vrai ? on peut être malade sans être changé.... Mais, non; monsieur de Sénange, ses femmes, celle surtout qui ne la quitte jamais, qui l'aime comme son enfant, m'ont assuré qu'elle était beaucoup mieux. Je n'y puis rien comprendre. Elle m'a fait dire qu'elle ne descendrait pas pour dîner. Il m'était impossible de me trouver tête à tête avec monsieur de Sénange; j'avais besoin de distraction; et je sentais que ce n'était qu'en me plaçant au milieu d'objets indifferens pour moi, que je pourrais me retrouver.

Avec ce projet, j'ai été dans la campagne sans savoir où j'allais : je marchais comme quelqu'un qu'on poursuit. Je ne sais com-

bien de temps j'avais couru, lorsqu'à la porte d'un petit jardin une jeune fille m'a crié : *Monsieur, voulez-vous des bouquets ?* — Et à qui les donnerais-je ? lui ai-je répondu. Les larmes me sont venues aux yeux ; Adèle aime tant les fleurs !.... Apparemment que j'étais pâle et défait ; car cette jeune fille me regardait avec compassion. « Vous avez l'air » tout malade, m'a-t-elle dit ; entrez chez nous » pour vous reposer. » — Je l'ai suivie machinalement ; elle m'a fait asseoir sur un mauvais banc, près de leur maison, et se tenant debout devant moi, elle m'a regardé quelque temps avec un air d'inquiétude et de curiosité. Enfin, elle m'a dit : « Voulez- » vous prendre un bouillon ? Nous avons mis » le pôt au feu aujourd'hui, car c'est di- » manche. » — Je lui ai demandé seulement un morceau de pain et un verre d'eau : elle m'a apporté du pain noir, et, dans un pôt de grès, de l'eau assez claire. Après avoir été assis un moment, je commençais à sentir toute ma lassitude, et je restais sur ce banc sans pouvoir m'en aller. Alors, cette jeune fille m'a appris que son père était jardinier fleuriste ; qu'il était à l'église avec toute sa

famille; qu'elle était restée parce que c'était à son tour de garder la maison; mais qu'ils allaient bientôt rentrer, et que sa mère, qui s'entendait très-bien aux maladies, me dirait ce que j'avais.

Je l'ai remerciée par un signe de tête; et, fermant les yeux, je me suis mis à rêver à la bizarrerie de ma situation, et au caractère d'Adèle. J'ai été bientôt arraché à mes réflexions par la jeune fille, qui m'a crié avec effroi: « Monsieur, ouvrez donc les yeux, » vous me faites peur comme cela! » — J'ai souri de sa frayeur: pour la dissiper, et pour répondre à l'intérêt qu'elle m'avait témoigné, je m'efforçais de lui parler; je lui ai demandé si elle avait des frères et des sœurs? — « Onze, » m'a-t-elle répondu, en faisant une petite révérence, et je suis l'aînée. » — Quel âge avez-vous? — « Quatorze ans, et je me nomme » Françoise. » — A chaque réponse elle faisait sa petite révérence. Votre père gagne-t-il bien sa vie? — « Oui; si ma mère n'a» vait pas toujours peur de manquer, nous » ne serions pas mal. Notre malheur, » c'est que dans l'été les bouquets ne se ven» dent rien, et que l'hiver toutes les dames

» en veulent, qu'il y en ait, ou qu'il n'y en » ait pas. » — Alors nous avons entendu le chien aboyer, et la famille est rentrée. Dès que le père et la mère ont pu m'apercevoir, ils ont appelé Françoise, lui ont parlé longtemps bas, puis, s'approchant, ils m'ont salué tous deux. Je leur ai dit combien Françoise avait eu soin de moi. — « Ah ! c'est une bonne » fille, a dit le père en lui frappant douce- » ment sur l'épaule. — Bah ! a repris la mère, » pourvu qu'elle perde son temps, c'est tout » ce qu'il lui faut. » — La petite mine de Françoise, qui s'était épanouie d'abord, s'est rembrunie bien vite. — Combien les parens devraient craindre de troubler la joie de leurs enfans ! Il me semble que je remercierais les miens, si je les entendais rire, si je les voyais contens : mais je me promettais bien de dédommager Françoise. Sa mère s'est assise près de moi ; elle m'a offert une soupe, je l'ai refusée. Le bon père m'a proposé une salade du jardin : « Oh ! une salade, » m'a-t-il dit en riant, comme vous n'en » avez jamais mangé. » — Ce visage brûlé par le soleil, ce corps que la fatigue avait courbé, sa bonne humeur, m'inspiraient une

sorte d'affection mêlée de respect; j'ai accepté sa salade pour ne pas le chagriner en le refusant. Françoise a couru bien vite la cueillir; sa mère (madame Antoine) m'a présenté ses autres enfans, quatre garçons et six filles. A chaque enfant elle criait d'une voix aigre : *Otez votre chapeau, monsieur; faites la révérence, mamselle*; et les petits de me saluer et de s'enfuir aussitôt. Le père a dit à sa femme d'aller accommoder ma salade; il est resté avec moi. Je lui ai demandé avec quoi il pouvait entretenir cette nombreuse famille? —« Avec mes fleurs, m'a-t-il dit; quand » elles réussissent, nous sommes bien. Ma » femme, comme vous avez vu, gronde un » peu, mais c'est sa façon; et puis nous y » sommes faits; Françoise chante, et cela » m'amuse.—Combien gagnez-vous par an? » —Ah! je vis sans compter; tous les soirs » j'ajoute à mes prières : *Mon Dieu, voilà* » *onze enfans; je n'ai que mon jardin, ayez* » *pitié de nous*; et nous n'avons pas encore » manqué de pain. »— Vous devez beau- » coup travailler? — Dame, il faut bien un » peu de peine; dans ma jeunesse, il n'y » en avait pas trop; à présent la journée

» commence à être lourde. Mais Françoise
» m'aide; elle porte les bouquets à la ville:
» Jacques, le plus grand de nos garçons, en-
» tend déjà fort bien notre métier; les petits
» arrachent les mauvaises herbes : à mesure
» que je m'affaiblis, leurs forces augmentent;
» et bientôt ils se mettront tout-à-fait à ma
» place. Je ne suis pas à plaindre. » — Quoi!
lui ai-je dit, avec une chaleur qui aurait été
cruelle si elle avait été réfléchie, quoi! vous
ne vous plaignez pas! Onze enfans... un jar-
din..... et vous dites que vous êtes content! »
— « Oui, m'a-t-il répondu, fort content! Il
» ne nous est mort aucun enfant; nous n'a-
» vons encore rien demandé à personne :
» pourquoi nous plaignez-vous? Vous autres
» grands, on voit bien que vous ne connais-
» sez pas les gens de travail. On a raison de
» dire que la moitié du monde ne sait pas
» comment l'autre vit. »

Que de réflexions fit naître en moi cet exemple de vertu et de modération, moi, qui ne me suis jamais trouvé heureux dans une position qu'on appelle brillante!.... J'ai serré la main de ce bon vieillard. Il n'avait pas prétendu m'instruire; et c'est peut-

être pour cela que sa sagesse a si vivement frappé mon cœur...

Madame Antoine et Françoise ont apporté une petite table avec ma salade : le bon père avait raison ; jamais je n'en avais trouvé d'aussi bonne. Pendant ce léger repas, il me regardait avec l'air satisfait de lui-même. Madame Antoine et Françoise restaient debout devant moi ; et quoique je fusse sûr qu'elles n'avaient rien de plus à me donner, elles semblaient attendre que je leur demandasse quelque chose, et se tenaient prêtes à me servir. Les enfans aussi se sont rapprochés peu à peu ; je ne les effrayais plus. Le père m'a prié de venir voir son jardin : le terrain était si peu étendu, si précieux, qu'on n'y avait laissé que de petits sentiers où nos pieds pouvaient à peine se placer. Nous marchions l'un après l'autre ; et la famille, jusqu'au dernier petit enfant, nous suivait, comme s'ils entraient dans ce jardin pour la première fois. Au milieu de ce tableau si touchant, je trouvais quelque chose de triste à ne voir que des arbustes dépouillés, des tiges dont on avait coupé les fleurs, ou quelques boutons prêts à éclore, et impatiemment attendus

pour les vendre. Cela me présentait l'image d'une existence précaire, dépendante des caprices de la coquetterie et de toutes les variations de l'atmosphère. Je pensais, pour la première fois, que les inquiétudes du besoin pouvaient être attachées à la croissance d'une fleur!... J'ai abrégé cette promenade qui me devenait pénible. Revenu près de la maison, j'ai appelé Françoise, et lui ai donné quelques louis pour s'acheter un habit : sa mère les lui a arrachés des mains, en disant qu'il fallait garder cela pour les provisions de l'hiver. — J'y aurais songé, lui ai-je répondu avec humeur; et j'ai encore donné à ma petite Françoise : puis j'ai offert au bon père de quoi habiller tous ses enfans, et j'ai demandé que cette somme ne fût employée qu'à cet usage. Je m'en allais, lorsque j'ai réfléchi que j'avais pu affliger madame Antoine, en m'occupant plutôt du plaisir des enfans que des besoins du ménage; je sentais que les sollicitudes d'une mère sont encore de l'amour, et que son avarice n'est souvent qu'une sage précaution. Je suis alors retourné vers elle, et lui ai serré la main : Je reviendrai, lui ai-je dit, pour

les provisions de l'hiver. — Ah! vous reviendrez, s'est écriée Françoise! Il reviendra, disaient les petits! Vous le promettez, dit le père? Ne nous oubliez pas, dit la mère! Françoise tenait mon habit, le père une de mes mains, la mère s'était saisie de l'autre, les enfans se pressaient contre mes jambes. En me voyant ainsi entouré de ces bonnes gens, en pensant au bonheur que je leur avais procuré, j'oubliais mes propres peines; et quoique tous mes chagrins vinssent du cœur, je remerciais le ciel d'être né sensible.

Après les avoir quittés, je suis revenu tranquille par ce même chemin que j'avais traversé avec tant d'agitation. Le jour était sur son déclin; j'admirais les derniers rayons du soleil: la paix de cette bonne famille avait passé dans mon ame. Pour un moment, je me suis senti plus fort que l'amour; car j'ai pensé que, si je ne pouvais pas être heureux sans Adèle, au moins il pouvait y avoir sans elle des momens de satisfaction. Plus calme, j'ai cru que sa colère était trop injuste pour durer; et, en repassant devant son appartement, je me suis dit avec une tristesse moins doulou-

reuse : Si elle a eu pour moi une affection véritable, nous nous raccommoderons bientôt ;... et si elle ne m'aimait pas !... si Adèle ne m'aimait pas ! ah ! qu'au moins je ne prévoie pas mon malheur !

P. S. Il est dix heures ; on vient de me dire que monsieur de Sénange est avec elle ; je vais m'y présenter encore. Il est bien difficile que, chez eux, ils continuent long-temps à ne pas me recevoir.

LETTRE XXXVI.

Une heure du matin.

Je la quitte, Henri : c'est cet infernal cocher qui a tout dit ; c'est sa maladroite indiscrétion qui m'a jeté dans toutes les folies que je crois vous avoir écrites. J'ai trouvé Adèle couchée sur un canapé ; monsieur de Sénange était près d'elle. Ma présence, quoiqu'ils m'eussent permis de venir les joindre, a eu l'air de les étonner l'un et l'autre : je me suis assez légèrement excusé de n'être point revenu pour dîner. Monsieur de Sénange m'a demandé d'un air froid où j'avais été ; je lui ai répondu que, sans m'en apercevoir, je m'étais trouvé à une trop grande distance pour espérer d'être rentré à temps. Je me suis mis à leur parler de Françoise, de son père, du jardin.... Pas la plus petite interruption de monsieur de Sénange, ni d'Adèle.

Cependant, lorsque j'en suis venu aux adieux de cette bonne famille, j'ai vu que je faisais quelque impression sur monsieur de Sénange. Il m'a demandé si j'avais foi aux compensations ? — Je ne l'ai pas compris, et l'ai avoué franchement. — « Croyez-vous donc, m'a-t-il dit, qu'on puisse enlever une femme aujourd'hui, et réparer ce scandale le lendemain, en secourant une famille ? » — Ce mot *enlever* m'a éclairé aussitôt : j'ai regardé Adèle qui baissait les yeux. Je vois, leur ai-je dit, qu'on vous a parlé d'une aventure à laquelle, peut-être, je me suis livré sans réfléchir ; mais vous me pardonnerez, j'espère, de n'avoir pas hésité lorsqu'il s'agissait d'arracher quelqu'un au dernier désespoir. Et, sans attendre leur réponse, j'ai tiré de ma poche la lettre d'Eugénie que j'ai lue tout haut. A mesure que j'avançais, l'attendrissement de monsieur de Sénange augmentait ; Adèle même a laissé tomber quelques larmes. Lorsque j'ai eu fini, il s'est approché de moi en m'embrassant : « C'est à vous à nous excuser, m'a-t-il dit, de vous avoir soupçonné, au moment où tant de générosité vous conduisait. Pardon-

nez-moi, mon jeune ami, je vous aime comme un père, et les meilleurs pères grondent quelquefois mal à propos. » —Pour Adèle, elle n'allait pas si vite; et elle m'a demandé où j'avais placé cette religieuse. Dès que j'ai dit qu'elle était partie le matin même pour l'Angleterre, elle a paru soulagée, et a respiré comme si je l'eusse délivrée d'un grand poids. Il fallait, a-t-elle repris, nous mettre dans votre secret ; nous aurions partagé votre bonne action. —Ne me reprochez pas mon silence, lui ai-je répondu, il y a une sorte d'embarras à parler du peu de bien qu'on peut faire. —Pourquoi? a-t-elle reparti vivement, moi, j'en ferais exprès pour vous le dire. — A ces mots, soit que monsieur de Sénange ait apperçu pour la première fois les sentimens d'Adèle, soit qu'en effet quelque douleur soudaine l'ait saisi, il s'est levé en disant qu'il souffrait. — Je lui ai offert mon bras pour descendre chez lui : il l'a pris sans me répondre. Elle nous a suivis. A peine avons-nous été arrivés dans son appartement, qu'il a demandé à se reposer et a renvoyé Adèle. En sortant elle m'a salué de la main en signe de paix, et avec un sourire d'une douceur ra-

vissante. Je me suis avancé vers elle : *Pardonnez-moi*, avons-nous dit tous deux en même temps.

J'ai été obligé de la quitter aussitôt, car j'ai entendu monsieur de Sénange qui m'appelait. Cependant, lorsque je me suis approché de son lit, il ne m'a point parlé; il se retournait, s'agitait, et gardait le silence. De peur de le gêner, je suis allé m'asseoir un peu loin de lui; j'attendais toujours ce qu'il pouvait avoir à me dire; mais j'ai attendu vainement. Au bout d'une heure il m'a prié de me retirer, en ajoutant, qu'il ne voulait pas me déranger, et que le lendemain il me parlerait. — Que veut-il me dire?.... S'il allait croire mon absence nécessaire!.... Ce n'est plus mon bonheur seul que je sacrifierais, c'est Adèle même qu'il faudrait affliger, et jamais je n'en aurai le courage. — Que ma situation est horrible! Chacune des peines de l'amour paraît la plus forte que l'on puisse supporter. A ce bal, lorsque j'ai pensé qu'elle ne m'aimait pas, j'ai cru que c'était le plus grand des malheurs!.... Hier, quand on parlait de sa maladie, ses souffrances m'accablaient; j'étais prêt à sacrifier et son

affection et moi-même; il ne me fallait plus rien que de ne pas trembler pour sa vie. Aujourd'hui que je serai peut-être condamné à m'éloigner d'elle, si monsieur de Sénange l'exige; que peut-être il portera la prudence jusqu'à vouloir qu'elle ignore que c'est lui qui a ordonné mon départ! que deviendrai-je, lorsqu'en prenant congé d'elle, ses regards me reprocheront de m'en aller volontairement?... jamais je ne pourrai le supporter...., jamais....

LETTRE XXXVII.

Ce 9 septembre, 6 heures du matin.

Il n'y avait pas deux heures que j'étais couché, lorsque j'ai entendu frapper à ma porte, et quelqu'un m'appeler vivement. J'ai ouvert aussitôt ; et l'on m'a dit de descendre bien vite, que monsieur de Sénange venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie. Je l'ai trouvé sans aucune connaissance. Le médecin était près de lui : lorsqu'il a rouvert les yeux, je le tenais dans mes bras ; il m'a regardé long-temps. Ses yeux se fixaient de même sur tout ce qui l'entourait, sans reconnaître personne. — Le médecin m'a dit qu'il le trouvait fort mal, que son pouls était très-mauvais, et qu'il fallait promptement instruire sa famille de son état. J'ai chargé une des femmes d'Adèle de l'avertir, n'osant pas y aller moi-même : je sentais que

ce n'était pas à moi de lui apprendre le genre de malheur qui la menaçait.

Quel spectacle pour elle, que d'assister à l'effrayante décomposition d'un être qu'elle aime comme son père ! Monsieur de Sénange est défiguré, sans mouvement, sans parole : la douleur de cette malheureuse enfant déchire mon ame ; mais au moins Adèle n'a point de remords, et j'en suis accablé. Elle ne s'est pas aperçue de la peine qu'elle lui a causée ; et moi, j'étais sûr qu'il se couchait mécontent. Il a vu ses larmes ; il a entendu ces mots si touchans : *Moi, je ferais du bien exprès pour vous le dire !* Il en aura senti une douleur vive, qui peut-être aura causé son accident. Quelle récompense !.... il m'a reçu comme un fils ; et non-seulement j'aime Adèle, mais je n'ai pas même eu la force de cacher mes sentimens ! J'ai bien besoin qu'il revienne tout-à-fait à lui, et que je puisse lui dire que nous l'avons toujours chéri, respecté ; que jamais nous n'avons été ingrats ni coupables envers lui ; et s'il doit mourir de cette maladie, au moins que son dernier regard nous bénisse !.... S'il doit mourir, que deviendra Adèle ? Me sera-

t-il permis de m'affliger avec elle, de chercher à la consoler? Son âge.... le mien.... j'ignore les usages de ce pays.... Combien j'aurais besoin de votre amitié et de vos conseils!

LETTRE XXXVIII.

Ce 10 septembre, 5 heures du matin.

On croit que monsieur de Sénange est un peu mieux; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a reconnu Adèle, et lui a serré la main. Il a plusieurs fois jeté les yeux sur moi, mais sans le plus léger signe d'affection. Sûrement il m'accuse : puisse-t-il avoir le temps d'apprendre combien mes sentimens ont été purs! J'ai dit, il est vrai, à Adèle que je l'aimais; mais ce mot si tendre, ce mot *je vous aime* n'appartient-il pas autant à l'amitié qu'à l'amour ?

Monsieur de Sénange paraît avoir repris toute sa connaissance; et cette nuit il a eu des momens de sommeil. Adèle ne l'a pas quitté. Dans les intervalles, elle lui parlait, le rassurait, cherchait à le distraire; tandis que j'étais dans un coin de la chambre, osant à peine me mouvoir, dans la crainte qu'il ne m'entendît, et que ma présence ne

le troublât... Qu'il est affreux d'être obligé de cacher ses attentions, sa douleur, à l'homme qu'on respecte le plus !

Adèle attend aujourd'hui les parens de monsieur de Sénange ; son intendant leur a fait part de l'état de son maître. Elle redoute fort ce moment ; car elle sait qu'ils n'ont cessé de le voir qu'à l'époque de son mariage ; mais l'espoir de quelques petits legs les ramènera. On a aussi envoyé un courrier à madame de Joyeuse. Adèle ne doute pas non plus qu'elle ne revienne aussitôt. Comme elle va nous tourmenter !... Ah ! mes beaux jours sont passés ! Que je m'en veux de n'en avoir pas mieux senti le prix !... Heureux temps où, seul entre Adèle et cet excellent homme, jamais ils ne me regardaient sans me sourire ! où, lorsque je paraissais, ils semblaient me recevoir toujours avec un plaisir nouveau !... et je n'étais pas satisfait !...

LETTRE XXXIX.

Ce 10 septembre, 9 heures du soir.

Il y a bien peu de changement dans la situation de monsieur de Sénange. A nos inquiétudes, hélas! trop fondées, se sont joints les tourmens d'une famille qui, fort indifférente sur les souffrances de cet homme si digne de regret, importune tout ce qui l'entoure, pour avoir l'air de s'y intéresser.

Aujourd'hui, comme il paraissait être un peu moins mal, j'avais engagé Adèle à dîner dans la chambre qui précède celle où il est. J'obtenais de sa complaisance qu'elle prît quelque nourriture, lorsque nous avons été interrompus par un domestique qui a ouvert avec fracas les portes de la chambre où nous dînions, pour annoncer la vieille maréchale de Dreux, parente fort éloignée de monsieur de Sénange, et qu'Adèle n'avait jamais vue. — « Votre occupation me fait » présumer, nous a-t-elle dit, que mon cou-

» sin est mieux. » Adèle, intimidée, a essayé de lui rendre compte de l'état du malade. La maréchale, que j'ai rencontrée plusieurs fois dans le monde, a fait semblant de ne pas me reconnaître, et a dit à Adèle : « C'est
» sans doute là monsieur votre frère ? il vous
» soigne de manière à tromper vos inquié-
» tudes. » Adèle embarrassée de ce nom de frère, ne répondait point ; mais après quelques minutes, elle m'a adressé la parole en me nommant *Mylord.*—La maréchale feignait de ne pas entendre ce titre étranger, et continuait à parler de moi comme du frère d'Adèle. Alors, il m'a paru convenable de lui dire que monsieur de Sénange étant venu en Angleterre dans sa jeunesse, il croyait avoir eu des obligations essentielles à ma famille. « J'ignorais ces détails, m'a-t-elle ré-
» pondu avec aigreur ; car assurément je
» n'étais pas née lorsque monsieur de Sé-
» nange était jeune. » — « Il m'a attiré chez
» lui, ai-je repris, et m'y a traité avec trop
» de bonté, pour que j'aie songé à le quitter
» depuis qu'il est malade. » — « Je ne blâme
» rien, a-t-elle répliqué d'un ton sec ; mais
» vous trouverez bon que, ne sachant pas

» vos droits ici, et monsieur de Sénange » étant à la mort, j'aie cru que sa femme » ne voyait que ses proches parens. » — Adèle, avec plus de présence d'esprit que je ne lui en aurais soupçonné (l'orgueil blessé est un si grand maître!), Adèle lui a répondu, que tant que monsieur de Sénange vivait, il pouvait seul donner des ordres chez lui: « Si j'ai le malheur de le perdre, a-t-elle » ajouté, alors, comme vous le dites, Ma» dame, je ne verrai plus que mes proches » parens. » — La maréchale l'est à un degré si éloigné, qu'il aurait autant valu lui dire : *Je ne me soucie pas de vous, et je ne vous verrai pas non plus.* Cependant, elle n'avait rien à répondre, car Adèle s'était servie de ses propres expressions. Aussi est-elle restée dans le silence, et de si mauvaise humeur, que je crois bien qu'Adèle s'en est fait une ennemie pour la vie.

Il est venu encore un grand nombre de parens qui arrivaient tous avec un visage de circonstance. A peine avaient-ils salué Adèle, qu'ils allaient dans un autre coin de la chambre chuchoter et ricaner entre eux. La maréchale les appelait l'un après l'autre, parlait

» puisque cette triste circonstance nous rap-
» proche, j'espère que nous ne nous éloigne-
» rons plus. » — Adèle l'a embrassée, et dès-lors la maréchale et le reste de la famille l'ont traitée avec plus d'égards. Mais madame de Verneuil m'a bien fait payer cette obligation; car aussitôt que le calme et la bienséance ont été rétablis dans le salon, elle m'a ordonné de la suivre sur la terrasse. Après m'avoir encore plaisanté sur la manière dont je l'avais quittée, elle m'a demandé si j'étais amoureux d'Adèle. — « Non, lui ai-je répondu gravement. — « Vous ne l'aimez donc pas? » a-t-elle dit en riant. « Puisque vous ne l'aimez pas,
» je vais la livrer à la maréchale. — Oui, je
» l'aime, me suis-je écrié, mais je n'en suis
» pas amoureux. — Ah! vous n'en êtes pas
» amoureux! et se retournant, elle me dit : Je
» vais..... — Eh bien, oui! si vous le voulez
» j'en serai amoureux, » lui ai-je répondu, et je me suis saisi de ses mains pour la retenir malgré elle : « Mais ayez pitié de son embar-
» ras et de sa jeunesse. — Et vous aime-t-
» elle? — Non certainement. — Elle ne vous
» aime pas !..... Fi donc! c'est une ingrate,

» et je l'abandonnerai. » — Au nom du ciel, » ai-je repris, n'abusez pas de ma situation; » je dirai tout ce qu'il vous plaira, pourvu » que vous la sauviez de cette maréchale. » — Alors s'asseyant elle m'a dit avec une majestueuse ironie : « Voyons si vous êtes digne » de ma protection. » — Mais comme je ne voulais pas compromettre Adèle, et que je craignais de piquer l'esprit railleur de madame de Verneuil, je me suis jeté dans des définitions, divisions, subdivisions, sur le degré d'amour que je ressentais, sur celui qui était permis, sur l'espèce d'amitié que j'inspirais... Plus je parlais, plus elle s'étonnait, se moquait, et faisait des questions si positives, avec un regard si malin, et en me menaçant toujours de cette maudite maréchale, que je m'embrouillais comme un sot, et me fâchais comme un enfant.

Enfin, la douce et triste Adèle est venue nous avertir que tout le monde était parti; « mais ils reviendront demain, » a-t-elle dit, en s'adressant à madame de Verneuil avec timidité, et comme pour la prier d'être encore son appui. Aussi, malgré le besoin qu'elle a de s'amuser, y a-t-elle paru sensible, et

a-t-elle promis de revenir le lendemain. Quel horrible usage, que celui qui force à recevoir les personnes qu'on aime le moins, dans les momens où la vue des indifférens est un supplice, et à se priver de ses amis, quand la solitude et les consolations de l'amitié seraient si nécessaires!

LETTRE XL.

Ce 11 septembre.

MONSIEUR de Sénange étant moins mal hier au soir, Adèle consentit à prendre un peu de repos. Je remontai aussi dans ma chambre, après avoir bien recommandé que s'il arrivait la moindre chose, s'il me nommait, on vînt aussitôt m'avertir; car j'espérais toujours qu'il se souviendrait de moi, de mon attachement, de mon respect.

Heureusement pour la tranquillité de mon avenir, ce matin à cinq heures on est venu me dire qu'il m'appelait. J'ai couru chez lui : dès qu'il m'a vu, il m'a demandé où j'avais passé tout ce temps? — J'ai serré sa main et lui ai dit que j'étais toujours resté près de lui. — « J'ai donc été bien mal, car je ne me » rappelle pas.... » Et rêvant ensuite comme s'il cherchait à rassembler ses idées... « Mon » jeune ami, a-t-il ajouté, il se mêle à votre » souvenir des sentimens pénibles..... mais

» je veux les éloigner dans ces derniers ins-
» tans. Dites-moi, je vous prie, assurez-moi
» qu'Adèle m'aime encore. » — Je l'ai interrompu pour l'assurer qu'elle n'avait pas un reproche à se faire. — « Et vous? » m'a-t-il dit. — Et moi! ai-je repris, en tombant à genoux près de son lit, et moi!..... Je lui ai avoué mon amour, mes combats, ma résolution de fuir; mais je lui ai protesté que, ni pour elle, ni pour moi, cet éloignement n'avait été nécessaire; et je vous jure, lui ai-je dit, que vous êtes toujours ce qu'elle aime le mieux. — « Puis-je vous croire, » m'a-t-il demandé, en m'examinant avec une grande attention. Je lui ai affirmé que j'étais vrai avec lui, comme si je parlais à Dieu même. —
« Je vous remercie, a-t-il répondu avec at-
» tendrissement; Adèle pourra donc me dire
» adieu sans rougir, et un jour s'unir à vous
» sans remords, et sûre de votre estime! Je
» vous remercie, je vous remercie, » a-t-il répété plusieurs fois très-vivement.

Cette bonté céleste, cette abnégation de lui-même m'ont rappelé tous mes torts, et me les rendaient insupportables. Je me suis souvenu de ce portrait d'Adèle que j'avais

dérobé avec tant d'imprudence, et dont je n'avais pas eu la force de me détacher. Dans ce moment solennel, dans ce moment d'éternelle séparation, il m'a été impossible de rien dissimuler. « Ah! lui ai-je dit, un profond » repentir pèse sur mon cœur. » — Il m'a regardé d'un air inquiet. « Parlez-moi, m'a- » t-il répondu, pendant que je puis encore » vous entendre et vous absoudre. »

J'ai osé lui avouer l'abus que j'avais fait de sa confiance. Il a levé les yeux au ciel: « Adèle en a-t-elle été instruite, a-t-il re- » pris d'un ton sévère? — Jamais, me suis-je » écrié; je l'aurais redoutée plus encore que » vous-même. » — Il est resté comme absorbé dans ses réflexions; puis se ranimant tout-à-coup, il m'a dit: « Prenez ma clef; » allez chercher ce portrait, replacez-le dans » mon secrétaire; dépêchez-vous, la mort » me poursuit, le temps presse. »

Je me suis levé aussitôt; j'ai couru dans ma chambre, et pris le portrait sur lequel j'ai jeté un triste et dernier regard; mais dans cet instant j'avais hâte de m'en séparer. Dès que je l'ai eu remis dans le secrétaire, je suis revenu tomber à genoux près du lit de

monsieur de Sénange. Il était plus calme. « Pendant votre absence, m'a-t-il dit, j'ai » fait un retour sur votre jeunesse, et je vous » ai excusé. » — Après un assez long silence, il a ajouté : « Je vous pardonne; mais » souvenez-vous que le portrait d'Adèle ne » doit être accordé que par elle. Si jamais » elle consent à vous le rendre, c'est qu'elle » croira pouvoir s'unir à vous. Alors vous » lui direz que je vous ai bénis tous deux. »

J'ai voulu éloigner ces idées de mort, le rassurer sur son état ; il ne l'a pas permis. « Je sais que je n'en reviendrai point, m'a- » t-il dit; cependant, malgré moi, je crains » de mourir....... Mon jeune ami, pro- » mettez-moi que, lorsque cet instant » viendra, vous ne m'abandonnerez pas! » Je le lui ai promis, en essayant encore de calmer ses esprits: mais lorsque je lui disais qu'il était mieux, il souriait, et pourtant se répétait à lui-même qu'il mourrait, comme s'il eût craint de se livrer à de fausses espérances, ou qu'il eût eu besoin de se rappeler son état pour conserver son courage.

Il m'a parlé d'Adèle avec une tendresse extrême. « Je ne la recommande pas à votre

» amour, m'a-t-il dit; mais j'implore votre » indulgence.... Craignez votre sévérité.... » elle est jeune, vive, étourdie à l'excès.... » Promettez-moi de ne jamais vous fâcher » sans le lui dire.... la condamner sans l'en- » tendre.... N'oubliez pas que, dans ce » moment cruel où non-seulement il faut » quitter tout ce qu'on aime... tout ce qu'on » a connu.... mais où il faut encore se sé- » parer de soi-même.... dans ce moment je » vous crois, vous la confie, et vous sou- » haite d'être heureux.... Au moins, que » son bonheur soit ma récompense! »

Il tremblait, soupirait, essayait de retenir des larmes qui s'échappaient malgré lui, et tenait ma main si fortement serrée, qu'il m'était impossible de m'éloigner. Pour lui cacher la douleur que j'éprouvais, j'appuyais ma tête sur son lit sans pouvoir lui répondre, lorsqu'on est venu lui dire que son notaire était arrivé. « Allez, mon ami, » m'a-t-il dit, j'ai quelques dispositions à » faire; vous verrez que je meurs en vous » aimant et en vous estimant toujours. »

Je l'ai quitté l'ame brisée; au bout d'une heure, j'ai entendu plusieurs voix m'appe-

ler.... Monsieur de Sénange venait d'être frappé d'une nouvelle attaque; elle a été moins longue, moins fâcheuse que la première; mais il est resté si faible, que le moindre accident peut nous l'enlever d'un moment à l'autre.

Huit heures du soir.

Depuis cette seconde attaque, monsieur de Sénange s'affaisse à vue d'œil; mais il ne paraît pas beaucoup souffrir; il a des absences fréquentes, pendant lesquelles il ne lui reste que le souvenir d'Adèle, mon nom qu'il répète souvent, et le regret de la vie qu'il sent encore, lors même qu'il ne peut plus connaître le danger de son état. La pauvre Adèle ne se fait point d'idée de la mort. Quand monsieur de Sénange parle, se meut, elle se rassure, et croit que les médecins se trompent; mais s'il reste dans le silence, elle se désole, l'appelle, l'interroge, voudrait même l'éveiller lorsqu'il s'assoupit; et l'image de la mort peut seule lui faire croire à la mort... La pauvre enfant!... dans quelques heures... — La pauvre enfant!....

Minuit.

C'est dans la chambre de monsieur de Sénange que je vous écris; il repose assez tranquillement, mais il est sans aucune espérance. Adèle me fait une pitié extrême; elle a passé la journée à genoux dans les prières, et toujours je l'ai vue se relever un peu consolée..... Ah! c'est au moment où l'on va perdre ce qu'on aime, où tout ce qui l'entoure marque, à quelques minutes près, la fin de sa vie; c'est alors que l'athée, si l'athée peut aimer, c'est alors qu'il doit sentir le besoin d'un Dieu! — Mais j'entends la voix de monsieur de Sénange. — Il me demandait pour me recommander encore Adèle : à mesure que la vie le quitte, il semble s'attacher plus fortement à tout ce qu'il a aimé. Il l'a appelée; il a pris sa main, la mienne, et a parlé long-temps bas sans que je pusse l'entendre : seulement j'ai distingué plusieurs fois le nom de lady B.... Il est tombé sans connaissance en nous parlant; Adèle a fait des cris si affreux, qu'il a fallu l'emporter de cette chambre, où elle ne le verra plus!.... Je n'ai pu la suivre, car il a exigé que je res-

tasse près de lui jusqu'à son dernier soupir, et je ne le quitterai pas......

12 septembre, 7 heures du matin.

Il n'est plus ! Henri ; le meilleur des hommes a cessé de vivre, celui qui pouvait se dire : *Il n'existe personne à qui j'aie fait un moment de peine.* — Ah, excellent homme !... excellent homme !....

LETTRE XLI.

Paris, même jour.

Je ne suis plus à Neuilly, mon cher Henri; c'est dans mon hôtel garni, c'est tout seul que j'ai à supporter mes regrets et mon extrême inquiétude. Ce matin, après vous avoir écrit deux mots, je me suis présenté chez Adèle qui, en me voyant, a bien deviné la perte qu'elle avait faite, et s'est trouvée fort mal. J'étais à genoux près d'elle; ses femmes l'entouraient, lorsque tout-à-coup madame de Joyeuse est entrée, et, sans remarquer l'état de sa fille, m'a demandé pourquoi j'étais dans cette maison en une pareille circonstance? — Je n'ai pas daigné lui répondre, et je soutenais toujours la tête d'Adèle, qui n'apercevait rien de ce qui se passait autour d'elle. Sa mère m'a repoussé, et m'a dit de lui laisser prendre des soins qu'il était trop déplacé que je lui rendisse. Je n'ai point souffert qu'on m'arrachât Adèle dans cet

état, et madame de Joyeuse a bien vu qu'il serait inutile de le tenter. Elle s'est promenée brusquement dans la chambre, attendant avec impatience qu'Adèle reprît ses esprits. Dès qu'elle a pu ouvrir les yeux, sa mère lui a reproché l'indiscrétion de sa conduite. — Adèle la regardait d'un air égaré; mais aussitôt qu'elle l'a reconnue, elle a caché sa tête sur moi, et a fondu en larmes. « Finis» rez-vous bientôt cette scène ridicule? lui » a dit sa mère; votre mari est mort; et la » décence exige au moins que vous parais» siez le regretter. » — *Paraître!* a dit Adèle en levant les yeux au ciel. — « Oui, lui a » répondu sa mère, et il faut que lord Sy» denham sorte à l'instant de chez vous. » — Furieux, j'allais lui répondre; mais Adèle a joint ses mains, et je me suis arrêté. — Cependant, je sentais que je devais m'en aller; Adèle même m'en a prié, en me disant tout bas qu'elle m'écrirait. Je l'ai donc laissée seule avec cette mère qui ne l'a jamais vue que pour la tourmenter. Quel supplice!... Je suis revenu dans un accès de rage qui dure encore; puisse-t-il continuer long-temps! car je redoute bien plus le calme qui lui succédera.

P.S. Un des gens d'Adèle arrive en ce moment, pour me prier de me rendre tout de suite à Neuilly... Cet homme en ignore la raison; mais il ajoute que toute la famille m'attend : *toute la famille !* Que puis-je avoir de commun avec elle ? Ah ! c'est Adèle seule que je vais chercher.

LETTRE XLII.

Paris, minuit.

Lorsque je suis arrivé à Neuilly, j'ai vu en effet toute la famille de monsieur et de madame de Sénange réunie dans cette galerie où Adèle avait donné une si belle fête. J'y avais tant souffert qu'il m'a pris un saisissement dont je n'ai pas été maître. Que nous sommes bizarres, Henri ! Je regrettais monsieur de Sénange ; je le regrettais du fond de mon cœur, et j'ai cessé tout-à-fait d'y penser. Bientôt un froid mortel m'a saisi, lorsque j'ai aperçu monsieur de Mortagne près d'Adèle. Il semblait qu'il ne fût jamais sorti de cette chambre ; qu'il m'y attendait pour me braver, et me tourmenter encore. Je sais que le titre de parent lui donne le droit d'être chez elle dans cette circonstance. Mais le retrouver là, près d'elle, en noir comme elle, pouvant la voir chaque jour, à toute heure, tandis que le devoir, les conve-

nances, sa mère, m'éloigneront!.. le retrouver ainsi, a fait renaître tous mes sentimens jaloux; je ne pouvais ni respirer, ni parler.

Un notaire m'a dit que monsieur de Sénange avait ordonné que son testament ne fût ouvert que devant moi. On l'a lu tout haut; pendant cette lecture j'essayais de me calmer, ou au moins de cacher mon agitation. — Après avoir laissé toute sa fortune à Adèle, monsieur de Sénange fait quelques legs à des malheureux dont il prend soin depuis long-temps, et me nomme son exécuteur testamentaire; *espérant*, ajoute-t-il, *que les personnes qu'il avait le mieux aimées, s'uniraient d'intérêt et d'affection après lui.* — A ces mots, j'ai vu monsieur de Mortagne s'embarrasser et regarder madame de Joyeuse, qui paraissait irritée : il m'a regardé aussi; et mes yeux ont dû lui apprendre qu'Adèle était à moi, et qu'on ne me l'arracherait qu'avec la vie. Nous ne nous sommes point parlé; toutefois je suis certain que nos sentimens nous sont bien connus.

Par un codicille, monsieur de Sénange conseille à Adèle d'aller passer au couvent le premier temps de son deuil, et demande d'être en-

terré à la pointe de l'île, dans cet endroit solitaire dont il avait été frappé un jour; *dans cet endroit*, dit-il, *où le hasard ne pouvant conduire personne, le regret seul viendra me chercher, ou l'oubli m'y laisser inconnu.* — Comme l'usage permet d'offrir un présent à son exécuteur testamentaire, il me donne sa maison de Neuilly, et me prie de ne jamais venir en France sans y passer quelques jours. — Je le remercie de ce bienfait, car cette maison me sera toujours chère.

Les parens de monsieur de Sénange, après avoir vu qu'ils n'avaient plus rien à espérer, sont partis en montrant plus ou moins leur humeur. Adèle a désiré d'aller à l'instant au couvent: sa mère a refusé d'y consentir; mais la volonté de monsieur de Sénange lui a inspiré une résolution que, sans cela, elle n'eût jamais osé manifester. Je l'ai priée de me donner ses ordres, ou de permettre que j'allasse les recevoir. Madame de Joyeuse a prétendu s'y opposer encore; mais Adèle a été encore courageuse, et a dit qu'elle me verrait avec plaisir. — Elle est partie avec ses femmes; et sa mère s'en est allée avec monsieur de

Mortagne.... Quelle union !.... Je suis sûr que, pendant tout le chemin, ils n'ont pensé qu'aux moyens de m'éloigner, de me persécuter. Madame de Joyeuse me hait, et la haine des méchans n'est jamais stérile. Ah! faudra-t-il lutter long-temps avant d'être heureux? J'ai quitté sur-le-champ cette maison de deuil; mais j'y retournerai pour la triste cérémonie. Adieu.

LETTRE XLIII.

Paris, ce 14 septembre.

Je viens de rendre à cet excellent homme les derniers devoirs : j'ai répandu sur sa tombe des larmes bien sincères. Ah ! si après la mort on peut sentir les regrets de l'amitié, les miens doivent arriver jusqu'à lui. Mon ame s'attache à cette espérance ; car, Henri, je rejette avec effroi tous ces systèmes d'anéantissement total. Détruire les idées de l'immortalité de l'ame, c'est ajouter la mort à la mort. J'ai besoin d'y croire ; c'est la foi que veut la nature, et que toutes les religions adoptent pour se faire aimer. Oh non ! je ne quitterai point Adèle sans espérer de la revoir....

Je reviens encore à ces paroles que monsieur de Sénange prononçait avec tant de simplicité : *pas une personne à qui j'aie fait un moment de peine !*.... Combien ces mots renferment de bonnes actions, d'heureux

sentimens !.... Chaque jour de ses nombreuses années a été occupé, embelli par le bonheur de tout ce qui l'approchait.... Ces momens qui échappent à l'attention des hommes, et dont le souvenir compose l'estime de soi-même, ces momens réunis sont tous venus s'offrir à sa pensée, pour adoucir les maux attachés à la vieillesse. — Oh ! heureuse, mille fois heureuse la famille de celui qui n'aurait eu d'autre ambition que de parvenir à pouvoir se dire à sa dernière heure : *Il n'y a personne à qui j'aie fait un moment de peine !*.... Paroles touchantes que j'aime à répéter, et qui ne sortiront jamais ni de mon esprit, ni de mon cœur !

LETTRE XLIV.

Paris, 1er octobre.

Je n'ai point encore été chez Adèle : je crois devoir laisser passer ces premiers jours sans chercher à la voir. Si je n'étais que son ami, je ne j'aurais pas quittée; mais j'avoue qu'aujourd'hui, ma fierté ne peut consentir à prendre un titre si différent de mes sentimens. D'ailleurs, qu'ai-je à faire d'aller tromper ou flatter madame de Joyeuse ? Adèle est libre ; les petits mystères, les faux prétextes, le nom d'ami pour cacher celui d'amant, tous ces détours doivent être bannis entre nous. Adèle seule dans l'Univers a des droits sur moi. Mes volontés , mes défauts , mes qualités lui appartiennent , et seront à elle jusqu'à mon dernier soupir. Adèle est libre !.. Tous mes vœux seront remplis.

Elle m'écrira sans doute, pour m'avertir de l'instant où je pourrai la voir. Mais que le temps me semble long ! Je ne sais ni le perdre

ni l'employer. J'ai voulu revoir les chefs-d'œuvre des arts que Paris renferme ; cependant, soit que cela tienne à ma situation, soit qu'ils n'eussent plus l'attrait de la nouveauté, ils ne m'ont point intéressé. J'ai bien reconnu l'inconvénient d'avoir voyagé trop jeune. Je n'avais que quinze ans lorsque mon père me fit parcourir cette grande ville. Nous passions la journée à voir tout à la hâte, spectacles, édifices, monumens, tableaux : il a éteint en moi la curiosité sans m'instruire, et m'a fait traverser ainsi toutes les cours de l'Europe. Je pourrais dire qu'aujourd'hui rien ne me serait nouveau, et que cependant tout m'est inconnu.

Pour achever de me mettre mal avec moi-même, le docteur Morris m'écrit que cette jeune religieuse se désole, passe ses jours dans les larmes, fuit le monde et repousse les consolations. Sa santé s'affaiblit d'une manière effrayante; et la mort qui, dans son couvent, lui paraissait être la fin de ses peines, ne lui semble plus, aujourd'hui, que le commencement de ses maux. Il ajoute, « que celui qui » n'a pas l'âme assez forte pour se soumettre » à son état, quel qu'il soit, ne sera jamais

» heureux dans quelque situation qu'on le » place. » — Si cela était vrai, la plus douce récompense d'un bienfait serait perdue. — Que je hais ces tristes vérités! On cherche à les apprendre, et on désire encore plus de les oublier. — Adieu.

LETTRE XLV.

Paris, 10 octobre.

Que d'obligations j'ai à monsieur de Sénange ! Sans lui, je ne sais combien j'aurais encore passé de temps sans revoir Adèle : mais, grâce à l'affection qui l'a porté à me nommer son exécuteur testamentaire, les affaires nous rapprocheront malgré les usages, le deuil, les parens, et même en dépit de madame de Joyeuse.

Hier un notaire me remit des papiers qu'il fallait qu'Adèle signât avec moi. Je lui écrivis pour demander la permission d'aller les lui porter; elle me fit dire qu'elle m'attendait, et je partis dans une joie inexprimable de la revoir.

En arrivant au couvent, l'on me fit monter dans le parloir de son appartement. Elle courut à la grille, et me donna sa main à travers les barreaux; il semblait qu'elle retrouvât le seul ami qui lui fût resté, l'ami qui avait été

le témoin des jours de son bonheur. Cependant les crêpes dont elle était vêtue, cette tenture noire qui couvrait toute la chambre, me rappelèrent à moi-même, et dans ce premier moment nous ne parlâmes que de monsieur de Sénange. Elle me racontait mille traits de sa bonté, de sa bienfaisance; et ses pleurs coulaient avec une douleur si sincère, un respect si tendre, qu'elle m'en devenait plus chère.

Elle voulut que je lui rendisse compte de l'entretien qu'il avait eu avec moi la veille de sa mort. — Une réserve craintive m'empêchait de dire un mot des espérances qu'il m'avait fait entrevoir, de la félicité qu'il m'avait promise. Je ne sais quel sentiment secret me faisait préférer de m'accuser moi-même. Je lui confiai les aveux que j'avais osé lui faire; je parlai de ce portrait qui, pendant si long-temps, avait été ma seule consolation. — « Vous l'a-t-il laissé ? » me dit-elle, en baissant les yeux. — Il m'était facile de voir qu'elle en aurait été satisfaite; mais je fus encore sincère. « Non, lui répondis-je » en tremblant, il m'a dit que vous seule » pouviez le donner. » — Elle leva ses yeux

au ciel, se détourna, comme si elle eût craint de rencontrer les miens, et garda le silence.

Ce don d'amour, je ne l'attendais pas; je n'aurais même pas voulu qu'elle me l'eût accordé, la perte qu'elle avait faite étant encore si récente : mais j'aurais désiré qu'un mot d'avenir m'eût permis de l'espérer pour un temps plus éloigné.

« Ah ! lui dis-je, dans ses derniers ins-
» tans, monsieur de Sénange prononçait
» votre nom, le mien ; il nous unissait dans
» ses pensées et dans ses vœux; il nous
» appelait *ses enfans !* » — Elle se leva, comme si elle n'avait eu la force ni de résister, ni de céder à l'émotion que j'éprouvais; elle s'en allait.... Cependant, elle s'arrêta au milieu de cette chambre, et me dit adieu avec un faible sourire. Il y avait quelque chose de si tendre dans ce mot *adieu,* que le regret de se quitter, le désir de se revoir se faisaient également sentir ! — « Un
» mot encore, m'écriai-je ; un seul mot! » —
» Elle posa sa main sur son cœur, et me dit :
» Les intentions de monsieur de Sénange me
» seront sacrées. » — Elle jeta sur moi un

dernier regard, et sortit. Que le dernier regard est doux! et qu'il avoue plus qu'on n'aurait osé dire! Je m'en allai aussi; mais, j'emportais avec moi cette promesse timide; je l'entendais toujours: et quoiqu'Adèle eût prononcé seulement le nom de monsieur de Sénange sans oser y joindre le mien, j'étais bien sûr de toute son affection.

LETTRE XLVI.

Paris, 20 octobre.

Je l'ai revue encore; nous étions si émus que nous avons été quelque temps sans pouvoir nous parler. Aux premiers mots, sa voix m'a causé un trouble inexprimable. Je m'arrêtais pour l'entendre; et quand je lui répondais, je voyais aussi qu'elle m'écoutait, même lorsque je ne parlais plus.

J'ai osé lui avouer mes sentimens; mais j'avais soin de soumettre mes espérances à sa volonté. Cette réserve la rassurait, et lui donnait de la confiance. Je lui ai rappelé qu'elle était libre. — Elle a souri; ses yeux se sont baissés, et elle m'a dit bien bas, et en rougissant : « Est-ce que vous me » rendez ma liberté? » — Quel mot! et combien il m'a rendu heureux? Je suis tombé à genoux près de cette grille. Je lui faisais entendre tous ces sermens d'amour, renfermés dans mon cœur pendant si long-

temps. — Alors nous avons parlé sans contrainte de ce penchant qui nous avait entraînés l'un vers l'autre, et de notre avenir. C'était obéir encore à monsieur de Sénange, que de nous occuper de notre commun bonheur.

Elle m'a prié d'être plus respectueux pour sa mère, de la soigner davantage; « Tout ce » que vous lui direz d'aimable, pensez que » vous me l'adressez, m'a-t-elle dit, et que » je vous en remercie : car, je ne puis être » tranquille que lorsque vous lui aurez plu; » et jusque-là, je crains toujours qu'elle ne » se laisse aller à quelques-unes de ces pré- » ventions dont ensuite il est impossible de » la faire revenir. »

J'ai promis tout ce qu'elle m'a demandé; et lorsque je cédais à un de ses désirs, c'était en souhaitant qu'elle en exprimât de nouveaux, pour m'y soumettre encore. Nous avons ainsi passé trois heures qui se sont écoulées bien vite. J'ai voulu savoir à quoi elle s'occupait dans sa retraite. Elle m'a répondu qu'elle s'était arrangée pour que sa vie fût à peu près distribuée comme elle l'était à Neuilly. « Je dessine, joue du piano, travaille » aux mêmes heures, m'a-t-elle dit; le temps

» si heureux de nos longues promenades,
» je le passe à continuer les leçons d'anglais
» que vous aviez commencé à me donner.
» Quoique seule, je fais mes lectures tout
» haut; je répète le même mot, jusqu'à ce que
» je l'aie dit précisément comme vous. L'an-
» glais a pour moi un charme d'imitation
» et de souvenir que le français ne saurait
» avoir. Je ne l'ai jamais entendu parler qu'à
» vous, et quand je le prononce il me semble
» vous entendre encore. Chaque mot me rap-
» pelle votre voix, vos manières : loin de vous
» c'est ma distraction la plus douce. Si jamais
» vous me menez en Angleterre, je serai
» fâchée d'y trouver que tout le monde parle
» comme vous. »

Nous avons été interrompus par mesdemoiselles de Mortagne. En entrant, l'aînée a appelé Adèle *ma sœur;* ce nom m'a fait tressaillir. Adèle a remarqué mon émotion, et s'est empressée de me dire, que l'usage dans les couvens était que les religieuses, entre elles, se nommassent toujours ma sœur, pour exprimer leur union et leur égalité. — « A leur exemple, a-t-elle ajouté, les pen-
» sionnaires qui s'aiment d'une affection de

» préférence, se donnent quelquefois ce
» nom, qui les distingue parmi leurs com-
» pagnes; et depuis l'enfance, mademoiselle
» de Mortagne et moi nous nous nommons
» ainsi par amitié. »

L'explication d'Adèle ne m'a point satis-fait : ce nom de sœur m'avait causé une impression extraordinaire. Je crois que l'amour m'a rendu superstitieux; car je suis tourmenté par une sorte de pressentiment qui me trouble. Mademoiselle de Mortagne, sœur d'Adèle!.. j'en frémis encore.

LETTRE XLVII.

Paris, ce 2 novembre.

L'ÉTIQUETTE du deuil, les obsessions de madame de Joyeuse, empêchent souvent Adèle de me recevoir. Elle craint si fort l'aigreur continuelle de sa mère, qu'elle aime mieux me tenir éloigné, que d'oser avouer les sentimens qui nous unissent. Cependant, à l'entendre, ma délicatesse devrait toujours être satisfaite; car elle appelle *devoirs* les choses qui me déplaisent le plus. — Si je lui reproche l'éloignement qu'elle me prescrit, elle dit qu'elle se *sacrifie* elle-même. — La peur qu'elle a de sa mère lui paraît du *respect*. — Elle nomme *décence* la soumission qu'elle a pour les plus sots usages; et dans nos continuelles disputes, Adèle n'a jamais tort, et je ne suis jamais content.

La dernière fois que je la vis, sa mère était chez elle. J'essayai vainement de lui plaire; elle me répondit avec une sécheresse presque

offensante. Je ne disais pas un mot qu'elle ne fût prête à soutenir le contraire : aussi retombions-nous souvent dans des silences vraiment ridicules; et notre conversation ressemblait tout-à-fait à la musique chinoise, où de longues pauses finissent par des sons discordans. Mais Adèle me regardait, me souriait, et c'était assez pour me dédommager.

Au bout d'une heure, madame de Joyeuse prit son éventail, mit son mantelet, et dit, en me regardant, qu'elle était obligée de sortir... Je vis clairement que cela voulait dire qu'elle désirait ne pas me laisser seul avec sa fille.... Mais j'étais résolu à ne pas la comprendre, et je ne me dérangeai point..... Elle espéra sûrement qu'Adèle aurait plus d'intelligence, et elle lui demanda si ce n'était pas l'heure de ses études ? — Adèle baissa les yeux, et répondit que non. Madame de Joyeuse ne se contenta pas de cette réponse ; elle tira encore ses gants l'un après l'autre, répéta plusieurs fois qu'elle avait affaire..... réellement affaire.... sans qu'aucun de nous fît un mouvement pour se lever. — Enfin, elle me demanda si je n'avais pas l'intention d'aller

à quelque spectacle? Je lui répondis à mon tour par un non fort respectueux..... Aussi, après avoir balancé encore long-temps, fallut-il bien qu'elle se déterminât à partir.

Nous restâmes dans le silence tant que nous la crûmes sur l'escalier; mais dès que nous la jugeâmes un peu loin, je me livrai à toute la joie que me causait son départ. Adèle avait l'air d'un enfant échappé à son maître. Cependant la peur fut plus forte que tous ses sentimens. Son amour, sa gaieté même ne purent lui donner le courage de m'accorder une minute. Elle me dit de m'en aller bien vite; et me recommanda surtout de tâcher de rejoindre sa mère et de la saluer en passant, afin de lui faire voir que je n'étais pas resté long-temps après elle. Je fus donc forcé de la quitter aussitôt, et de faire courir mes chevaux pour rattraper la lourde et brillante voiture de madame de Joyeuse. En me voyant, elle sortit presque sa tête hors de la portière, pour s'assurer apparemment si c'était bien moi. Je lui fis une révérence qu'elle ne me rendit pas....

Dès que je fus seul, je me mis à rêver à la crainte affreuse qu'elle inspire à sa fille.

J'étais affligé qu'Adèle m'eût renvoyé si promptement, qu'elle eût songé à me dire de saluer sa mère; cette petite fausseté me déplaisait.... Près d'elle, sa gaieté m'amuse; je pense comme elle, j'agis comme il lui plaît : mais la réflexion change toutes mes idées; je me fâche contre elle, contre moi; je suis mécontent de tout le monde.

LETTRE XLVIII.

Paris, ce 6 novembre.

J'avais bien pressenti, Henri, que la mort de monsieur de Sénange serait le commencement de mes véritables peines; cependant, je devais croire qu'Adèle étant libre, rien ne pouvait plus troubler mon bonheur.

Hier matin elle me fit dire de passer chez elle tout de suite : j'y courus aussitôt; je lui trouvai un air embarrassé qui me surprit et m'inquiéta. Elle m'avait envoyé chercher pour me parler, disait-elle, et elle n'osait me rien dire. — Elle me regardait attentivement, ouvrait la bouche.... se taisait... me tendait ses mains à travers la grille..... hésitait.... allait enfin parler, et s'arrêtait encore.

Je ne savais que penser de tant d'émotion. Plus elle paraissait agitée, plus je désirais d'en connaître le motif; mais, ou elle se taisait, ou elle ne retrouvait d'expressions que pour dire qu'elle m'aimait, et m'aimerait tou-

jours!.... Elle le répétait avec une ardeur qui m'effrayait : *toujours! toujours* !..... disait-elle vivement. — Je n'en doute pas, lui répondis-je. — Ces seuls mots lui rendirent son embarras, son silence : ses yeux même se remplirent de larmes....... Je ne pouvais plus supporter cette incertitude ; mais je la suppliais vainement de s'expliquer. Ses promesses d'amour avaient un ton si solennel, que je la regardais quelquefois pour m'assurer si elle était bien devant mes yeux, car ses protestations si répétées annonçaient quelque chose de sinistre : elles avaient l'accent d'un adieu..... Son trouble m'avait gagné au point que, ne sachant qu'imaginer, je lui demandai, avec effroi, si elle se portait bien? Elle répondit qu'oui, et je respirai un moment, comme si je n'eusse plus de chagrins à redouter..... Malheureux que je suis!......

Cependant, mon inquiétude devenait un supplice. Adèle fit un effort sur elle-même pour m'apprendre que sa mère était venue la veille, et l'avait traitée avec une bonté mêlée de confiance et de plaisanterie, qui lui avait presque fait oublier cette distance respectueuse dans laquelle elle l'avait toujours te-

nue. — Hé bien! m'écriai-je, fatigué de toutes ces distinctions? « Hé bien! reprit-elle, ma » mère voulut savoir si vous resteriez long- » temps ici. Comme je ne répondais pas, » elle a demandé en riant si j'avais la folle » idée de vous épouser? Je n'ai encore rien » dit, et elle a ajouté que ce ne serait jamais » de son consentement; que votre caractère » ferait le tourment de ma vie. Elle a peint » avec vivacité le malheur de se trouver en » pays étranger sans amis, sans parens, et » n'ayant ni consolation ni soutien. » — Tout ce que j'avais de force en moi était employé à me contraindre; car, dès que je laissais échapper ma colère, Adèle retombait dans le silence, et j'étais obligé de solliciter long-temps les explications qui allaient me désoler. Enfin elle m'apprit, « que sa mère lui avait » avoué que depuis long-temps elle la des- » tinait à un jeune homme qui réunissait » tous les avantages de la naissance, de la » fortune et des talens... » — Quel est son nom? » lui dis-je avec un emportement dont je n'étais plus maître. Elle me répondit qu'elle l'avait demandé. — Demandé! comment trouvez-vous cette prévoyance? Sans doute

pour se décider ensuite.... Et qui croyez-vous que ce soit ? — Monsieur de Mortagne ? — Oui, c'est lui. — Elle le nomma; je l'avais trop deviné ! — Monsieur de Mortagne, repris-je transporté d'indignation. « Mon seul ami, » calmez-vous, me dit-elle; sans cela, il me » serait impossible de vous parler. » — Elle me répétait qu'elle m'aimait, avec une affection que je ne lui avais jamais vue; mais toutes ses assurances n'arrivaient plus à mon cœur. J'étais appuyé sur la grille sans pouvoir dire un mot, ni même la regarder : un poids insupportable m'accablait; elle parlait et je ne l'entendais pas. — Effrayée elle se leva, et m'appela comme si j'eusse été loin d'elle. Le son de sa voix me causa une douleur aiguë que je ressens encore. Parlez tout bas, lui dis-je, parlez tout doucement. — Alors, il faut lui rendre justice...... alors elle fit tout au monde pour m'adoucir. Se rapprochant de moi, comme si elle eût été près d'un malade affaibli par de longues souffrances, elle m'appelait à voix basse, me donnait les noms les plus tendres, les titres les plus chers.. Mon cœur l'entendait; et peu à peu ce grand orage s'apaisait, lorsque, malheureuse-

ment, elle prononça le mot de *mari* : à ce mot je ne me possédai plus. Le mariage pour monsieur de Mortagne n'est qu'une affaire. Il ne se donne pas la peine d'aimer; c'est sa fortune qu'il épouse, son rang qu'il lui offre.

Au lieu d'écouter les douces plaintes d'Adèle, je me laissai aller à toute ma fureur; je l'accusai de perfidie, de vanité. Ses larmes firent cesser tout-à-coup mon emportement; elles tombaient en abondance, et semblaient adoucir ma blessure.... Dès que je parus plus tranquille, elle pressa mes mains de nouveau, et les porta à ses yeux, comme si elle eût voulu me cacher ses pleurs: mais elle s'arrêta; et je vis bien qu'elle avait encore quelque chose à m'apprendre...... Alors, je l'avoue, Henri, surpris qu'il lui restât une nouvelle peine à me faire, je me mis à marcher dans la chambre en lui criant de se hâter, et de tout dire. — « Ma mère, reprit » elle, me vanta long-temps les avantages de » ce mariage, mais je l'ai refusé. » Ah! ce mot me rendit mon amour et ma soumission; je revins près d'elle, je promis de ne plus l'affliger, de modérer la violence de mon caractère.... La cruelle, abusant bientôt de

mes remords, de ma douceur, s'empressa d'ajouter que sa mère n'avait paru ni étonnée, ni fâchée de son refus, et lui avait seulement demandé de voir monsieur de Mortagne comme un parent à qui elle devait des égards.... « Ma mère, continua-t-elle, m'a » dit que je croyais vous aimer, et qu'elle » ne le pensait pas; que je croyais ne jamais » aimer monsieur de Mortagne, et qu'elle » était persuadée du contraire. *Ne disputons* » *pas sur ce point*, m'a-t-elle dit en riant: » *voyez-les également tous deux; passez* » *l'année de votre deuil à comparer, à réflé-* » *chir; et au bout de ce temps, celui que* » *vous préférerez aura mon consentement.* » Ce projet m'était odieux; mais tremblant » de la fâcher, craignant de vous déplaire, » j'ai seulement osé lui demander un jour » pour me décider : voyez, dictez ma ré- » ponse. »

Que pouvais-je dire? C'était moi alors qui gardais le silence : il m'était impossible de donner ou de refuser mon aveu à un pareil arrangement.... Cependant, la terreur que sa mère lui inspire est si vive, elle me répéta tant de fois qu'elle m'aimait, que moi, faible

créature, je fermai les yeux, et m'en rapportai à elle.... Le croirez-vous? Au lieu de s'effrayer des chagrins qu'elle allait me causer, de se trouver plus à plaindre que moi, elle a paru bien aise; et saisissant aussitôt une permission que je n'avais pas même prononcée, elle m'a remercié.... oui, remercié!.... l'ingrate!.... J'avais été si cruellement agité, que le son de sa voix, son silence, ses paroles, tout me blessait; et cependant je ne pouvais m'éloigner d'elle. J'étais là, sans dire un mot; mes pensées, mes souffrances même avaient encore une sorte de vague que je craignais de fixer. Il me semblait que, tant que je me tiendrais près d'elle, on ne pourrait pas me l'enlever; mais que si une fois je m'en allais, tout serait fini pour moi..... Pourtant, il fallut bien la quitter; et je partis, déjà tourmenté de toutes les horreurs de la jalousie.

LETTRE XLIX.

Paris, ce 25 novembre.

Je ne vous ai pas écrit depuis quelques jours, mon cher Henri, parce que je suis trop mécontent de moi-même. Mes résolutions varient presque aussi rapidement que mes pensées se succèdent; je ne me reconnais plus.

Après avoir eu la faiblesse de consentir qu'Adèle revît monsieur de Mortagne, je passai tout le jour à rêver à sa situation, à la mienne : je ne savais encore à quoi m'arrêter, lorsque le lendemain je retournai à son couvent. J'y allai lentement; c'étais la première fois que je ne me hâtais pas d'y arriver.

En entrant dans la cour, je vis un cabriolet auquel était attelé un superbe cheval qui frappait la terre, rongeait son mors, et semblait brûler de partir. Son maître est ici depuis long-temps, me dis-je intérieurement; car un instinct secret m'avertissait que cette voi-

ture appartenait à monsieur de Mortagne.

Je montai l'escalier avec une répugnance extrême, et cependant j'avançais toujours. J'allais entrer dans le parloir, lorsque j'entendis des éclats de rire à travers lesquels je reconnus la voix d'Adèle. Sa gaieté me fit redescendre quelques marches, qu'il fallut remonter pour suivre le laquais qui m'avait annoncé.

Je trouvai monsieur de Mortagne avec un grand chien qui était la cause de tout ce bruit. Ses sœurs étaient avec Adèle dans l'intérieur du parloir. Après les complimens d'usage, la plus jeune d'elles pria son frère de faire recommencer au chien les tours qu'il avait déjà faits; le voilà donc faisant sentinelle, et toutes ces bêtises qui ne devraient amuser que des enfans. Mesdemoiselles de Mortagne s'en divertissaient beaucoup, mais Adèle ne riait plus.—Elle me regardait avec inquiétude : la joie de ses amies, les soins que se donnait leur frère, n'attiraient plus son attention; c'était même avec effort que sa politesse la forçait quelquefois à sourire... Déjà, me disais-je, elle se contraint pour moi..... Encore un jour, et elle s'en cachera peut-

être : de la crainte à la dissimulation il n'y a qu'un instant.

Le sérieux avec lequel je regardais le maître et le chien fit bientôt cesser ce badinage ; d'ailleurs, l'impatient cheval se faisait toujours entendre ; et les cris continuels du palefrenier avertissaient assez de la peine qu'il avait à le contenir. Adèle en fit la remarque, sans y attacher d'importance. Mais monsieur de Mortagne se leva aussitôt, et sortit avec empressement, en lui jetant un regard qui disait : *Je ne gêne personne ; moi! Je ne suis point jaloux*.... Si jeune, point jaloux!... Il a donc déjà renoncé à l'amour! Adèle, vous suffirait-il d'être aimée ainsi ?

Ses sœurs coururent à la fenêtre pour le voir partir. — Je l'entendis qui fouettait, arrêtait, excitait son cheval ; elles détournaient la vue, lui disaient de prendre garde ; mais ni leur peur, ni leurs cris ne purent engager Adèle à se déplacer ; elle resta assise près de moi. — « Si je n'avais pas été ici, lui demandai-je tout bas, seriez-vous restée?
» — Non, me répondit-elle ; je crois que
» par curiosité j'aurais été à la fenêtre. —
» Oui, lui dis-je, par curiosité ; mais mon-

» sieur de Mortagne aurait cru que c'était
» lui qui vous y attirait. »

Quelques minutes après, ses sœurs nous laissèrent seuls. — Comme Adèle était embarrassée !.... Je pris sa main et la baisai en soupirant..... « Je n'ai rien à me reprocher, » me dit-elle; et cependant je ne suis plus » contente..... » — Sa douceur me toucha; je ne pensai plus qu'à la crainte que sa mère lui inspire; je la plaignis, la plaignis sincèrement. Avec quelle tendresse je cherchais à la rassurer, à la consoler ! — « Si » vous saviez, me dit-elle, comme vous êtes » différent de vous-même ! Lorsque vous » êtes entré, votre visage était si sévère ! — » Avant que j'arrivasse, lui répondis-je en » souriant, vous étiez si gaie ! »

Elle sourit à son tour; mais ce sourire avait une expression de tristesse et de douceur qui me pénétra. « J'avoue, reprit-elle, que je » ne suis assez forte, ni pour déplaire à ma » mère, ni pour vous fâcher. » — Elle rêva long-temps, et finit par me proposer de ne jamais voir monsieur de Mortagne qu'en ma présence. Cette idée, qui lui paraissait devoir tout concilier, avait quelque chose qui me

blessait. Cependant elle en était si satisfaite que nous nous séparâmes contens l'un de l'autre, et nous aimant, je crois, plus que jamais.

Deux jours après, Adèle m'écrivit que monsieur de Mortagne lui avait fait demander si elle serait chez elle après dîner, et qu'elle me priait de m'y rendre de bonne heure. Je fus exact; mais il arriva presque en même temps que moi, et parut étonné de me rencontrer. Cependant, il se remit aussitôt, comme un homme maître de ses passions, ou plutôt n'ayant déjà plus de passions; il fit plusieurs complimens à Adèle, qui lui répondit avec une sécheresse que je n'approuvai point.... Ne pourra-t-elle donc jamais le traiter comme un homme ordinaire? et aura-t-il toujours à se plaindre ou à se louer d'elle? Je comptais lui en faire quelques reproches dès que nous serions seuls; mais soit qu'il espérât demeurer après moi, ou qu'il s'amusât à me tourmenter, il ne s'en alla qu'au moment où l'on vint avertir Adèle que la supérieure la demandait.... Alors il fallut bien que nous sortissions en même temps; il sauta plutôt qu'il

ne descendit l'escalier, se jeta dans sa voiture, et partit comme un éclair. Dès qu'il fut hors de la cour, Adèle parut à sa fenêtre, et me salua comme si elle m'eût dit : *J'ai attendu qu'il n'y fût plus pour me montrer...* Combien je lui sus gré de cette petite attention!... Que la plus légère préférence laisse de douceur après elle! En quittant Adèle, ma raison avait beau me dire que cette froideur était trop loin de son caractère pour durer.... qu'elle passerait bientôt, et que si monsieur de Mortagne s'obstinait à la voir, il finirait par en être supporté.... Adèle à la fenêtre, et n'y venant que pour moi, détruisait toutes ces réflexions.

Mais hier, elle m'écrivit qu'il allait encore venir. — Je ne reçus sa lettre qu'à l'heure même où il devait être déjà chez elle; je m'y rendis, détestant le rôle auquel ma complaisance m'avait soumis. — En effet, quelle lâcheté de lui permettre de le recevoir si j'étais inquiet! et si je n'étais point jaloux, pourquoi ne pas oser les laisser ensemble?... Vingt fois j'eus envie de retourner sur mes pas, et cependant j'avançais toujours : mes sentimens

LETTRE L.

Neuilly, ce 22 janvier.

Je la revis hier, et, comme à l'ordinaire, elle voulut essayer de me toucher par sa douceur, de me séduire par ses larmes; mais je m'étais armé de courage, et je sus leur résister. J'exigeai qu'elle ne revît jamais monsieur de Mortagne. « Adèle, lui dis-je, ma » chère [illegible] n'écoutez plus de vaines » frayeurs, une fausse timidité. Consentez à » déclarer à votre mère les sentimens qui nous » unissent. — *Je n'oserai jamais.* — Adèle, » je vous aime de toutes les forces de mon » ame; je vous aime plus que moi-même, » plus que la vie; mais je ne puis souffrir » ce partage d'intérêt. Ma jalousie vous of» fense, me dégrade, et cependant je ne sau» rais m'empêcher d'être inquiet. » — Alors nous entendîmes le bruit d'une voiture; car depuis que madame de Joyeuse veut sacrifier sa fille une seconde fois, elle l'obsède

sans cesse; et le matin, l'après dînée, le soir, quelle que soit l'heure où j'arrive, elle accourt toujours sur mes pas. « Voilà votre » mère, m'écriai-je; ce moment est peut-» être le dernier. Prononcez que vous ne » reverrez jamais monsieur de Mortagne, » ou dites-moi de vous fuir sans retour. » — « *Ma mère me fait trembler.* » Je n'en entendis pas davantage, et la quittai sans savoir ce que je faisais.

Décidé à me guérir d'un amour si faiblement partagé, je courus à mon hôtel garni demander des chevaux pour retourner en Angleterre. John voulut vainement représenter, demander quelques heures : « Pas » une minute, lui dis-je; laissez tout ce que » je ne puis emporter, et marchons. » — Cependant je n'avais pas fait deux lieues, que l'envie de savoir ce que deviendrait Adèle me tourmenta. D'ailleurs, je voulais bien l'abandonner; mais, certes je ne consentais pas à la céder à monsieur de Mortagne, et j'étais déterminé à lui arracher la vie plutôt que de la lui voir épouser. Dans cette agitation je revins à Neuilly. Cette maison m'appartient; ainsi j'en puis disposer.

Lorsque j'y fus arrivé, je fis venir les gens de monsieur de Sénange que j'ai tous gardés. « Des raisons particulières, leur dis-je, font » que je ne veux point qu'on sache mon sé» jour ici ; s'il vient à être connu, je ne » pourrai en accuser que vous, et je vous » chasserai tous. » — Alors ils se regardèrent les uns les autres, comme suspectant chacun leur fidélité. — « Mais si je parviens à » être ignoré, je vous récompenserai tous. » Ils se regardèrent de nouveau, en se faisant par signes de mutuelles recommandations, et quand ils sortirent, j'entendis qu'ils se promettaient d'être discrets; ainsi j'espère qu'ils le seront.

J'ai senti une sorte d'effroi, en revoyant ce lieu où j'ai éprouvé des émotions si vives, des peines si cruelles!

Je ne suis encore entré que dans l'appartement que j'occupais. Je redoute de voir celui de monsieur de Sénange, la chambre d'Adèle; je le crains d'autant plus, que j'avais ordonné qu'on ne déplaçât aucun meuble, que chaque chose restât comme elle était lorsqu'ils occupaient cette maison. Les habitudes de monsieur de Sénange seront conservées,

ses goûts respectés. Il faut garder bien peu de mémoire des morts pour déranger sans scrupule les objets auxquels ils tenaient. On ne sait pas soi-même ce qu'on perd de petits souvenirs, d'impressions douces, combien on affaiblit ses regrets, en faisant le moindre changement dans les lieux qu'ils ont habités!

Adieu, je ne fermerai point cette lettre, et je vous écrirai sans ordre, sans suite, un journal de mes projets, de mes inquiétudes, ce que j'apprendrai d'Adèle, enfin ma vie: trop heureux si je puis un jour retrouver mon indifférence!

Ce 23 janvier, six heures du soir.

J'ai revu ces jardins. Il n'y a pas un arbre qui ne m'ait rappelé Adèle, et ses petites joies, lorsque, plus diligente que moi, elle arrivait de meilleure heure, et passait dans l'île pour voir le travail des ouvriers; elle gardait le bateau, attendant sur le rivage que je parusse à l'autre bord... alors elle se moquait de ma paresse, de mon embarras, et me faisait des signes pressans de venir la trouver. Quand je lui montrais le bateau qui était attaché près de l'île, j'entendais les éclats de

ce rire frais et gai qui passe avec la première jeunesse. Elle me disait un léger adieu ; partait comme pour ne plus revenir, mais s'arrêtait de manière à ne pas me perdre de vue ; se cachait derrière les arbres, croyant que je n'apercevrais pas le transparent de sa mousseline blanche, de sa robe de neige ; puis elle venait me saluer, feignait de me voir pour la première fois ; puis enfin, elle m'envoyait ce bateau ; j'allais la joindre... Joies innocentes ! plaisirs simples qui me rendiez si heureux ! plaisirs que je me rappelle tous !

For oh ! how vast a memory has love !

suis-je donc condamné à vous perdre sans retour ?

Ce 24 janvier, à midi.

Quelle démence a pu me porter à venir dans cette maison ? Était-ce pour oublier Adèle ? est-ce ici que je me promettais de la haïr ? ici, où j'ai juré d'être à elle et de lui consacrer ma vie.

Ce matin je suis entré dans la chambre où monsieur de Sénange est mort. Les fenêtres

en étaient fermées. Une obscurité religieuse couvrait ce lit où il a rendu les derniers soupirs. Je m'en suis approché ; et là, une voix secrète, ma conscience peut-être, m'a répété les paroles qu'il m'a dites avant de mourir... le pardon qu'il m'avait accordé, sous la condition de me dévouer au bonheur d'Adèle, et d'être plus indulgent. Ai-je rempli ma promesse ? Cet excellent homme m'approuverait-il?... Je suis sorti lentement de cette chambre. Ma colère était passée ; je n'étais plus que le défenseur d'Adèle, et le juge sévère de moi-même.

J'ai été dans l'île voir le monument qu'elle a fait élever à la mémoire de monsieur de Sénange. Un obélisque très-simple couvre sa tombe, sur laquelle elle a fait graver ces mots :

Il ne me répond pas, mais peut-être il m'entend.

Et moi que lui dirais-je ?

A deux heures.

Je viens d'ordonner à John de prendre un cheval à la poste, et d'aller descendre à Paris, dans l'hôtel garni que j'occupais,

comme s'il revenait pour chercher quelque chose qu'il avait oublié ; mais mon dessein était qu'il s'informât adroitement si Adèle avait envoyé chez moi, et qu'il sût de ses nouvelles. En attendant le retour de John, je vais promener ma tristesse dans la campagne. Le temps est beau, quoiqu'au milieu des rigueurs de l'hiver. Une visite à la famille de Françoise sera sûrement bien reçue ; et peut-être leurs visages satisfaits me rendront-ils plus tranquille.

Paris, 10 heures du soir.

En revenant de chez Françoise, je suis entré dans la cour, et j'ai vu sur le sable les traces d'un carrosse. Les sillons me prouvaient qu'on n'était pas entré dans la maison, mais que la voiture s'était arrêtée à la grille du jardin, et de là avait gagné la cour des écuries.... Henri ! moquez-vous encore de l'amour ! Malgré l'invraisemblance d'une pareille visite, mon cœur, mes yeux même, me disaient que cette voiture appartenait à Adèle. Je suis entré avec précipitation dans le jardin, et je l'ai aperçue suivie de deux de ses femmes, qui prenaient le chemin de

l'île. J'ai couru la joindre. Elle ne m'attendait pas. En me voyant, elle a jeté un cri; une pâleur mortelle a couvert son visage; et cependant avec quelle joie elle m'a dit: « Je craignais que vous ne fussiez parti pour » l'Angleterre. » J'ai pris ses mains, et les pressant contre mon cœur: « Adèle, lui ai-je répondu, qu'avez-vous décidé? — « Rien: » je me désespérais de votre départ; je vous » croyais absent, et je venais ici pleurer » monsieur de Sénange, pleurer sur vous, » sur moi-même. » — « Aurez-vous du cou- » rage? » — « Je n'en trouve pas contre ma » mère! Ne me rendez pas malheureuse; » ayez pitié de ma faiblesse. » Elle paraissait si accablée, que je l'ai prise vivement dans mes bras pour la soutenir. A l'instant je me suis senti arrêter par une main étrangère; et, me retournant, j'ai vu madame de Joyeuse, transportée de fureur. Elle avait été au couvent, y avait appris qu'Adèle venait de partir pour Neuilly, et l'avait immédiatement suivie. — « Vous! implorant lord Sydenham! » s'est-elle écriée. — Adèle est tombée à genoux devant sa mère; et, avec une voix qu'on entendait à peine: — « Ma mère, lui a-

» t-elle dit, je l'aime. Il vous respectera
» aussi, n'en doutez pas. Je vous ai obéi
» une fois sans résistance; récompensez-moi
» aujourd'hui en faisant mon bonheur. »

Madame de Joyeuse a déclaré qu'elle ne consentirait jamais à ce mariage, a réprimandé durement sa fille, et a cherché à m'insulter, en disant que je n'ambitionnais que l'immense fortune d'Adèle. — Sa fortune! lui ai-je dit avec mépris, je la refuse; gardez-la pour ses frères. Je ne veux de votre fille qu'elle-même. A ces mots, j'ai vu sur son visage un mélange d'étonnement et de doute.
» Vous l'entendez, a dit Adèle; que n'y avons-
» nous pensé plutôt! Oui, ma mère, mon
» jeune frère n'est pas riche; donnez-lui tout
» mon bien, et rendez heureux vos enfans. » —
« Oui, ai-je répété, tous vos enfans; » car, soit par cette confiance que donne la générosité, soit par un effet de l'amour, je ne me trouvais point humilié de descendre envers elle jusqu'à la prière; je suis aussi tombé à ses pieds. Elle a essayé de résister, de traiter de folie le désintéressement de sa fille. Elle a même prétendu être obligée de la défendre contre une passion insensée : mais j'ai su détruire des

scrupules qui ne demandaient peut-être qu'à être vaincus; et j'ai promis d'assurer à Adèle au-delà du sacrifice qu'elle me faisait. Enfin mes instances, mon dévouement, les caresses de sa fille ont achevé de l'entraîner, et elle m'a appelé son fils, en embrassant Adèle.

Ce n'est pas tout, Henri : madame de Joyeuse, peut-être pour se sauver un peu de mauvaise honte; car elle a dit bien du mal de moi, a bien souvent protesté que je ne serais jamais son gendre; madame de Joyeuse a décidé que notre mariage aurait lieu aussitôt après l'arrivée de ses fils, qu'elle fait voyager dans les différentes cours de l'Europe. Elle va leur écrire pour presser leur retour.

P. S. Je joins ici la copie d'une lettre qu'Adèle avait envoyée chez moi, et que John m'a rapportée. Que j'étais injuste! et combien d'amers repentirs eussent été la suite de mon caractère jaloux et emporté! Oh! je ne mérite pas mon bonheur; mais puissé-je le justifier par la conduite du reste de ma vie!

« Mon ami, mon seul ami, vous avez pu » me fuir, ne pas me répondre lorsque je » vous appelais. Je me suis précipitée à la

» fenêtre du parloir ; mais vous n'avez pas
» tourné la tête. C'est la première fois que
» vous partez, sans m'y chercher encore pour
» me dire un dernier adieu. Si vous m'aviez
» regardée, vous m'auriez vue au désespoir.
» Mon seul ami ! sûrement vous ne doutez
» pas de votre Adèle. Je vous appartiens par
» le vœu de mon cœur, par l'ordre de mon-
» sieur de Sénange. Pourquoi n'avoir pas
» pitié de ma faiblesse ? Ne suffit-il pas que
» la présence de monsieur de Mortagne vous
» inquiète, pour qu'elle me soit odieuse ?
» Cependant j'avoue, que pour satisfaire ma
» mère, j'aurais voulu le recevoir jusqu'à
» l'époque qu'elle a fixée. Mais si ce sacrifice
» vous est trop pénible, dictez ma conduite.
» Je n'ai pas besoin d'être à vous pour res-
» pecter votre inquiétude ; songez seulement,
» avant de rien exiger, que mon attache-
» ment pour vous ne saurait être douteux, et
» que ma timidité est extrême. »

A cette lettre était joint le portrait d'Adèle, et sur le papier qui le renfermait elle avait écrit : « Puisse-t-il vous ramener ! »

LETTRE LI.

Paris.

Après avoir toujours partagé mes peines, avoir si souvent écouté mes plaintes, je vous dois bien, mon cher Henri, de vous apprendre aujourd'hui que je suis le plus heureux des hommes.

Je viens de l'autel. Adèle est à moi; je lui appartiens. Elle a donné sa fortune à son jeune frère. Madame de Joyeuse est contente, chérit sa fille; elle m'aimera. Monsieur de Mortagne est oublié de tous. Jouissez du bonheur de votre ami.

FIN D'ADÈLE DE SÉNANGE.

Le petit ouvrage qui suit est celui que madame de Verneuil donna à lord Sydenham; nous l'avons placé ici, afin de ne pas retarder la marche de ces Lettres.

AGLAÉ,

CONTE. *

> Une morale nue apporte de l'ennui :
> Le conte fait passer le précepte avec lui.
>
> LA FONTAINE.

Il y avait une fois une reine qui croyait que rien ne pouvait s'opposer à ses désirs. Les dieux, dans un moment de complaisance, lui avaient donné une fille d'une beauté si rare, qu'avant d'avoir atteint sa quinzième année, elle était déjà l'objet de l'admiration générale. Les poëtes la célébraient dans leurs vers, et elle inquiétait surtout l'amour-propre des femmes.

* Ce conte a été fait pour une jeune personne que sa toilette occupait beaucoup; elle avait déjà tous les défauts d'Aglaé, que nous n'avons fait princesse que par égard pour la Fée, qui ne pouvait pas trop se mêler d'une éducation ordinaire.

On la nommait Aglaé. Elle avait de la noblesse dans les traits, et cependant un extérieur modeste. Avec de l'esprit naturel, de la sensibilité, des dispositions à la bienveillance, Aglaé, sans mériter tout-à-fait des ridicules, fournissait souvent des prétextes à ceux que la malignité amuse. Les soins outrés de sa toilette absorbaient sa journée ; les modes les plus exagérées étaient celles qu'elle préférait ; et sa taille souple et légère perdait toute sa grace sous l'amas fastueux des étoffes les plus riches. Quant à son esprit, tout ce qu'il fallait apprendre la fatiguait. Les leçons la conduisaient à la mélancolie, l'étude aux vapeurs, le raisonnement à la tristesse. Pour la guérir de tant de maux, il fallait lui parler de sa beauté, de ses parures, sujet intarissable de ses conversations et de ses plaisirs.

La Reine, mère d'Aglaé, comme toutes les mères tendres et faibles, s'amusa d'abord de ce besoin de briller, et l'augmenta peut-être en cédant à des fantaisies qu'elle crut toujours pouvoir gouverner. Sous le prétexte de la rendre heureuse, elle avait commencé par la gâter. N'ayant pas la force de l'affliger,

espérant du temps ce qu'elle ne pouvait attendre de son courage, cette mère aveugle reculait toujours l'époque d'une éducation plus sévère. Dans l'enfance, elle voyait devant elle des années pour corriger sa fille et l'instruire; à présent, elle attendait l'âge et la raison. Insensiblement elle l'aurait amenée à être comme presque toutes les femmes, qui passent leur vie à se dire trop jeunes pour savoir, jusqu'au jour où elles se croient trop vieilles pour apprendre.

Du temps que les royaumes méritaient les soins des êtres surnaturels; ces génies bienfaisans surveillaient les humains, réparaient les excès de la précipitation, ou les maux nés de l'insouciance : ils rendaient les erreurs des Rois moins funestes, et rétablissaient tout à la fois leur gloire et la félicité de leurs peuples. Ces êtres merveilleux se nommaient des Fées.

Celle qui protégeait les augustes parens d'Aglaé vint à leur secours. Elle suppléa leur volonté tardive, enleva leur fille, la transporta dans une île déserte, et lui donna une gouvernante sévère dans ses principes, mais que le repentir des fautes rendait indulgente;

une de ces femmes rares, dont l'excellent esprit aurait pu se passer de l'expérience, et qui, vouées par penchant à la raison, mettent au rang de leurs devoirs l'art de la rendre aimable ; une de ces femmes enfin, qui savent bien à quoi s'en tenir sur la prétendue perfection humaine, mais qui gardent soigneusement leur secret, de peur que la jeunesse n'en abuse : telle était celle qui devait seconder les vues de la Fée.

On sait que ces espèces de divinités terrestres ne font rien comme les autres, et préfèrent toujours les moyens les plus bizarres; ce qui, soit dit en passant, prouve de leur part une grande connaissance des hommes.

La Fée transporta dans cette île les vieilles les plus décrépites de la cour, celles dont la jeunesse avait été célèbre par la beauté, l'esprit et les inconséquences : car, je ne sais pourquoi ces dons brillans coûtent toujours quelque chose à la raison.

La plus jeune de ces femmes avait cent ans. La Fée dit à Aglaé : « *Vous ne sortirez* » *point d'ici que vous n'ayez découvert par* » *quel attrait, par quels charmes, chacune*

» *de ces femmes brillait dans sa jeunesse.*
» *Mais aussi, chaque fois que vous devinerez*
» *juste, vous serez parée d'une grâce nou-*
» *velle. Je vous doue de toutes celles qu'elles*
» *ont perdues, si vous pouvez les deviner.* »

Après ces mots la Fée disparut, laissant Aglaé dans l'ivresse de la joie, et au plus haut degré du bonheur, *l'espérance.* Elle courut chez toutes les vieilles, et les examina avec tant d'attention qu'elles prirent pour de l'intérêt un sentiment très-personnel; car, s'il faut l'avouer, Aglaé s'attendait bien à être parfaite avant la fin de la journée. L'âge, les maladies, les regrets avaient tout détruit. Cependant leur extrême laideur étonna moins Aglaé que l'horreur qui les saisit machinalement, à l'aspect imprévu de la beauté unie à tout l'éclat de la jeunesse. Le silence envieux des unes, les murmures des autres, l'embarras de toutes, ôtèrent à Aglaé le courage d'entrer en conversation. Elle se retira plongée dans des idées sombres, mais qui avaient bien moins pour objet la dégradation de la nature humaine, que la difficulté d'accomplir les conditions de la Fée. Le lendemain, même épreuve, même chagrin. Elle

vint tristement trouver sa bonne, le cœur gros de soupirs, les yeux humides de pleurs, la tête pleine de projets, malheureuse, regrettant des biens dont jusque-là, cependant, elle s'était si légèrement passée. « La » Fée se moque de nous, lui dit-elle avec » aigreur, et veut que nous restions toujours » dans cette île; je suis sûre qu'aucune de » ces femmes n'a été jeune. Pour l'amabi» lité, elle ne fait qu'augmenter avec l'expé» rience et le savoir; du moins, c'est ce qu'on » me disait en m'accablant de leçons; et » l'on ne saurait ni les voir, ni les écouter. »

La gouvernante sourit; elle observa en général que les défauts d'autrui nous trouveraient plus indulgens, si nous étions moins adroits à détourner les yeux des nôtres. Cette réflexion déplut à Aglaé, qui s'éloigna avec une humeur que, jusque-là du moins, elle avait pris la peine de cacher. Les remords ne tardèrent pas à l'avertir de son injuste vivacité; et, ne pouvant plus long-temps se dissimuler ses torts, elle vint les expier dans les bras de sa gouvernante. Le besoin d'un pardon rend modeste et sensible : on croit effacer sa faute par un excès de confiance;

et dans la joie que donne le raccommodement, l'abandon est entier.

Aglaé supplia sa bonne de la diriger, de l'aider dans ses recherches. Celle-ci, qui épiait avec soin les retours de la sensibilité, et qui voulait faire solliciter jusqu'à ses leçons, lui répondit : « Vous vous y êtes mal » prise : vous cherchiez des perfections dans » ces femmes, et leur laideur vous en frap» pait davantage. Ce n'est point ainsi que » l'on juge les vieilles coquettes; elles n'ont » plus que la grimace de leurs agrémens. » Soyez sûre que leur plus grand travers est » toujours la dernière trace de leurs ancien» nes prétentions. Cette vieille, par exemple, » que vous voyez si sémillante, jouer encore » la gaieté, se rappelle que, dans sa jeunes» se, un continuel sourire laissait voir les » plus belles dents du monde; aujourd'hui, » elle croit avoir sauvé, du moins, des mou» vemens agréables, et n'est que ridicule. » Les femmes ressemblent aux couleurs : » deux ou trois nuances seulement brillent » de leur propre éclat; les autres sont ou » trop pâles, ou trop prononcées. Ainsi les » femmes qui ne sont que jolies ne vivent

» que quelques années ; le reste est livré à
» l'ennui et aux regrets. Vous les prévien-
» drez, si vous pouvez vous bien convaincre
» que la beauté fait naître les passions, mais
» que le caractère seul attache. »

Par les soins de la Fée, il n'y avait dans cette île ni miroirs ni ruisseaux. Aglaé pouvait y douter de sa beauté : les vieilles y oubliaient leur laideur ; leurs ridicules en augmentaient, et c'est ce qu'il fallait pour la guérir.

Nous avons déjà dit que la plus jeune de ces femmes avait cent ans ; et toutes osaient encore espérer de l'avenir, et ne parlaient que des erreurs du bel âge. Tantôt elles redisaient les chansons qu'elles croyaient avoir inspirées ; tantôt elles montraient des portraits repris à des infidèles, des volumes de madrigaux et de sonnets, enfin tous les petits tributs de la galanterie. Aglaé avait aussi déjà ses porte-feuilles. Quel fut son étonnement, de voir qu'un siècle n'avait presque rien changé au protocole d'amour ! même style, mêmes idées, mêmes sermens, mêmes exagérations, même amour-propre. Mais comment s'avouer que ces vieilles avaient

aussi été belles, puisqu'elles avaient obtenu les mêmes hommages ! Aglaé aima mieux croire que les poëtes d'alors étaient plus enthousiastes, et ceux de nos jours plus difficiles.

Cependant, l'insatiable besoin de briller lui fit ouvrir ses porte-feuilles, même à ces vieilles. A peine en fut-elle écoutée : les unes bâillaient, les autres critiquaient. Celles-ci faisaient des comparaisons, celles-là trouvaient partout des plagiats. Aglaé, un peu confuse, voyant que les vers faits pour elle n'étaient que des réminiscences, se dégoûta d'un encens si vulgaire, et jeta avec mépris ce trésor qui jusque-là ne l'avait point quittée.

L'ennui nous ramène quelquefois à la raison. Aglaé retourna vers sa gouvernante, lui demanda des livres, de l'ouvrage, des conseils, et surtout le secret d'abréger le temps. La gouvernante commença à espérer de son élève, lui indiqua l'étude, ou du moins la lecture qui y dispose. Cette ressource parut infaillible à Aglaé. Elle voulut tout entreprendre à la fois ; la musique, le dessin, la mesure du ciel, la division de la terre, les rêves brillans de la fable, les rêves moins

amusans de l'histoire. Pendant deux ou trois jours son temps fut plus occupé que celui d'un sage : mais l'excès du travail en affaiblit le goût, et en fait une tâche fatigante, au lieu d'une paisible et douce occupation.

La gouvernante, qui voulait prévenir le dégoût, l'engagea à se dissiper, lui conseilla de revoir ses vieilles ; sûre qu'à chaque visite elle reviendrait, et plus tôt, et meilleure. Aglaé se mit donc à observer leur caractère, leurs habitudes ; c'était comme le fil qui la guidait. La plus âgée se nommait Delphine : sa décrépitude était extrême ; elle n'entendait plus, et ne voyait qu'à peine. Aglaé s'attacha plusieurs jours à l'observer, et parvint enfin à s'en faire entendre. Cette vieille, dont l'aspect ne lui avait inspiré que de l'aversion, en peu de jours commença à l'intéresser. Elle joignait à beaucoup d'usage du monde, un sentiment des convenances, si juste, qui l'avertissait toujours si à propos, que tout ce qu'elle disait avait une manière, un ton qui n'appartenait qu'à elle. Aglaé conclut avec raison que Delphine avait eu dans sa jeunesse une conversation fort piquante.

Cette jeune princesse, dont l'esprit naturel

manquait par les formes, avait le défaut ordinaire de celles que de trop grands avantages rendent presque toujours sûres d'être écoutées : elle parlait beaucoup, et se répétait souvent. Le jour qu'elle fut frappée du genre d'esprit que Delphine avait dû avoir, sa gouvernante, étonnée de la délicatesse de son langage et de la vivacité de ses expressions, ne put s'empêcher de lui en faire compliment ; et Aglaé enchantée vit qu'elle avait deviné juste, et que la Fée lui avait tenu parole.

Les jours suivans, elle essaya de pénétrer le caractère de Nathalie ; mais celle-là lui donna de l'occupation : elle était sotte, bête, vaine et de méchante humeur. Aglaé la mit sur toutes sortes de sujets, sans pouvoir faire une seule découverte à son avantage, lorsque par hasard Rosalie, une de ces vieilles, parla avec enthousiasme de la musique. Nathalie se fâcha comme si on avait voulu la blesser, et loua excessivement la danse. Leur sentiment dégénéra en dispute ; leur dispute en personnalités. Aglaé devina aisément que l'une avait eu la voix belle, et que l'autre avait dû bien danser.

Elle invoqua la Fée, se mit à un clavecin,

et en joua avec une grâce qui les charma toutes deux. Nathalie surtout était transportée de l'entendre mêler différens airs de danse à ses variations; et Rosalie pouvait croire, au brillant de son jeu, qu'elle en avait fait sa principale étude. Contentes l'une et l'autre, elles se réunirent du moins pour la louer.

Aglaé les quitta, en réfléchissant aux succès qu'elle venait d'obtenir par des agrémens qui rendent toujours plus aimable, mais qui ne suffisent jamais. Elle entrevit qu'on ne plaît par les talens qu'en offrant aux autres ceux qu'ils possèdent, ou qu'ils préfèrent; qu'on a besoin de leurs éloges, même pour être averti de sa propre valeur : au lieu que les qualités se font sentir dans la solitude, dédommagent de l'oubli du monde, et, sans rendre insensible à la louange, ne vous font cependant rien faire pour elle.

Encouragée par ses succès, Aglaé mit le même soin à les étudier toutes. Elle devina qu'Eugénie avait été d'une douceur extrême, qu'Herminie avait très-bien dessiné : elle s'appliqua surtout à en bien connaître une dont l'ensemble l'avait frappée d'étonne-

ment. Son visage n'avait jamais eu de jeunesse ; mais comme elle ne l'avait point su, sa vieillesse n'en valait pas mieux. Il n'y avait aucune nuance dans son esprit, aucun ensemble dans sa personne. Son bonnet ne tenait pas à sa tête ; sa tête semblait toujours prête à se détacher de son col. Elle avait du trait, de l'imagination ; mais ses idées étaient si extraordinaires, sa conversation si étrangement mêlée, que ce qu'elle disait de bien avait plus l'air d'être l'effet de son bonheur que celui de son bon sens. Elle fatiguait à force de vouloir plaire ; choquant tous les usages, ne manquant jamais de faire une chose ridicule, ou d'en dire de déplacées. Les habiles voyaient bien qu'elle était née folle, mais savaient bien aussi qu'elle s'était sauvée par ce grand mot : *elle est extraordinaire!* car la folie est une maladie dont on n'accuse que ceux qui ont eu quelques momens de raison. Aglaé fut long-temps sans pouvoir comprendre comment il lui avait été possible de plaire : mais elle finit enfin par s'apercevoir qu'une indiscrétion prolongée avait bien pu être prise pour un excès de franchise ; et elle sentit que le premier de

tous les charmes est d'être naturelle et vraie.

Aglaé tâcha de démêler les secrètes pensées d'une autre, qui affectait de parler sans cesse de sa nullité, de dire qu'elle radotait, et qu'enfin elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Quel eût été son désespoir si on l'eût prise au mot, ou si on lui eût révélé qu'elle ne parlait si volontiers de ce qu'elle avait perdu, que pour apprendre ce qu'elle avait possédé? Aglaé ne s'y trompait presque plus; elle était modeste avec la fière, soumise avec le bel esprit, piquante avec celle qui voulait paraître douce. Elle flattait leurs défauts par une sorte de pitié, caressait leurs goûts, les invitait à raconter leur histoire, et leur fournissait au moins le plaisir inépuisable de parler d'elles-mêmes.

Ces différentes anecdotes donnaient matière à des réflexions un peu malignes, qu'elle confiait à sa gouvernante, et surtout à des questions qui amenaient des détails intéressans, propres à hâter le développement de son esprit. Par exemple, elle lui demandait un jour pourquoi il en coûtait tant aux femmes de vieillir? « C'est, répondit la gouver-
» nante, parce que rien ne peut jamais rem-

» placer ce qu'elles perdent. Quand les hom-
» mes renoncent au bonheur de plaire, ce
» n'est qu'un échange de passions : l'amour
» de la gloire leur tient lieu des jouissances
» qui leur échappent; le fantôme qu'on ap-
» pelle réputation s'empare de toutes leurs
» facultés. Vieillissant avec des passions nou-
» velles, ils gagnent le terme sans s'en aper-
» cevoir, et finissent par se croire toujours
» jeunes. Si les femmes voulaient, de bonne
» heure, se faire des occupations, consentir
» à s'oublier, et renoncer à la louange, se
» former des amis, ne pas confondre le be-
» soin de briller avec le désir de plaire,
» toutes les saisons auraient pour elles quel-
» ques beaux jours. Lorsque vous rentrerez
» dans le monde, vous serez la seule qui,
» grâce à la Fée, aurez commencé votre jeu-
» nesse au milieu d'un cercle où vos agré-
» mens étaient presque des torts; où, pour
» plaire, vous étiez obligée de les faire ou-
» blier : que ce soit la leçon de votre vie. Je sais
» que pour être heureuse il faut être aimée.
» Profitez donc de tous vos avantages : vous
» êtes belle; en évitant le faste, que votre
» toilette ne soit jamais trop négligée; à la

» ville ou à la campagne, ayez toujours cette
» recherche qui, sans être ce qu'on appelle
» parure, prouve si bien le désir de plaire.
» Cultivez votre esprit, ajoutez chaque jour
» à son étendue; et souvenez-vous que la
» conversation de la femme qui sait le plus,
» doit toujours laisser croire qu'elle cherche
» à s'instruire. L'air du doute console l'igno-
» rant, et flatte celui qui croit pouvoir éclai-
» rer. Mais, surtout, soyez bonne; soyez-le
» si vous voulez être aimée, et l'être tou-
» jours. La bonté nous porte à secourir l'in-
» digent, à excuser le coupable, à écouter
» avec compassion les plaintes même les
» plus insensées, à consoler tout ce qui
» souffre. Trouver une ame bonne est le
» besoin de tous les momens; la posséder
» est le charme de tous les âges, charme
» sans lequel aucune vertu n'est suffisante,
» et qui peut-être ferait pardonner mille dé-
» fauts. Le génie qui nous gouverne n'a
» point donné à la bonté un rang brillant
» parmi les vertus : il n'a pas compris non
» plus l'ingratitude dans le nombre des fau-
» tes qui nous font bannir de sa cour. Sûre-
» ment il a cru que l'amour, ou la justice

» des hommes, nous récompense ou nous » punit assez. »

Ces réflexions, communiquées avec un tendre intérêt, attachaient Aglaé, la ramenaient à la raison, à ses études, et l'invitaient à y mettre encore plus de suite. Mais plus elle avançait, plus elle sentait le besoin d'être guidée : aussi demanda-t-elle à sa gouvernante, avec cette bonne foi de la première jeunesse, de la diriger, de l'aider à regagner son enfance perdue. — Celle-ci lui sauva les premières difficultés, lui cacha surtout ce qu'il faut de peines, de travail, de persévérance, pour arriver à un genre quelconque de perfection. Ce n'était pas toujours de longues lectures; c'était moins encore de fatigantes allégories : jamais de gêne; ne courant ni après l'esprit ni après le savoir ; évitant l'ennui qu'on redoute à tous les âges : mais dans des promenades utiles, tout devenait un sujet d'instruction et de plaisir. La nature si belle et si riche, fournissait des développemens toujours nouveaux. Un observateur attentif a dit : « Aux yeux de l'igno» rant tout est prodige, ou tout est naturel. » Aglaé, qui jusque-là n'avait promené que

des regards indifférens sur tant de richesses, Aglaé s'arrêtait à tout, questionnait sans cesse, dévorait l'instruction, et s'étonnait également de ce qu'elle ne savait pas, et du temps qu'elle avait passé sans chercher à s'instruire.

Elles entreprirent un jour de faire le tour de l'île, et arrivèrent à une petite maison isolée, paisible habitation d'une vieille qui les reçut avec ce mélange de tristesse et de douceur qui trahit les ames sensibles. Aglaé se sentit attirer vers elle, et n'eut pas besoin de se garantir de cette première impression qui, près de toutes les autres, portait à la plaisanterie. Aglaé n'éprouva qu'un sentiment mêlé d'intérêt et de respect. Elle n'osait point lui demander ses aventures; elle craignait presque de les lui rappeler. Elle aurait voulu lui plaire, attirer sa confiance, la consoler s'il était possible. La vieille la devina, la fit approcher d'elle, et lui raconta son histoire en ces mots :

« Je ne vous parlerai point de mon enfance; rien ne me la rappelle. Mes souvenirs ne commencent qu'au jour où je vis, pour la première fois, un homme qui fut le maître

du reste de ma vie. Jusque-là je m'étais crue jolie, spirituelle; de ce moment j'en doutai; ma toilette ne finissait plus; je n'étais jamais contente de mon esprit; et le jour où il me dit qu'il m'aimait je me crus parfaite.

» On nous unit. Contente alors je vivais dans une espèce de rêverie : j'oubliai toute chose. Je n'existais que les heures qu'il me donnait; les autres se passaient à l'attendre, ou à le regretter. Lorsqu'il arrivait, il semblait changer l'air que je respirais; je me trouvais heureuse sans avoir besoin de le dire : je suivais tous ses mouvemens; je l'écoutais avant qu'il parlât; ce qu'il disait je croyais l'avoir pensé. Longtemps il fut heureux par tant d'affection; mais dans mon bonheur, je ne songeais pas qu'il faut des soins pour conserver même ce qu'on aime : je négligeai ma figure, mon esprit, mes amis; je ne pensais qu'à lui, je ne voyais que lui, je ne parlais que de lui.

» Tout le monde m'avait abandonnée, sans que je l'eusse remarqué; je finis par l'ennuyer aussi. Je sentais qu'il se détachait; ses retours n'étaient plus que des complaisances, ses soins que des procédés. Au lieu d'appeler les plaisirs à mon secours, je passais dans les

larmes et les reproches le temps qu'il me donnait par habitude : j'exigeais l'amour, j'éloignai l'amitié : je ne le voyais presque plus........ Qui m'eût dit alors que j'allais souffrir davantage ?.....

» Quelle douleur je ressentis, en apprenant qu'il était occupé d'une autre femme ! Je demandai avec hauteur, comme s'il m'aimait encore, je demandai qu'il ne la revît plus ; il me refusa sans colère ni pitié. C'est alors que je me crus perdue... Je le priai de m'aimer, comme on demande aux dieux de vivre. Je ne prétendais plus à aucun sacrifice. Voyez-la, aimez-la, m'écriai-je ; mais ne m'oubliez jamais tout-à-fait... Mon humeur l'avait éloigné ; ma douceur le ramena, et une seconde fois je me crus heureuse...

» Bientôt après, il se laissa entraîner par l'ambition. Je n'étais plus jeune ; le temps avait passé, et je ne m'en étais point aperçue. Je me plaignais, quoique sûrement j'eusse été une des plus fortunées ; mais il fallut bien des années pour me l'apprendre.

» Je lui cachais mes peines ; elles en influaient davantage sur mon caractère et sur ma santé. J'étais devenue triste et souffrante :

je n'en étais que moins aimable. J'espérais toujours que le lendemain m'apporterait quelque consolation ; et ce n'était qu'un jour de plus passé dans les larmes. Enfin, j'entendis parler d'un devin qui, disait-on, faisait des miracles ; on y croit dès qu'on en a besoin : j'allai le consulter. Comme j'arrivais chez lui, j'en vis sortir une vieille à qui je demandai ce qu'il lui avait dit : je n'en obtins pour réponse que ces quatre vers que je n'ai jamais oubliés :

De l'avenir point de nouvelle ;
Il ne m'a dit que le passé :
Les plaisirs d'un âge avancé
Sont les plaisirs qu'on se rappelle.

» Je n'entrai point chez l'oracle, et pris cet avis pour moi-même. Je renonçai au bonheur : celui des autres m'intéresse encore, il me console quelquefois ; mais il ne m'empêche pas d'attendre avec impatience la fin de ma vie. »

Aglaé avait écouté la vieille avec ce vif intérêt qui fait qu'on partage toutes les sensations. Sa gouvernante, qui avait surpris ses yeux remplis de larmes, aurait peut-être désiré que ce tableau n'eût pas été rendu avec

tant d'énergie; mais elle se promit bien de dire sans affectation, dans leur premier entretien, que le malheur de la vieille était commun à toutes les femmes sensibles; et ce n'est pas un jour perdu, que celui qui apprend que l'amour est bien loin de tenir ce qu'il promet.

Aglaé de son côté réfléchissait, mais se disait qu'elle reverrait souvent cette intéressante vieille, et lui ferait répéter des détails qui l'avaient si vivement affectée. Ces épreuves ne réussirent pas au gré de son attente; l'histoire était toujours la même. Aglaé sentit qu'il est impossible de parler long-temps de soi sans fatiguer.

Elle avait cru que chaque jour elle aimerait cette vieille davantage, et chaque jour elle l'écoutait avec moins d'intérêt. Rien ne pouvait la distraire. La morale, l'ambition, la campagne, les comparaisons, les différences, tout la ramenait à celui qu'elle avait aimé. Parlait-on d'une belle action? il l'aurait faite; d'une chose simple? il l'aurait embellie. De toutes ces femmes c'était encore la plus aimable; ses souvenirs venaient du cœur. Aglaé allait chez elle avec plaisir, y restait

avec ennui, et cependant la quittait avec peine; mais elle la quittait quelquefois avant que le soleil eût marqué l'heure de son retour. La vieille, sans se plaindre, lui disait adieu avec tristesse. Aglaé revenait lentement, mécontente d'elle-même, se reprochant sa cruauté, se trouvant incapable d'aucun sacrifice.

Le lendemain, après ses heures d'étude, elle volait chez son amie; il semblait, à la voir courir, que jamais elle n'arriverait assez tôt; et jouissant d'avance du plaisir que causerait son empressement, elle s'accoutuma peu à peu à s'oublier elle-même, à se croire nécessaire au bonheur d'un autre, première des illusions, et la plus douce de toutes; elle en vint même jusqu'à retourner chez celles qui lui avaient paru si ridicules.

Ce n'était plus la raillerie; ce n'était plus le cruel besoin de se moquer. Elle flattait encore leurs défauts, mais comme on console un malade qui n'a plus de ressource. Cependant leur extrême crédulité l'effraya sur elle-même. — « Rassurez-moi, dit-elle un jour » à sa gouvernante; je ne vous demande » point d'éloges, mais j'ai besoin d'être en- » couragée. Suis-je jeune? M'avez-vous

» donné les moyens d'être aimable? Comme
» ces femmes, ne suis-je pas aussi dans l'a-
» veuglement? » A ces mots la Fée parut.
— *Soyez tranquille, mon Aglaé*, lui dit-elle; *vous êtes ce que vous étiez: je ne pouvais rien ajouter à votre beauté. Il ne m'était pas permis non plus de vous corriger, sans que vous prissiez un peu de peine. Je vous ai offert à la fois tous les défauts que le temps et le besoin de la louange vous auraient donnés: ils vous ont guérie de la vanité; de la vanité, qui, chez les femmes, rend la jeunesse coupable, et la vieillesse ridicule. C'est avoir gagné plus que je ne vous avais promis. Puisse votre ame douce et sensible n'avoir jamais besoin des exemples de la vertu pour se porter au bien! Je vais vous rendre à vos États; mais avant de vous quitter, je veux, comme les bonnes mères, vous récompenser d'avoir travaillé à votre bonheur: que souhaitez-vous?*

Aglaé lui demanda de rajeunir son amie; mais la vieille refusa cette faveur si son amant ne la partageait pas. — « Je ne désire
» point de vivre, leur dit-elle, je ne vous
» demande point des années: rendez-moi

» seulément les jours de mon bonheur, et » que je meure celui où il cessera de m'ai- » mer. » — La Fée combla ses vœux, lui rendit sa jeunesse, son amant, ses plaisirs et ses peines.

Elle ramena Aglaé à sa mère qui, en la voyant, la crut parfaite, et se persuada qu'elle avait employé tout le temps qu'elle ne lui avait pas vu perdre. Cette fois, l'amour maternel ne la trompa point. Elle remit sa couronne à sa fille, qui passa le reste de sa vie à douter d'elle-même, et à excuser les autres.

FIN D'AGLAÉ.

CHARLES

ET

MARIE.



Mˡˡᵉ Ribaut del. — Gœlden Sc.

Vous serez la femme du seul qui n'oublie pas le pauvre.

CHARLES LENOX

A SON AMI.

J'AI suivi votre conseil; chaque jour je me suis rendu compte des différens sentimens que j'ai éprouvés. Je pensais que vous liriez ce journal, et je me disais : Mon ami sera pour moi une seconde conscience; je m'adresserai à lui, ou me parlerai à moi-même avec une égale sincérité.

> T'is greatly wise to talk with our past hours :
> Their answers form what men experience call (1).
>
> YOUNG.

Combien j'ai été affligé en voyant que

(1) Il est sage d'interroger ses heures passées : leurs réponses forment ce que les hommes appellent l'expérience.

la plus grande partie de mes jours a été vide d'intérêt! Je me suis rappelé l'étonnement d'un de nos philosophes à la vue de ces nombreuses épitaphes, où la date de la naissance et celle de la mort composent toute l'histoire d'un homme. J'ai donc supprimé dans mon journal ces heures que rien n'a remplies, ces jours commencés et finis sans laisser un souvenir. Je ne vous confie de ma vie que ce qui peut exciter, ou des retours consolans sur moi-même, ou des regrets tardifs, mais d'où naissent des résolutions généreuses.

CHARLES

ET

MARIE.

1er mai.

J'ÉTAIS à Oxford; je venais d'avoir vingt ans, et je célébrais le jour de ma naissance avec plusieurs de mes compagnons d'étude, lorsqu'on m'a apporté une lettre qui m'annonçait la maladie de ma mère et son extrême danger. Je suis parti aussitôt; l'inquiétude, le trouble qui m'ont agité pendant ma route ne peuvent s'exprimer. Arrivé près du château de mon père, j'osais à peine lever les yeux, dans la crainte de rencontrer ce tableau de deuil qui avertit qu'un des maîtres de la maison n'est plus (1). Hélas! il a frappé

(1) En Angleterre, à la mort d'une personne distinguée, on met sur la façade de sa maison

mes regards ; je regardais ce tableau, et m'écriais involontairement : — Ma mère, ma mère, je vous ai donc perdue pour toujours ! rien ne vous rendra jamais à ma tendresse ! j'aurai beau vous chercher, vous désirer, je ne vous retrouverai plus ! — Je suis descendu de voiture ; je souffrais trop, renfermé dans ce petit espace ; le repos qu'il m'y fallait supporter me livrait trop à l'agitation de mon ame. Je me suis hâté d'arriver à notre maison ; je suis entré dans la chambre de mon vieux père : il a étendu ses bras vers moi, il m'a serré contre son cœur ; une larme s'est échappée de ses yeux, elle est tombée sur ma main. Je crois la sentir encore... Mon père ! vous qui aviez toujours été l'arbitre de mon sort, que je souffris lorsque je vous vis une première douleur !... J'ai voulu lui parler, essayer de lui donner des consolations. Sa voix s'est baissée involontairement lorsqu'il m'a rendu compte de la maladie et de la fin de ma mère. A peine pouvais-je l'entendre ; ses sanglots étaient

---

le tableau de ses armoiries entouré d'un cadre noir.

étouffés, ses mots interrompus ; mais quand il a voulu me faire juger de l'étendue de la perte que nous avions faite, sa voix s'est élevée sans qu'il s'en aperçût. Ses yeux s'animaient à mesure qu'il faisait l'éloge de ma mère. Espérait-il parvenir encore jusqu'à celle qu'il avait perdue ? O ma mère, puissiez-vous avoir entendu ces dernières expressions de son amour!

---

2 mai.

Aujourd'hui, lorsque nous sommes entrés pour dîner, j'ai détourné les yeux de la place que ma mère occupait au haut de la table. En regardant cette place où je la voyais tous les jours, je craignais que mon père n'allât s'y asseoir. Dieu sait si je l'aime! mais il ne peut remplacer ma mère; et elle n'aurait pu me tenir lieu de lui!... Je voudrais qu'on ne succédât pour ainsi dire que par degrés à ceux qui nous étaient chers; et qu'au moins, quand leur souvenir frappe davantage, les yeux retrouvassent quelques traces de leur séjour dans leur maison. Je ne sais si mon père a été saisi du même sentiment; mais, comme moi, il a détourné ses regards, et est allé prendre sa chaise accoutumée. « Mon fils, m'a-t-il » dit, laissons cette place vide jusqu'au jour » où votre femme l'occupera. Alors je vous » donnerai la mienne aussi; ma fortune de- » viendra la vôtre; vous n'hériterez point » d'un père, vous partagerez avec un ami. » Avant de mourir, je vous verrai agir » comme chef de notre famille; avant de

» mourir, je pourrai juger quel sera votre
» avenir quand j'aurai quitté la vie. »

Pendant qu'il parlait, mon cœur faisait le serment de ne jamais oublier tant de bonté.

---

3 mai.

Ce matin je suis descendu dans les jardins que ma mère aimait. Combien de pensées tristes et douces m'ont occupé ! Chaque pas, chaque arbre me rappelait mon heureuse enfance. Les soins de ma mère se mêlent tellement avec le commencement de ma vie, que j'ignore à quelle époque, de quel jour, dater un souvenir où le sien ne vienne pas se confondre. Ma mère et moi, moi et ma mère, voilà tout ce qui a rempli mes jeunes années.

O vous, tendres affections de l'ame qu'elle chercha toujours à m'inspirer, pitié généreuse, sacrifice de soi-même, conduisez-moi à travers la vie, pour chercher et deviner le malheur. Que de fois j'ai vu ma mère pleurer avec ceux que l'affliction accablait! J'admirais avec quelle réserve elle s'informait de leurs besoins; comme elle savait les amener à lui confier leurs peines! J'étais le seul confident de ses œuvres pieuses qu'elle cachait soigneusement à tous les autres; mais moi je savais tout, parce qu'elle voulait ouvrir mon cœur à la bienfaisance. Elle me répétait souvent :

« Mon fils, mon cher fils ! sois bon, sois trop » bon ; car il avait bien raison celui qui di» sait : A la mort il ne reste que ce que l'on » a donné. »

Il m'arrivait quelquefois de craindre que des émotions trop vives n'altérassent sa santé si délicate ; mais il était impossible de la décider à s'occuper d'elle-même. « Tu l'as vu sou» vent, me disait-elle ; ces larmes consolent » ceux que le bienfait a soulagés. Elles con» solent même, quand de grandes infor» tunes rendent les secours trop difficiles. » Mais ces larmes si douces à répandre, ne » les montre pas aux heureux de ce monde ; » car ils les ont nommées faiblesse. » — Alors elle causait avec moi ; elle m'apprenait, et le bien et le mal que je rencontrerais parmi les hommes, les difficultés que j'aurais à vaincre, les séductions qu'il me faudrait éviter. Sa tendresse prévoyante me présentait ainsi tout ce qui pourrait m'éclairer lorsqu'elle ne serait plus. Ma mère, vous serez toujours obéie. Je crois entendre encore votre voix si touchante ; vos regards si tendres, je les vois encore ; et votre souvenir sera toujours mon guide.

---

3 juin.

Il y a déjà un mois que j'ai laissé ce journal, parce que mes réflexions, mes sentimens ont toujours été les mêmes, et que je n'avais pas le courage d'écrire. Loin de travailler à surmonter ma douleur, je cherchais, avec une secrète satisfaction, tout ce qui pouvait l'accroître. Je m'abandonnais à une sombre mélancolie, et ne me plaisais plus que dans la solitude.

Plusieurs fois mon père avait essayé de parler à ma raison, sans pouvoir obtenir que je fisse aucun effort pour me distraire. Je lui savais même mauvais gré d'en avoir la pensée; et quand il m'avait fait de pressantes mais vaines représentations, je le quittais, mécontent de lui qui voulait m'arracher à des regrets qui m'étaient chers, et mécontent de moi qui affligeais ses vieux jours.

Enfin hier il m'a dit : « Veux-tu donc » abréger ma vie ? » A ces mots, j'ai senti un frémissement extraordinaire ; je l'ai regardé avec d'autres yeux que je n'avais fait la veille. Il me semblait que j'allais le trou-

ver changé, malade; et je tremblais pour lui. Je l'ai pressé dans mes bras, avec toute l'ardeur du plus tendre attachement. Il y a paru sensible. — « Nous reviendrons ici » bientôt, m'a-t-il dit; car c'est ici que je » veux passer le peu qui me reste à vivre. » Mais aujourd'hui, mon enfant, je désire » que tu m'accompagnes dans une terre que » je n'habite plus depuis long-temps. J'y ai » des affaires, et j'ai besoin de t'avoir avec » moi. » — Je lui ai fait observer avec timidité que, s'il y avait bien long-temps qu'il n'avait été dans cette terre, il pouvait encore différer de s'y rendre. — Non, a-t-il repris: » je veux te remettre le soin de nos biens; » et pour cela il faut que tu les connaisses. »

En disant ces mots il tenait ses yeux baissés; car il se reprochait peut-être de ne pas me dire le vrai motif qui le portait à s'éloigner. Je savais aussi bien que lui, qu'il cherchait à m'enlever d'un séjour qui me rappelait trop vivement celle que nous avions perdue. Mais, comme il ne prononçait pas le nom de ma mère, je n'osais pas lui parler d'elle.

« Mon père, lui ai-je dit, permettez à » votre fils de vous faire une question; et

» promettez-lui d'y répondre, sans vouloir,
» même pour son bien, lui rien dissimuler. »
— Il m'a regardé d'un air surpris. Mon ton grave, cette manière nouvelle et imprévue de l'interroger, ce doute sur sa sincérité que je devais si bien connaître, ont paru le troubler. Aussi, était-ce seulement parce que je le voyais entraîné par le désir de donner quelque soulagement à mes peines, qu'un pareil doute pouvait entrer dans mon ame.

« Mon père, ai-je ajouté, si j'osais me
» refuser à vous suivre, partiriez-vous tou-
» jours? » — J'ai vu qu'il prenait à l'instant une résolution qu'il n'avait pas formée jusqu'alors, mais qui devenait inébranlable. —
» Oui, mon fils, m'a-t-il répondu, j'irais
» seul, et j'y resterais seul. » — « S'il en est
» ainsi, lui ai-je dit en soupirant, nous irons
» ensemble. »

Il a pris ma main, et l'a serrée dans les siennes: il jugeait combien il m'en coûtait de lui obéir, et s'affligeait de me contraindre; mais il s'y croyait obligé, et il m'a dit : « Nous reviendrons ici, dès que tu l'exi-
» geras. »

---

8 juin.

Il y a trois jours que nous avons quitté la terre où j'avais passé mon heureuse enfance. Il m'a semblé que je me séparais de ma mère une seconde fois, et je lui ai dit de cœur un dernier adieu. Mon père ne m'a point laissé le temps d'attacher de nouveaux et pénibles regrets à un séjour que tant de souvenirs me rendent si cher. Il avait tellement hâté les préparatifs de notre départ, que je me suis vu, près de lui, dans sa voiture, sans trop savoir comment il avait obtenu de moi une obéissance si prompte.

Mon père, qui avait retrouvé toute l'activité de sa jeunesse pour arranger notre voyage, n'a plus rien su faire pour lui-même, dès qu'il m'a eu en sa puissance. En chemin venait-on lui demander des ordres? il répondait toujours : « Adressez-vous à mon fils. » — Lorsque ses gens lui ont proposé de s'arrêter, à l'heure ordinaire de ses repas, il m'a regardé sans leur parler. Enfin, il semblait attendre de moi tous les soins auxquels son âge et sa faiblesse étaient accoutumés.

Je voyais qu'il voulait m'occuper, et m'arracher à mes pensées; mais je sentais aussi que je pouvais lui être utile, et que je lui faisais du bien. Toujours attentif à prévenir ses désirs, avant la fin du jour, malgré moi, je fus réellement tiré de mes rêveries; et, pendant cette route, je ne songeai plus qu'à ce qui pouvait la lui rendre moins fatigante.

Il m'a dit qu'il n'avait pas été depuis vingt ans dans la terre où il me conduisait, parce qu'il y avait perdu son premier enfant. « Depuis lors, a-t-il ajouté, tu as été toute mon » espérance; aujourd'hui tu es mon unique » consolation; ne l'oublie pas... » — Il s'est arrêté. — « Mon fils, a-t-il repris tout ému, je » te confie mes vieilles années; tu peux en- » core me faire chérir la vie.... Mais, sans » toi que deviendrais-je ?... » Il a porté ses regards vers le ciel et m'a répété : « Il ne me » reste que toi; ne l'oublie pas. » Des larmes s'échappaient de ses yeux.

A ces mots, je l'ai pressé contre mon cœur, en me promettant de me consacrer entièrement à lui.... J'ai vu qu'il lisait dans mon ame; car il m'a dit d'un air attendri : « Soyons quelque temps sans parler de ces

» jours heureux, qui sont à jamais passés...
» S'il est possible, ne jetons pas de regards
» en arrière.... Nous y reviendrons, mon
» fils; *elle* nous sera toujours présente!....
» Mais aujourd'hui je m'abandonne à toi. »

---

15 juin.

Mon père ne songe qu'à me distraire ; et il y parvient, en se confiant aux soins de ma tendre surveillance. Sous le prétexte de son grand âge, il prétend me persuader que je lui suis nécessaire ; et que je le soulage beaucoup, depuis qu'il m'a mis à la tête de sa maison. Ses gens ne s'adressent plus qu'à moi pour tout régler, tout décider ; et je ne puis quelquefois m'empêcher de sourire, lorsque lui-même me demande mon avis pour la moindre chose. Enfin, il ne paraît plus être qu'en visite chez lui ; et si par hasard il donne un ordre, c'est lorsqu'il craint que je ne pense pas assez à moi, et que ses gens ne me négligent.

Il s'est plu à me rendre compte de la valeur de cette terre, qui se ressent un peu de l'absence du maître. Il me parle des améliorations dont elle est susceptible ; il veut que j'y fasse des embellissemens qui puissent me la faire aimer ; enfin, il n'est plus avec moi qu'un homme d'affaires éclairé, qui entretient un jeune propriétaire de sa fortune. Qu'il est bon mon père ! et comme

son extrême bonté relève mon courage! il est, au fond de mon cœur, un regret qui ne s'effacera point; mais je saurai le cacher, pour consoler mon *vieil ami;* car c'est le nom que mon père se donne en me parlant de lui. Actuellement, je m'efforce de paraître tranquille; je cherche même à l'amuser. Je lis, je cause avec lui; et sa bonté a plus d'empire sur moi, que n'en auraient les plus sages conseils dénués d'une si tendre affection..

Nous avons été reçus ici avec une joie très-vive par nos fermiers. Tous avaient l'air si enchantés de nous revoir, que je leur en ai su gré. Si mon père a négligé ses intérêts, en ne venant point dans cette terre, au moins ceux qui dépendent de lui n'en ont pas souffert. J'ai pu voir à leur aisance que, s'ils n'avaient pas joui de la présence de leur maître, ils n'en avaient pas été oubliés. Ces visages si contens me causèrent un moment de satisfaction. Mon père me les nomma; il leur dit que je les rendrais heureux; et je leur en fis la promesse, en me souvenant de ma mère.

---

24 juin.

Nous commençons à reprendre des occupations régulières qui finiront par devenir des habitudes. Je tâcherai de les rendre douces et agréables à mon père. Il voudrait bien obtenir de moi que j'allasse voir quelques-uns de nos voisins dont nous avons reçu des marques d'intérêt à notre arrivée ici ; mais je n'ai pas encore pu m'y résoudre. Des visites ! des indifférens! Hé! qu'aurais-je à leur dire ? Cependant je ne me renferme point dans l'enceinte de cette terre. J'aime à errer dans la campagne ; mais alors j'ai besoin d'être seul ; je préfère même une belle soirée à l'éclat du jour.

Mon père s'étant retiré hier de bonne heure, je suis sorti pour me promener. Sans projet, sans réflexion, j'ai suivi le cours d'une petite rivière qui m'a conduit à un parc charmant. J'y suis entré : le ciel étincelant d'étoiles ne m'avait jamais paru si brillant; l'air était embaumé par les fleurs, et quelquefois je m'arrêtais pour en respirer le parfum. Ce calme de la nature, ce silence de la

nuit, me plongeaient dans une profonde rêverie. Mon ame s'y abandonnait tout entière, lorsque j'ai été rappelé à moi-même par les sons lointains d'une romance plaintive. Je me suis approché sans bruit de la cabane d'où venaient ces accens si tendres. Appuyé contre un arbre, je n'osais faire un mouvement. Ne connaissant rien de ce qui m'environnait, n'entendant que cette voix céleste, qui se perdait dans les airs, je sentais un charme que je ne puis définir; et j'oubliais le reste du monde et moi-même.

Je ne saurais exprimer ce que j'ai éprouvé quand cette voix s'est interrompue, et qu'à l'instant plusieurs personnes ont loué vivement celle qui venait de chanter. Alors tout m'a paru changé autour de moi; mon illusion a cessé : ces applaudissemens m'ont fait mal. Je ne sais si celle à qui j'avais dû ces impressions inattendues m'avait inspiré trop d'intérêt; mais j'ai pris de l'humeur contre elle; je me la représentais flattée de briller : c'est à force d'art, me disais-je, qu'elle a trouvé ces notes sensibles, qu'elle a surpris mon cœur sans défense. Je m'éloignais à

grands pas de cette cabane; et cependant un sentiment inexplicable me faisait trouver une sorte de plaisir à n'avoir pas vu cette femme. Peut-être qu'un jour le hasard me la fera rencontrer; et si je puis ne pas la deviner, peut-être serai-je de nouveau attiré vers elle, sans me souvenir de ces applaudissemens que j'entends encore. Qu'elle ne chante plus, mais qu'elle me parle; sa voix doit être bien douce!

Il y a, près de la cabane où elle s'était retirée, un rosier couvert de fleurs; j'en avais pris une, que, sans m'en apercevoir, je sentais avec délice toutes les fois que des sons plus touchans rendaient mon émotion plus vive. En revenant dans ma chambre, l'éclat de la lumière me fit remarquer que j'avais conservé cette rose; elle ne me plaisait plus : je la jetai sur ma table, et me couchai. Ce matin, à mon réveil, elle était fanée; j'ai commencé à la regretter. Je suis descendu dans le jardin de mon père; il y a beaucoup de rosiers : je ne sais pourquoi ce grand nombre de fleurs réunies m'a donné aussi de l'humeur. Enfin, j'ai découvert une rose isolée, solitaire; elle m'en a paru plus

belle. Je l'ai cueillie ; je recherchais les sensations que celle de la veille m'avait fait éprouver ; elle me les a rappelées sans me les rendre. Il faisait grand jour ; j'étais seul : ce n'était plus qu'une rose.

---

25 juin.

Il m'est resté de la soirée d'hiér ùne vague inquiétude qui me poursuit encore. Aujourd'hui me promenant seul, je me plaisais à créer une ame et une figure enchanteresse pour cette voix qui était venue me charmer. En revenant sur toutes mes impressions, je me suis dit que si cette femme eût chanté un air gai ou vif, je ne l'aurais entendu que comme un bruit importun qui venait troubler ma rêverie. Il me semble que la joie a besoin de lumière; qu'il faut, pour ainsi dire, voir la gaieté pour la partager : tandis qu'hier, la solitude, le silence de la nuit, m'avaient disposé à la mélancolie. Dans l'émotion où j'étais, ces sons plaintifs semblaient répondre à mes peines, et me faisaient désirer un cœur qui pût les partager, ou du moins les comprendre.

1er juillet.

Toujours involontairement occupé de cette femme, sans oser parler d'elle à mon père, je lui ai rendu compte de ma promenade dans le parc inconnu. La petite rivière qui y conduit, cette profusion de fleurs, la cabane où je me suis arrêté, tout lui a fait juger qu'il appartient à lord Seymour, chez qui il avait eu l'intention de me mener. Aujourd'hui, sans m'en avoir prévenu, il a demandé ses chevaux après dîner, et nous sommes partis pour faire cette visite. Je craignais le monde; mais j'étais bien aise de revoir le parc de lord Seymour.

Que de sentimens divers j'ai éprouvés pendant le chemin! — Qui sait, me disais-je, si cette voix qui m'a touché n'est pas celle d'une femme dont le séjour n'était que momentané dans cette maison? J'ai toujours redouté les nouvelles connaissances; et je m'empresse d'aller chez lord Seymour, que je n'ai jamais vu! Pourquoi? pour rencontrer une personne qui peut-être n'y est déjà plus. — Cette crainte m'agitait, lorsqu'une

voix secrète m'a crié : Insensé! tu serais bien heureux de ne pas la voir aujourd'hui; au moins tu la chercherais demain, avec l'espérance de la trouver telle que tu la désires.... Si cette femme était laide? Laide! non, non: pas même une figure ordinaire. — Aussitôt je me l'imaginais parée de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, mais avec l'art d'une coquette. Comment, moi, qui croyais n'avoir jamais remarqué la parure d'aucune femme, avais-je ainsi présentes toutes les exagérations de la mode? — Mon père me parlait; je l'entendais à peine : ses regards surpris ont augmenté mon embarras. Heureusement nous arrivions; et il n'a pas eu le temps de me faire des questions auxquelles j'aurais été bien embarrassé de répondre.

Lord Seymour est venu au-devant de nous. Après les complimens d'usage, il nous a conduits dans le salon, et m'a présenté à sa famille. — Je ne saurais peindre l'inquiétude secrète qui me faisait tenir les yeux baissés, dans la crainte de ne pas trouver celle que mon cœur cherchait. Dès que j'ai osé regarder les filles de lord Seymour, il ne m'est plus resté d'incertitude.

Je veux placer cette famille dans l'ordre où elle était assise. Près de la cheminée, à droite, était lady Seymour. Elle paraît succomber sous une maladie lente. Ses souffrances n'altèrent, ni la douceur, ni la régularité de ses traits. Sa faiblesse, l'attention que l'on est forcé d'avoir pour l'entendre, ajoutent encore une sorte de charme à la bienveillance de ses expressions. Marie, sa troisième fille, était à côté d'elle. Jamais on n'a plus ressemblé à sa mère; mais comme la timidité l'empêche de parler, ses beaux yeux seulement cherchent les vôtres quand vous avez dit une chose qui lui a plu; et si un mot, un oubli vient à l'étonner, elle ne s'en rapporte plus à elle; ses regards demandent à sa mère si elle a raison d'être mécontente.

Marie, j'ignore si c'est vous dont la voix m'a touché; je n'ai même plus le désir de m'en instruire. Je ne sais si je voudrais vous trouver ces talens enchanteurs: j'ai besoin de vous aimer; je craindrais d'être séduit. Oui, Marie, je vous aime pour cet amour que vous portez à votre mère : je vous aime encore en vous comparant à vos sœurs; chacune de leurs prétentions fait ressortir vos qualités :

je vous aime pour cette réserve, ce silence, qui semblent promettre à un seul la connaissance de votre cœur. Marie, j'ignore si vous êtes riche, et je suis sûre que vous êtes bienfaisante. Si le pauvre ne prononce pas votre nom dans ses peines, mon cœur reviendra d'un long rêve.

Lord Seymour était étendu dans un grand fauteuil, à gauche de la cheminée : deux gros chiens dormaient à ses pieds; il les réveillait ou par des caresses, ou par des injures, car il s'en occupait sans cesse. Miss Sara, sa fille aînée, a paru en habit de cheval. Elle a pris le parti d'être sémillante et gaie; aussi rit-elle toujours sans raison, comme elle s'agite sans motif. Je lui ai été présenté. Elle a voulu savoir si j'aimais les chiens, les chevaux, et m'a compté parmi ses compagnons de chasse, sans daigner s'informer si je pouvais la suivre. Marie ne prenait aucune part à ces arrangemens. J'ai osé lui demander, mais mon cœur ne doutait point de sa réponse, si elle partageait ces plaisirs? Sara ne lui a pas laissé le temps de s'exprimer, et m'a dit d'un air moqueur : « Marie reste toujours à » l'ombre de la maison. » — « Oui, a repris

» lady Seymour, elle reste près de moi; elle » prête à ma faiblesse l'appui que je donnais » à son enfance. » — Marie a levé les yeux au ciel, et les a baissés aussitôt sur son ouvrage. — Je vous entends, Marie; c'est au ciel que vous reportiez ce bien si pur, la reconnaissance d'une mère! Mais ces yeux baissés m'apprennent aussi combien votre ame sensible craint de blesser vos sœurs.

Miss Sara caressait les chiens de son père. Lord Seymour regardait sa femme d'un air mécontent. On est tombé dans un silence qui n'a été interrompu que par l'arrivée de miss Indiana, sœur de lord Seymour, et de miss Eudoxie, sa seconde fille. J'ai été présenté à ces dames. Elles ont fait peu d'attention à moi, jusqu'à l'instant où mon père a dit que j'arrivais d'Oxford. — « Dieu! s'est » écriée miss Eudoxie, vous devez bien re» gretter une ville qui renferme tant de sa» vans! Les livres seuls peuvent remplacer » leur conversation. » — L'embarras de Marie, l'inquiétude de lady Seymour, m'ont prouvé combien cette ridicule prétention les affligeait; aussi ai-je répondu sèchement à miss Eudoxie, que les savans

cherchaient quelquefois dans la conversation à oublier leurs livres. — Elle a regardé sa tante avec un air de surprise et de dédain qui m'était destiné, et m'a fait plusieurs questions qui auraient mieux convenu à une femme qu'à moi : cette petite vengeance m'a amusé.

Le soir, tous les beaux esprits des environs sont venus former une cour à miss Eudoxie. Marie a fait le thé. Par quel amour-propre désire-t-on pour celle qu'on préfère, des suffrages que l'on dédaignerait pour soi? Je souffrais d'entendre ces messieurs ne jamais adresser la parole à Marie, que pour lui donner la peine de les servir : ils blessaient mon sentiment, et n'auraient pu décider mon opinion.

Lord Seymour et Sara sont sortis; lady Seymour m'a fait approcher d'elle. Avec quel respect, quel regret elle m'a parlé de mon excellente mère! A chacune de ses paroles, Marie soupirait, regardait alternativement sa mère, moi, mon grand deuil; et une douce et consolante pitié régnait sur son visage. — Marie, j'aurais aimé à vous confier mes peines; mais je sentais encore que si

j'en dois éprouver à l'avenir, c'est près de vous que je voudrais passer le temps du malheur.

A mesure que lady Seymour semblait s'occuper davantage de moi, miss Indiana, miss Eudoxie me traitaient avec plus de politesse; elles ont même fini par me parler sans cesse. La bonne et souffrante lady Seymour ne pouvant supporter tant de bruit, a demandé la permission de se retirer. A l'instant Marie a donné le bras à sa mère, et s'est éloignée. A l'instant ce salon m'a paru désert, cette conversation insupportable. J'ai entraîné mon père, et me suis échappé avec la joie et l'impatience d'un enfant.

---

8 juillet.

Hier matin, je reçus une invitation de lord Seymour et de miss Sara, pour me rendre aussitôt à une partie de chasse, qu'ils assuraient devoir être charmante. La certitude que Marie n'y paraîtrait point, l'idée de m'y trouver sans elle, me contrariaient : mais je sentais aussi qu'un refus déplairait à lord Seymour et à sa fille chérie. D'ailleurs, mon père a exigé que j'acceptasse cette proposition. Je ne sais pourquoi les gens âgés croyent que la jeunesse ne s'amuse que lorsqu'elle est active et agitée. Mon père m'a dit que le mouvement de la chasse, et cette familiarité qu'amènent tous les plaisirs bruyans, me donneraient sans doute une sorte d'intimité dans cette maison, et qu'il désirait m'y voir aller souvent; car il estime beaucoup lady Seymour. — Je m'engageai donc à suivre lord Seymour, mais avec humeur; j'étais obligé de me répéter : « C'est » pour voir Marie ! aujourd'hui sera perdu, » sacrifié; mais demain, mais les jours qui » suivront, je serai près d'elle ! » — Cepen-

dant je ne pouvais surmonter cette déplaisance que l'on éprouve toujours en prévoyant un long ennui.

J'arrive; à peine ai-je entendu le son du cor, la voix du chasseur, qu'à ma grande surprise je partage la gaieté générale. Tout entier à Marie, j'avais oublié que j'aimais les chiens, les chevaux; et une fois au rendez-vous, je retrouvai ces premières passions de ma jeunesse.

Miss Sara m'appela près d'elle. Sa franche gaieté excitait la mienne; il me semblait que nous avions passé notre vie ensemble. J'admirais ses grâces, son courage, et même sa témérité. Le soleil était dans tout son éclat, l'air pur, le ciel sans nuage. Nous franchissions tous les obstacles; elle me semblait une divinité aérienne. Malheureusement le cheval de Sara fit un faux pas; elle tomba; je me précipitai pour la secourir. Elle voulut aussitôt remonter à cheval : je m'y opposai. Si elle ne redoutait pas le danger, au moins désirais-je qu'elle s'arrêtât un instant sur celui qu'elle avait couru; qu'elle jouît avec moi du bonheur d'y avoir échappé : peut-être même lui aurais-je voulu la crainte, la timide faiblesse

d'une femme. Mais Sara n'entendait rien à ces nuances délicates. Elle me regarda d'un air surpris, fit un grand éclat de rire, et repartit au galop. Je grondais, m'impatientais ; elle admirait, disait-elle, ma rare prudence. Cherchant le péril pour m'effrayer, elle quitta la plaine, et alla sauter un fossé considérable, en me saluant d'un air moqueur. De quel droit espérait-elle me troubler? Vraisemblablement Sara est née vive et légère ; on aura ri de ses étourderies, et voilà Sara bruyante et inconsidérée pour le reste de sa vie. Les défauts dont on a la prétention, ressemblent à la laideur parée ; on les voit dans tout leur jour.

Lord Seymour nous rejoignit. Je revins doucement avec le reste de la chasse, caressant mon cheval de temps en temps, lui parlant comme à un ami. Ce pauvre animal ne savait pas que si je lui accordais toutes ces faveurs, c'était parce que Sara m'avait déplu ; qu'auparavant je l'aurais sacrifié pour la suivre ou la dépasser à la course. Il en est de même dans le monde, me disais-je ; celui qui reçoit une marque d'intérêt inattendue, devrait souvent chercher à côté de lui le sen-

timent de joie ou d'humeur auquel il en est redevable.

On revint dîner chez lord Seymour. Nous trouvâmes miss Indiana, miss Eudoxie dans le salon : « Assurément, mon frère, dit la pre-» mière, vous vous êtes oublié long-temps. » —« Comment oublié? reprit lord Seymour; » dites donc fort diverti. » — « Mais, reprit-» elle sèchement, je ne suis pas accoutumée à » dîner si tard. « —Miss Indiana toussait, s'agitait, se promenait d'un pas chancelant, comme si elle eût eu peine à se soutenir. Fatigué de tant d'affectation, je courus lui chercher, pour s'asseoir, la même chaise qu'elle venait de quitter; elle me regarda avec surprise, et cependant me remercia. Que de fois elle parla de son extrême faiblesse! elle était éteinte.... anéantie....; elle avait beau se plaindre, personne ne prenait part à sa situation. — « Ne soyez pas si occupé de ma » tante, me dit tout bas Sara, car nous dî-» nons plus tard ordinairement; mais ma » tante est fâchée quand on s'amuse. — Comme elle finissait ces mots, Marie entra; c'est alors seulement que je pris un intérêt personnel à tout ce qui m'environnait. Je re-

gardais avec inquiétude la place que Marie allait choisir : le hasard, sa volonté la rapprocherait-elle de moi ? s'en éloignerait-elle ? me regarderait-elle en passant ? Enfin, chacun de ses mouvemens me donnait une vague impression de crainte ou d'espoir.

Marie s'avança vers son père, et lui fit une révérence timide qui sollicitait un coup-d'œil, un mot affectueux. Lord Seymour prit la main de Marie en lui disant : « Comment se porte votre mère » ? — Marie, jusqu'à votre arrivée, votre père était dans sa maison, avec ses filles, comme parmi des étrangers ; c'est vous qu'il attendait pour savoir des nouvelles de sa femme, de la mère de vos sœurs ! Vous seule remplissez ce devoir d'amour, de respect filial ; devoir si doux et si cher, qu'en vous voyant ma pensée me rappelait les instans où je m'occupais aussi du bonheur d'une mère ! Je me disais : C'est elle que ma mère aurait choisie pour sa fille.

On vint avertir que le dîner était servi : Mon malheur voulut que je fusse placé à table loin de Marie ; je ne pus me rapprocher d'elle après le repas : le reste du jour fut sans intérêt pour moi.

---

11 juillet.

J'ai rendu compte à mon père de cette chasse, en lui avouant qu'il avait eu raison, et que je m'y étais amusé. Ma colère contre la turbulence de Sara, mes caresses à mon pauvre cheval l'ont fait rire. Cependant, malgré le désir que je lui sais de me distraire, j'ai été étonné, lorsque, le lendemain matin, il m'a appris qu'il venait de proposer à lord et à lady Seymour de venir dîner chez lui, en famille, un des jours suivans. Il a ajouté qu'il les avait priés de l'excuser, s'il ne leur offrait pas une société plus nombreuse, en leur disant qu'ils étaient les seuls que, dans notre grand deuil, nous nous fussions permis de voir.

Lord Seymour ayant annoncé qu'il viendrait hier, j'ai été fort occupé, le matin, à préparer dans le salon tout ce qui pouvait être agréable à lady Seymour. J'ai placé près de la cheminée un grand fauteuil comme le sien l'est chez elle, un coussin pour ses pieds, et une chaise près d'elle; c'était pour Marie. Comme je pensais d'a-

vance à la contrariété que j'éprouverais si une autre qu'elle venait s'y asseoir ! J'arrangeais l'autre côté du salon pour le reste de la famille. Mon père était présent à tous ces préparatifs : mon empressement le faisait sourire ; et pour achever de l'égayer, j'allai prendre quelques livres grecs et latins que je posai sur la table qui est dans le milieu du salon. « Voilà, dis-je à mon père, » de quoi me réhabiliter dans l'estime de » miss Eudoxie. » — Il entra dans cette plaisanterie de fort bonne grâce ; et me saluant avec un profond respect, il osait, disait-il, me représenter que c'était porter trop haut mes prétentions que de vouloir plaire à cette savante personne. — La bonne humeur de mon père ajoutait à la mienne ; et nous nous amusâmes à passer en revue les ridicules d'Eudoxie ; je me donnai la joie de me moquer de toutes ses prétentions ; car je trouvais un secret plaisir à me venger ainsi de l'ennui que sa seule vue allait m'inspirer. — Mon pauvre père ne parla point de Sara, et je n'en fus pas surpris ; mais j'étais un peu blessé qu'il ne songeât point que c'était à Marie qu'on pouvait sérieusement sou-

haiter de plaire.... Je ne concevais pas qu'elle ne se présentât point à sa pensée : cependant je ne parlai pas d'elle non plus, peut-être parce que j'y pensais...

Lorsque nous entendîmes leur voiture arriver, nous allâmes au-devant d'eux. Mon père donna le bras à lady Seymour; je fus condamné à offrir le mien à miss Indiana; et les trois jeunes personnes, ainsi que lord Seymour, nous suivirent. — Mon père conduisit lady Seymour à la place que j'avais choisie pour elle. Je ressentis une véritable satisfaction, en voyant Marie se séparer de ses sœurs pour aller s'asseoir près de sa mère; elle prit la chaise que je lui avais destinée!... C'était pour être plus à portée de prévenir les désirs de lady Seymour; mais je lui savais autant de gré d'avoir suivi mes intentions, sans s'en douter, que si elle s'y fût soumise par complaisance. J'avais prévu les soins qu'elle donnerait à sa mère... j'avais deviné son cœur... je la connaissais comme aurait fait un ancien ami : ce sont déjà d'assez grands plaisirs!

Il y avait à peine un quart d'heure que cette famille était dans le salon, lorsqu'on

Que tous ses mouvemens sont aimables et doux ! On croirait que le ciel l'a placée à dessein près de ces deux insensées, pour faire ressortir toutes ses qualités.

Bientôt lord Seymour rentra avec mon père. « Eh bien ! » s'écria-t-il, d'un ton de voix dont l'éclat devait blesser lady Seymour : « est-ce que nous ne ferons pas un tour » dans le parc, avant de nous en aller? » Qu'en dites-vous, Sara ? » — Chacun se leva pour le suivre.—Sara remit à la hâte son chapeau, sans se soucier qu'il fût de travers ou droit.—Eudoxie, voyant que tout le monde se disposait à sortir, voulut bien venir avec nous; mais elle semblait marcher au supplice; sa figure disait : « La nature n'est- » elle pas la même partout? Quel malheur » de ne pas examiner les livres rares qu'il » faut laisser sur cette table? » — Cependant elle aimait mieux nous accompagner que de rester seule avec ces livres, dont on ne jouit pourtant jamais aussi bien que dans la solitude. Je fus tenté de le lui faire observer.

Lady Seymour demanda la permission de nous attendre dans le salon ; et Marie, sans

dire un mot, sans que d'autres que moi y fissent attention, Marie resta près de sa mère. — J'avais bien envie de demeurer aussi; mais Sara me dit avec son ton vif et assez impérieux : « Venez-vous ? » et elle avait déjà avancé son bras pour prendre le mien. Elle m'attendait; je fus donc obligé de la suivre.

Notre promenade dura plus d'une heure; miss Indiana et Eudoxie marchaient appuyées l'une sur l'autre : elles se parlaient bas, et nous regardaient d'un air mécontent et ennuyé. — Sara allait, venait, m'entraînait, sans faire la moindre attention ni à leur humeur, ni à leurs propos. — Lord Seymour donnait à mon père de fort bons conseils sur l'ordonnance des jardins; mais aucun ne m'est resté dans la tête. Je ne voudrais pas me souvenir d'un seul, à moins que ce ne fût pour l'éviter. Si jamais lady Seymour est assez forte pour voir ce parc, et qu'elle veuille bien me dire ce qu'il faut y changer, alors que je serai heureux de me conformer à son goût!

On vint avertir lord Seymour que ses voitures étaient arrivées; nous revînmes dans le salon. En entrant, il dit à sa femme :

« Nous allons partir. » — Et, sans attendre sa réponse, il sortit avec l'air d'un homme qui est accoutumé à ne trouver ni résistance ni objection dans sa famille. Non-seulement il ne s'informe jamais de ce qui peut être agréable aux autres; mais uniquement occupé de ce qui lui convient à lui-même, il force tous les siens à s'y soumettre, et cela le plus simplement du monde: c'est une habitude; il ne se doute pas de son égoïsme. Quelle grande surprise il aurait, si on pouvait lui apprendre qu'il est insupportable! — Je donnai le bras à lady Seymour pour la conduire à sa voiture. Elle y monta avec Marie, miss Indiana et Eudoxie. Lord Seymour partit en gig avec Sara.

Je les regardais s'en aller, en pensant que je n'avais presque point vu lady Seymour ni Marie, qui étaient les seules que j'aurais voulu voir. Il ne m'avait pas été possible de leur exprimer le plaisir que j'avais à les recevoir chez mon père. Elles n'avaient pû me dire un mot; on ne m'avait pas laissé le temps de leur adresser une parole. J'étais excédé; et, dans mon impatience, je me dis avec humeur « Quelle belle journée! »

---

12 juillet.

Je suis sorti hier de bonne heure; et naturellement, pour ainsi dire, à mon insu, j'ai tourné mes pas vers le parc de lord Seymour. Je crois qu'il en est de même de tous les premiers mouvemens; on n'y fait attention qu'en se les rappelant. Enfin il est très-vrai que, sans y avoir pensé, je me suis trouvé près de la petite cabane où j'avais entendu cette voix ravissante. La porte en était fermée; je n'ai pu y entrer. Le rosier n'a plus de fleurs; quelque temps encore, et ses feuilles tomberont. Tout me jetait dans une disposition mélancolique.

Étendu sur le gazon, j'ai voulu me rendre compte de ce penchant qui m'entraîne vers Marie, moi, dont l'ame semble réunir tous les contrastes; moi, jaloux, susceptible, exigeant, inquiet et léger; oui, léger, car je fuirais Marie à l'aperçu d'un défaut; et peut-être que la perfection me fatiguerait. Comment oserais-je me livrer à l'amour! L'amitié n'a-t-elle pas eu mille fois à souffrir de mes injustices? Marie me rendra malheu-

reux, ou je la tyranniserai. Sera-t-elle calme? je la supposerai indifférente. Si en me revoyant elle paraît gaie, je croirai qu'elle n'a point remarqué mon absence. Si je la trouve triste, c'est qu'elle ne jouira pas assez de mon retour. Enfin, je n'aime pas encore, et j'entrevois déjà toutes les agitations de l'amour.

J'étais livré à ces réflexions, lorsque Marie parut dans le sentier qui conduit à la cabane. Elle était suivie de deux femmes qui portaient des corbeilles de fleurs. Elle rougit en me voyant.— « Sara est montée à cheval, » me dit-elle... Eudoxie passe toutes ses » matinées dans la bibliothèque... Je venais » ici préparer le déjeuner de ma mère; elle » aime cette retraite... Nous croyions être » seules. » — Marie rougit encore plus en disant ces derniers mots. Etait-ce une invitation de partager leur solitude, ou un avertissement de la respecter? — Je cachai mon embarras en lui demandant des nouvelles de » lady Seymour? — Elle est mieux aujour- » d'hui, répondit Marie; il fait si beau! » Elle sourit, et ce sourire ne me disait point de m'éloigner.

Marie tient la clef de la cabane; elle ouvre

la porte. Combien je cherche à m'aveugler! Je prétends douter si je l'aime; et mon cœur bat d'inquiétude pour savoir si elle me dira adieu, ou me priera de la suivre. Marie est encore plus troublée que moi; elle a fait passer une de ses femmes, puis l'autre; que va-t-elle faire? Si elle ne songe même pas à moi, et qu'elle entre dans la cabane sans me rien dire, je m'en irai; je ne la reverrai plus: mais sais-je quel chagrin j'en ressentirai? Si elle m'offre de la suivre, ce sera une indiscrétion dont je suis sûr de la blâmer un jour. Marie, Marie! possédez-vous déjà toute mon ame? Je me surprends quelquefois me promettant votre bonheur, comme s'il dépendait de moi, et qu'il fût incertain! A qui fais-je ces sermens dont vous ne vous doutez pas? à moi! à cette ame ardente, à ce caractère inquiet, sévère, que je redoute en connaissant l'amour.

Marie était toujours indécise, et je restais appuyé contre l'arbre le plus près d'elle: enfin, par une sorte d'inspiration, je lui demande si cette retraite lui appartient particulièrement. — « Oui, me dit-elle, c'est moi qui l'ai » arrangée. » — Ma question lui semble peut-

être une prière de satisfaire ma curiosité; car elle s'avance, me fait place; je la suis, et me voilà dans cette solitude, préférable au grand château de lord Seymour.

Pendant que j'ai l'air de regarder les meubles, les gravures, mes yeux ne quittent pas Marie. Elle arrange ses fleurs — pare sa table à thé — y place une tasse; c'est pour sa mère — une seconde; c'est pour elle — mais Marie en prend une troisième. Je me dis, c'est pour moi; et je détourne mon visage, de peur qu'elle n'aperçoive tout le plaisir que j'éprouve. — Hélas! il fut bientôt détruit; — après avoir bien tourné, regardé cette troisième tasse, Marie la replaça sur la cheminée; mais par une délicatesse dont elle seule est capable, que je puis seul deviner, elle ôta également la tasse qu'elle se destinait. Tout cela se faisait sans me parler, sans me regarder; et ce silence, cet embarras n'étaient pas perdus pour mon cœur.

Lady Seymour parut; Marie en témoigna une joie qui semblait me dire : « A présent » seulement je puis avoir du plaisir à vous » voir. » — Sans attendre que sa mère m'eût invité à déjeuner, elle remit sur la table les

deux tasses, objet de son innocente inquiétude. Lady Seymour m'offrit du thé ; je me plaçai entre elle et sa charmante fille. Jamais je n'ai éprouvé un sentiment de bonheur si pur ni si vif. Lady Seymour avait aussi un air plus satisfait que de coutume. Elle ne me disait que des choses simples, ne parlait que d'objets indifférens; mais chaque expression avait un accent touchant qui arrivait jusqu'à mon ame : il semblait que chacun de nous devinât ce que chacun de nous n'aurait osé ni entendre ni dire.

Après le déjeuner, lady Seymour proposa à Marie de chanter. Dès les premiers mots, je reconnus la même romance, les sons tendres, les paroles plaintives qui avaient pénétré mon cœur. Aussi, dès les premiers mots, mon émotion fut si grande, que lady Seymour la remarqua. — « Cet air, me dit-elle, vous rappelle-t-il quelque souvenir sensible ? » — « Pas cet air, repris-je troublé, mais » cette voix. » — Elle parut étonnée : ses regards m'interrogeaient ; ils demandaient une réponse.... Après avoir hésité longtemps, je lui parlai de ma promenade près de cette même cabane. J'essayai de lui pein-

dre le ravissement où j'avais été, lorsque, me croyant seul dans ses jardins, au milieu de la nuit, cette voix inconnue était venue se placer entre le ciel et moi..... — Lady Seymour m'écoutait avec un plaisir qui animait sa figure, et semblait éclairer tous ses traits. Sa fille baissait les yeux; mais lorsque j'ajoutai que plusieurs personnes ayant applaudi, je m'étais éloigné, Marie s'écria : « C'est sûrement le jour que » mes cousines ont passé ici. » — Ses cousines! comme je l'ai mal jugée! Sans doute de jeunes personnes, compagnes de son enfance; — non, Marie n'est point coquette; elle chantait parce que sa voix plaît à sa mère.

Marie, mon cœur vous appartient. Dans cette petite retraite, près de votre mère, avec vous, j'ai cru au bonheur. Mais pourrez-vous partager l'exaltation de mon amour, excuser ma bizarrerie? J'étais heureux : eh bien! dans cet instant même, je sentais que, s'il fût arrivé une seule personne; si vous eussiez fait un seul pas dans le monde, le doute, l'inquiétude se seraient emparés de mon ame.

---

20 juillet.

Comment exprimer tout ce qui se passe en moi! Ce matin j'ai rencontré Marie dans le village; n'osant lui offrir mon bras, je me suis promené à côté d'elle. Marie est entrée dans différentes chaumières où l'on n'existe que par ses bienfaits : mon cœur palpitait d'amour et de joie, en voyant le respect, l'adoration qu'elle inspire.

Toutes les actions de Marie ont un charme qui n'appartient qu'à elle. Accoutumée à vivre, pour ainsi dire, inaperçue dans sa propre maison, loin de chercher comme ses sœurs à paraître, à briller, elle craint d'être distinguée. Aujourd'hui chez ces bonnes gens, « c'était de la part de sa mère qu'elle » venait les trouver; c'était à sa mère qu'elle » rendrait compte des peines ou du besoin » de chaque pauvre famille. » — Marie, demain vous viendrez leur apporter des secours, des consolations; et comptant pour rien vos pas, vos démarches, vos larmes même que j'ai vu couler sur le malheur, vous vous joindrez à eux pour bénir votre mère : c'est

vers elle seule que vous porterez leur reconnaissance et leur amour.

Je regardais Marie, et me disais : Ce cœur-là n'a jamais été insensible à la pitié. Elle a fait le bien, tout le bien qu'elle a pu faire. Point de négligence, point d'oubli; pas un sentiment qui n'ait été pur; pas une action qui n'ait été généreuse ! Marie, je vous aimais hier presqu'involontairement; aujourd'hui, c'est de toute la puissance de mon ame que je désire vous appartenir.

En quittant le village, Marie m'a dit adieu : je suis resté à la même place, tant que j'ai pu l'apercevoir. Elle s'est retournée plusieurs fois; et toujours un signe obligeant m'a prouvé que non-seulement elle me voyait, mais qu'elle s'attendait à me voir. Arrivée près d'un sentier qui devait me la cacher entièrement, elle m'a regardé une dernière fois; et de sa main et de son mouchoir, m'a dit un dernier adieu, tandis que moi, presqu'immobile, je ne pouvais même la saluer. N'osant la suivre, ne pouvant la fuir, je sentais de tristes pensées rentrer dans mon ame, à mesure qu'elle s'éloignait. O avenir ! avenir si vague, si incertain, qui

n'arrivez jamais ni comme on le craint, ni comme on le désire, au moins ne me laissez pas sans espérance !

En m'en allant, j'ai salué à mon tour le dernier arbre qui m'avait caché Marie ; et, comme s'il eût pu m'entendre, je disais : Demain je reviendrai la chercher ici ; peut-être demain te regarderai-je bien long-temps avant de la voir paraître ! Jamais je ne passerai près de cet arbre sans éprouver un souvenir de regret et d'amour.

1er août.

Je suis retourné plusieurs fois à la cabane, dans le village ; je n'y ai plus rencontré Marie!... Quand je la vois chez son père, je ne fais pas un pas que ses yeux ne me suivent ; je ne dis pas un mot que son regard ne réponde à chacune de mes expressions. Mais si je m'approche d'elle, aussitôt ce regard change, ses yeux se baissent, ils semblent m'éviter, ou craindre de m'entendre... Marie, pourquoi me faut-il deviner toutes vos pensées, interpréter toutes vos actions? Ah! n'éloignez pas trop le temps où, après m'avoir laissé lire dans votre cœur, vous vous direz : Il me connaît, si je me connais moi-même.

Aujourd'hui il y avait beaucoup de monde chez lord Seymour. Miss Eudoxie, miss Sara étaient habillées à cette mode nouvelle qui laisse à peine ces voiles que désirent également la pudeur et l'amour. Marie avait imité ses sœurs dans leur parure. Je suis loin de l'excuser : mais quelle joie je ressentis lorsque, dès qu'elle m'aperçut, je la vis pren-

dre un schall derrière elle, et s'en cacher en rougissant! Marie, votre cœur ne vous trompe pas; mes yeux seuls sont ceux d'un amant. Avant que j'arrivasse, plusieurs hommes étaient près de vous; et vous ne vous êtes pas aperçue qu'ils vous regardaient. Ah! toute-puissance de l'amour, je te reconnais surtout à la mobilité de mes impressions! Hier je n'aurais pu supporter l'idée de voir Marie si légèrement vêtue; dans quelques instans peut-être je l'en blâmerai avec rigueur: mais en ce moment je ne voyais, ne sentais que l'émotion qu'elle éprouvait. Son ingénuité, ses grâces timides, sa craintive modestie ont fait naître mes sentimens; et, je le sais, une erreur m'a découvert les siens. N'importe, je la lui pardonne: que cette fois seulement sa parure soit semblable à celle des autres femmes, j'y consens; mais qu'à l'avenir tout la distingue, et que mes yeux et mon cœur la reconnaissent toujours.

---

8 août.

Ce matin mon père m'a demandé si je ne comptais pas faire quelques visites dans les environs. Il m'a surpris, comme s'il n'y avait près de nous que Marie et sa famille. Où me suis-je laissé entraîner sans m'en apercevoir? Je n'existe donc plus que pour Marie! Je relis mon journal : les jours passés sans la voir ne sont plus comptés. Je reviens sur toutes mes impressions, depuis que je la connais; et je m'étonne de ne plus trouver une démarche dont elle ne soit l'objet. Son souvenir vient se placer entre moi et toute chose.

Pendant le déjeuner, mon père est resté long-temps en silence : je l'imitais; je voyais bien qu'il était troublé; mais je n'osais lui en demander le motif. C'est la première fois que je lui dissimule une pensée, qu'il me cache une inquiétude. Je sortais, lorsqu'il m'a dit : « Vous allez beaucoup chez lord Sey-» mour. » — Je lui ai répondu par une inclination de tête. — « Ses filles sont char-» mantes. » — Encore une inclination, quoique je fusse mécontent qu'il ne nommât

point Marie. — « En général on préfère la » troisième. » — Je commençais à respirer. — « Il est fâcheux que lord Seymour ait ré» solu de ne la marier que lorsque les deux » aînées seront établies. » — Quel sentiment douloureux m'a saisi ! Toutes mes espérances me semblaient détruites. Qui pourrait aimer une autre que Marie ! — « Croit-il » donc, me suis-je écrié, que l'on puisse » chérir sa pédante Eudoxie, confier son » bonheur à cette folle Sara ? » — « Vous » êtes bien sévère, m'a-t-il dit ; et je pour» rais en présumer qu'un intérêt caché vous » aigrit ; mais je ne veux point pénétrer dans » votre ame malgré vous. » — « Jamais malgré » moi, mon père ; et peut-être avez-vous » lu dans cette ame avant moi-même. » — Il soupira.

« La famille de lord Seymour, a-t-il » ajouté, est séparée en trois autorités qui » se choquent sans cesse.

» Lord Seymour, désolé de n'avoir pas » de garçon, a exclusivement adopté sa fille » aînée, et a déclaré, d'une manière irré» vocable, qu'il donnerait son nom et sa » fortune à celui qui épouserait Sara.

» Miss Indiana demanda à son frère la
» permission d'élever sa seconde fille; lord
» Seymour, ne considérant que la fortune
» immense de sa sœur, y consentit. La pe-
» tite Eudoxie fut donc remise à sa tante,
» qui dès-lors l'institua son héritière, et ne
» permit plus à lady Seymour de faire une
» représentation sur la manière dont on
» élevait sa fille. Je ne doute pas que tant
» de chagrins réunis n'aient contribué à dé-
» truire la santé de cette malheureuse mère.
» Toutes ses espérances, toutes ses con-
» solations, mais aussi toutes ses inquiétu-
» des se sont donc portées sur la petite
» Marie, que lord Seymour lui abandon-
» nait par insouciance. Je sais qu'elle l'a
» élevée avec cette tendresse active, pré-
» voyante qui ne néglige ni les vertus ni
» les talens. Mon fils, j'honore votre choix :
» mais considérez aussi qu'une jalousie ex-
» trême agite également Eudoxie et Sara,
» et qu'elle rend bien injustes ce père
» et cette tante; que l'on blesse chacun
» d'eux, en faisant l'éloge de l'une de ces
» jeunes personnes. Chercher à lui plaire,
» suffirait pour offenser le reste de la fa-

» mille. Mais prétendre à Marie serait sûre-
» ment se faire exclure de la maison, agraver
» les peines de lady Seymour, et faire per-
» sécuter son innocente fille. » — J'ai pris la main de mon père ; je l'ai serrée dans la mienne, en lui disant : « Je me trompe
» bien, ou la position de Marie vous a tou-
» ché. Jamais le plus ou le moins de for-
» tune ne vous arrêtera pour m'accorder celle
» que j'aime. » — « Jamais ; et votre mère
» a reçu en mourant ma promesse de vous
» rendre heureux. Cependant, mon enfant,
» ne vous jetez pas dans une famille ca-
» pricieuse, vaine, désunie, où l'intérêt d'un
» seul éveille la haine de tous. » — « Ah !
» lady Seymour, son aimable fille, n'ont
» sûrement pas connu la haine ? » — « Non :
» mais elles ne peuvent rien, ni pour leur
» bonheur, ni pour le vôtre. » — Mon père !
» me suis-je écrié, il est trop tard. — « Je
» l'avais prévu, a-t-il repris : pourquoi le
» désir de vous distraire, de vous éloigner
» du deuil qui m'environnait, m'a-t-il fait
» consentir à vous mener chez lord Sey-
» mour ? » — C'est moi qui ai tort, se di-sait-il à lui-même. — Une voix intérieure

semblait m'avertir, et je répondais tristement : — C'est moi qui serai malheureux. — J'étais loin toutefois d'en accuser mon père ; je trouvais même une sorte de charme à me persuader que j'aurais sûrement rencontré Marie s'il ne me l'avait pas fait connaître ; enfin, que le cœur de Marie attendait le mien pour devenir sensible.

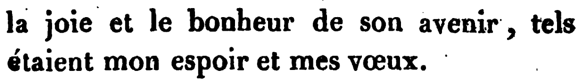
Dans ce moment on a annoncé une visite importune ; mon père l'a reçue : je n'aurais pu composer mon visage, m'occuper de gens oisifs. Que d'incertitudes, que de tourmens se présentaient à mon avenir ! Dans quelles agitations vais-je m'engager ? mon père me paraissait aussi affligé que moi-même ; souvent il me regardait avec une bonté touchante. Je fus vingt fois à une fenêtre, d'où je voyais ce chemin que je faisais tous les jours ; et chaque fois je revenais plus accablé. — Cependant j'eus la force de ne pas aller chercher Marie, espérant par ce sacrifice diminuer les inquiétudes de mon père. Je suis resté tout le jour près de lui. En me quittant il m'a serré la main, et m'a dit : « Lorsque vous » aurez retrouvé le calme, vous jugerez » combien le courage de ce moment vous

» évite de peines. » — « Retrouvé le calme ! » Ces mots ont brisé mon cœur : j'ai regretté de n'avoir pas été chez Marie. Peut-il croire que j'aie renoncé à l'amour, au bonheur ? Marie, Marie, la seule pensée de ne plus vous voir m'a fait trembler, m'a fait prononcer le serment d'être pour toujours à vous.

—

9 août.

NE plus voir Marie ! Voilà le premier sentiment qui m'a saisi avant que mes yeux fussent ouverts ; et je me suis écrié, *jamais !* comme répondant à une puissance qui voulait me séparer de moi-même. Le son de ma voix m'a éveillé ; je me suis levé, j'ai couru à cette fenêtre, d'où l'on aperçoit le parc de lord Seymour. Appuyé sur le balcon, tranquille en apparence, tous les orages de la passion bouleversaient mon ame. Oubliant la bonté de mon père, je lui jurais comme à un tyran de ne jamais me séparer de Marie. Mon père un tyran ! Qu'il est loin de soupçonner mon ingratitude ! Je reprochais à lord Seymour sa criminelle partialité, à sa femme une faiblesse impardonnable. Tous les défauts d'Eudoxie, de Sara, s'offraient à mes yeux ; enfin tout ce qui s'opposait à mon amour se présentait, et à chaque obstacle nouveau serment d'aimer Marie. Que dis-je, aimer ? lui dévouer mon ame et ma vie ; la dédommager de ses peines passées, assurer



la joie et le bonheur de son avenir, tels étaient mon espoir et mes vœux.

Je ne suis pas entré chez mon père ce matin; comment oser lui avouer que j'allais la revoir? Mais aussi, mon père, est-ce en me la représentant malheureuse que vous avez cru me disposer à m'éloigner d'elle?

Lorsque je suis arrivé chez lord Seymour, je l'ai trouvé au moment de partir avec sa famille, pour se rendre à une course près de Bath. Désespéré de ne pouvoir parler à Marie, j'ai résolu de l'accompagner. La course a été suivie d'un grand dîner, d'un bal magnifique; tout ce qu'il y a de plus distingué dans les environs s'y est trouvé. Comme les dames se rendaient dans une tente où elles devaient dîner, plusieurs Bohémiennes, avec une troupe d'enfans fort jolis, les ont suivies. Elles demandaient à chacun une légère aumône que personne ne daignait même leur refuser; on les repoussait sans les regarder, les entendre, ni leur répondre. Marie, appuyée contre un arbre, laissait passer toute cette brillante société, sans paraître surprise de son indifférence pour le malheur. Je suis arrivé; Marie m'a salué

d'un signe de tête qui m'exprimait le plaisir qu'elle avait à me voir; son sourire était encore plus doux. Trop occupé d'elle, j'oubliais aussi ces familles indigentes. Lord Seymour, miss Eudoxie, Sara étaient déjà passés. Marie balançait à les suivre. Je voyais dans ses yeux un regret mêlé de surprise qui m'étonnait. En regardant autour d'elle, et apercevant des infortunés, j'ai senti que Marie désirait de les secourir. J'ai donné une guinée à la femme qui était le plus près de nous; aussitôt sa petite fille s'est écriée, en s'adressant à Marie: « Ah! vous nous aviez bien » dit d'attendre; qu'il en viendrait *un* qui » nous donnerait. » Marie a rougi, mais a affecté de reprendre gaîment: « Cette ri» dicule mode de ne point porter de poches, » empêche quelquefois d'être généreuse. » — « Marie, lui ai-je dit bien bas, est-ce à » moi que vous pensiez? est-ce sur moi que » vous auriez compté? » — Elle a baissé les yeux, mais a gardé le silence. Ce silence n'est-il pas un aveu? Dans ma joie j'ai jeté ma bourse tout entière à cette Bohémienne, en lui disant: « N'oubliez jamais ce jour; c'est » un jour de bonheur. » — Marie a mis sa

main devant ses yeux, et, sans me parler, elle s'est hâtée d'entrer dans la tente, où nous avons trouvé miss Eudoxie qui apprenait, et à ceux qui le savaient, et à ceux qui ne désiraient guère le savoir, l'origine des Bohémiens.

« C'est, disait-elle, une colonie d'émigrés
» de l'Inde, qui ont quitté leur patrie à l'épo-
» que où Timurbeg porta la désolation dans
» ces contrées. On les appelle en France *Bo-*
» *hémiens;* en Angleterre *Gipsies; Zingani*
» en Italie; *Zigeuner* en Allemagne; *Tchin-*
» *guenée* en Turquie, et dans tout l'Orient. »

Les femmes qui, n'ayant point d'esprit naturel, cherchent à paraître savantes, ne disent bien souvent que des mots. Aussi, dans les longues nomenclatures dont nous accable miss Eudoxie, elle a le rare avantage de citer toujours ce qu'une femme aimable ignore, ce qu'un homme instruit a oublié. Et il faudra que j'attende, pour être heureux, qu'il se trouve un infortuné assez sourd, assez aveugle pour se laisser charmer par tant de prétentions! Un pareil intérieur me paraîtrait bien ce que Saint-Aulaire appelait *les galères du bel-esprit.*

Sara demanda à sa sœur si véritablement les Bohémiennes prédisaient l'avenir? — « J'espère que vous n'y croyez pas, reprit » sévèrement miss Eudoxie; mais il est » certain que le tambour de basque et les » castagnettes que ces vagabonds portent » encore aujourd'hui, sont les mêmes dont » se servaient les prêtres indiens, pour leurs » opérations magiques et divinatoires: d'ail» leurs la chiromancie à laquelle ils se livrent, » est une invention de l'Inde; et le nom de » Zingani prouve qu'ils sortent du pays de » Zinganes, sur les bords de l'Indus. » — Elle avait dit toute cette grande phrase, sans s'être arrêtée un instant; et véritablement j'avais besoin de respirer pour elle.

Sara, qui nous avait attiré cette longue dissertation, n'avait pas daigné l'écouter; elle était sortie pendant que sa sœur parlait. Bientôt elle est rentrée suivie de quatre sorcières, plus vieilles et plus laides que toutes les autres. Les jeunes gens ont fait des cris affreux; ils ne pouvaient supporter la vue d'une nature si dégradée. Leur dégoût, leur humeur, amusaient beaucoup Sara; elle a donné sa main à ces Bohémiennes, pour

qu'elles y devinassent l'avenir. Dans leur jargon elles lui ont prédit rang, plaisir, richesse, tout ce que le monde appelle bonheur. Miss Eudoxie n'a jamais voulu se prêter à cette plaisanterie. Pour Marie, accoutumée à céder aux volontés de ses sœurs, dès la première invitation de Sara, elle a donné sa belle main aux sorcières. « Ah! lui ont-elles » dit en même temps, vous serez la femme » du seul qui n'oublie pas le pauvre. » — Marie a remis bien vite son gant. *Du seul*, s'est écriée Sara; *du seul*, ont répété les hommes : et l'on cherchait quel serait le fortuné mortel. Mais par miracle, personne n'avait vu que j'avais donné quelques secours à ces malheureux, et personne n'a pensé à moi.

Combien je jouissais du trouble de Marie! Tour à tour rouge et pâle, elle me regardait un instant, et baissait les yeux avec tant d'émotion, qu'il me paraissait impossible qu'elle ne se trahît pas. J'ai eu la force de m'éloigner d'elle, mais sans la perdre de vue. Qu'elle m'était chère! Vers le milieu du bal, je l'ai aperçue seule; et saisissant ce moment pour m'approcher d'elle : — « Me défendrez-vous

» d'être superstitieux, lui ai-je dit; ou me » permettrez-vous d'espérer la félicité qui » m'est promise? » — Deux fois elle a essayé de me répondre, et deux fois elle s'est arrêtée. J'ai osé lui parler de mon amour, de cet amour si tendre, que tout l'augmente, quoique toujours persuadé de ne pouvoir aimer davantage. Elle m'écoutait, me regardait avec une incertitude douloureuse : « Marie, douteriez-vous de mes sentimens? » —Elle a continué de garder le silence. Ce silence m'était insupportable : « Marie! Marie! » par pitié répondez-moi! doutez-vous de ma » sincérité, doutez-vous de mon amour? » — « Je suis née si malheureuse! » a-t-elle répondu en tremblant. — Ces mots ont retenti jusqu'à mon cœur; ils assuraient le bonheur de ma vie. C'est parce qu'elle se croit née malheureuse qu'elle doute si je l'aime! Quel supplice d'entendre cet aveu devant mille indifférens, de ne pouvoir ni en jouir, ni le lui faire répéter! Sara approchait; je n'ai eu que le temps de dire à Marie : « Jamais malheureuse. » — Je ne sais quelle tristesse a couvert son visage; un grand soupir s'est échappé de son cœur. Elle s'est éloi-

gnée de moi : je l'ai suivie. On l'a priée de danser ; j'ai vu clairement qu'elle acceptait pour éviter mes regards, et peut-être ses propres réflexions.

Marie! pourquoi cette tristesse? Vous reprocheriez-vous la satisfaction que j'éprouve? craindriez-vous votre père, vos sœurs? Mon humeur fière, impatiente, supportera leur injustice; je placerai votre souvenir entre mes défauts et les leurs, pour me soumettre, pour surmonter tous les obstacles.

Avec quel plaisir, quelle affection nouvelle je suivais tous les pas, tous les mouvemens de Marie! Elle m'aime! me disais-je; elle sera la compagne, le charme de ma vie. Ah! quel nom vous donner, premier regard qui suit un premier aveu, premier regard où le cœur prononce : « Elle sera à moi! »

---

11 août.

En arrivant chez mon père, je me suis précipité dans ses bras : « Elle m'aime, » lui disais-je : s'il voulait dire un mot, former une objection, je répétais : « Elle m'aime ; » Je n'écoutais rien ; plus de crainte, plus d'incertitude : « Mon père, soyez aussi content que je le suis ! »

Le lendemain je l'ai entraîné chez lady Seymour. J'avais choisi l'instant où elle est seule ordinairement. J'ai été ravi de ne trouver personne avec elle ; je n'en doutais pas : serait-il possible qu'à présent j'éprouvasse une contradiction ? Je suis si heureux ! Marie même était absente, et je m'en félicitai ; c'est la première, ce sera l'unique fois de ma vie.

Comme j'étais agité en entrant dans le cabinet de lady Seymour ! Comme mon cœur devançait l'instant où j'allais lui promettre l'affection d'un fils ! Elle s'est levée pour recevoir mon père. Cet égard cérémonieux a un peu calmé mon émotion, et m'a empêché de lui donner ce doux nom de mère,

qu'involontairement j'aurais prononcé, si j'avais osé lui parler de sa fille.

Mon père s'est assis, et lui a d'abord demandé de ses nouvelles, avec le ton froid d'une visite ordinaire. Que j'étais impatient! Enfin il a dit à lady Seymour : « J'ai un fils » qui est bon, qui ne m'a jamais donné un » instant de peine. Il désire épouser une jeune » personne bien meilleure que lui encore. » Ne pourriez-vous pas m'aider à l'obtenir » de son père ? » — Lady Seymour a rougi. Marie est entrée avant qu'elle ait pu nous répondre. Sa mère lui a fait signe de s'éloigner; et, en s'en allant, j'ai cru m'apercevoir à son embarras qu'elle devinait le motif qui nous amenait. Dès qu'elle a été partie, je suis tombé aux pieds de sa mère : « Accordez-la à ma prière, à mon amour; et » ma vie entière sera consacrée à son bonheur. » — « Que ne dépend-elle uniquement de moi ! » — J'ai baisé une de ses mains; mon père pressait l'autre dans les siennes. — « Mes amis, mes bons amis, » nous a-t-elle dit, nous aurons bien de la » peine à réussir. » — *Nous aurons!* Que je lui ai su gré de cette union d'intérêts ! —

« Loin de vous refuser, ou de faire atten-
» dre mon consentement, a-t-elle ajouté,
» j'avouerai que depuis long-temps mon
» cœur vous destinait à ma fille. Dès que j'ai
» cru voir qu'elle vous était chère, ma faible
» santé, qui causait mes craintes, ne m'a
» plus donné d'inquiétude. » — Elle s'est
retournée vers mon père : « Je me promet-
» tais de vous laisser Marie; et la mort ne
» me paraissait plus affreuse..... Mais lord
» Seymour, ma belle-sœur, mes deux filles,
» comment obtenir leur aveu? — Je n'ai pu
m'empêcher de lui dire : « C'est Marie qui
» est votre fille. » — Mon père l'a priée avec
instance de parler à lord Seymour. Elle s'y
est engagée, mais nous a demandé de ne pas
presser cette démarche : — « Je choisirai le
» moment favorable, pour lui rappeler que
» lorsqu'il confia Eudoxie à sa sœur, il m'as-
» sura que je pourrais disposer de Marie :
» c'est cette promesse qui m'autorise à vous
» entendre aujourd'hui. » — Elle laissait sa
main dans la mienne, mais ne s'occupait plus
que de mon père; bientôt ils ont oublié tous
deux ma présence : — « C'est une si bonne
» enfant que Marie ! lui disait-elle. » —

« Mon fils a un si excellent cœur ! » — « Si » vous saviez comme elle devine tout ce qui » peut me rendre heureuse ! » — « Comme » il évite tout ce qui pourrait me fâcher ! » — « Ah ! qu'ils sont bons ceux dont la mère, » dont le père, en les mariant, leur souhai- » tent pour bonheur des enfans qui leur res- » semblent ! » — « Ce sera mon vœu, a dit » mon père. » —« Ce sera ma prière, » a dit lady Seymour.

Elle m'a nommé son fils, et m'a permis de parler à Marie de mon amour.

---

12 août.

J'ÉTAIS revenu dans une espèce de ravissement impossible à rendre. Aussi, dès le matin, j'ai couru vers le parc de lord Seymour. Quelle a été ma surprise d'y rencontrer miss Eudoxie! La simple politesse m'eût forcé de m'arrêter; mais d'ailleurs j'étais si content, que je n'aurais pu désobliger personne. Je l'ai donc saluée avec une véritable satisfaction; et si je n'ai pas dit : « Chère miss Eudoxie, » c'est qu'une sorte de timidité m'arrêtait : dans ma joie j'aimais tout le monde.

Elle a fermé son livre, et m'a proposé de continuer ma promenade avec elle. Je ne m'y attendais pas; et cela a commencé à troubler ma bonne humeur; mais ce n'a été qu'un léger nuage. Mon cœur s'adressait à Marie : — C'est pour vous, lui disais-je, que je supporte cette contradiction; c'est pour qu'à son retour, votre sœur vous sache gré des soins que je lui aurai rendus. —

Nous avions pris un côté du parc où je n'avais pas encore été. Il était évident que

miss Eudoxie s'était détournée de son chemin, pour me conduire dans le sentier que nous suivions. Elle a ouvert une petite porte; et nous nous sommes trouvés sur une hauteur isolée, solitaire, et consacrée à la mélancolie. Des arbres verts, point de fleurs, de tous côtés des souvenirs aux amans malheureux; un autel à Werther, des prières à l'indifférence, à la raison : il semblait qu'on eût craint d'invoquer l'amitié. — « Je ne » viens jamais ici sans une sorte d'effroi, m'a » dit miss Eudoxie; et cependant ma sensi» bilité m'y attire. »—Miss Eudoxie sensible! assurément ma surprise fut grande.... Je la regardais, pour voir si jusqu'à présent je ne m'étais pas trompé : elle était froide, droite et pincée comme à son ordinaire. — « Vous » voyez là-bas cette maison blanche, m'a» t-elle dit. Hélas! elle renferme un père, » une mère bien infortunés. » — Je continuais d'écouter miss Eudoxie, sans oser faire une question. Je ne sais si mon cœur pressentait la douleur, ou craignait de perdre les douces impressions qu'il éprouvait. — Miss Eudoxie s'interrompait.. me regardait... soupirait... paraissait attendre que je la pres-

sasse de me parler de ses peines... Je ne pouvais rompre le silence ; un mouvement intérieur me portait même à m'éloigner d'elle : que ne l'ai-je suivi !

Après un long soupir, miss Eudoxie m'a dit : « Vous êtes un si honnête jeune homme, » que je puis bien vous confier des secrets » qui peut-être vous feront craindre d'ai- » mer... du moins sans être sûr d'inspirer » le même sentiment. Asseyez-vous près de » moi; et promettez de ne répéter à personne » ce que je vais vous dire. » — O superstition de l'amour! toi seule peux expliquer l'extrême répugnance que j'avais à recevoir ses secrets. Comme je me sentais mal à l'aise, sur ce banc où elle m'avait forcé de m'asseoir !

« Cette maison, a-t-elle ajouté, appar- » tient au propriétaire d'un petit domaine » voisin. Il envoya son fils à Eton, ensuite » à Cambridge. Une tendresse aveugle pour » sa famille lui faisant oublier son peu de » fortune et la médiocrité de sa naissance, » il poussa la folie jusqu'à joindre des talens » agréables aux études sérieuses. Aussi, » lorsque le jeune Philippe revint de l'uni-

» versité, passait-il pour un prodige. Son
» père l'amena chez le mien ; il fut reçu avec
» bienveillance ; nous le traitions même avec
» cette amitié familière que l'on n'oserait
» témoigner à son égal. Il en profita pour
» nous faire hommage de son temps, de ses
» talens ; et bientôt il ne sortit plus de
» chez mon père, qui désirait se l'attacher.
» Quelquefois il accompagnait Sara à la
» chasse : souvent il faisait des vers pour moi ;
» je les corrigeais, et nous avions des disputes
» littéraires qui divisaient le canton. Enfin, il
» avait l'air reconnaissant des bontés que nous
» avions tous pour lui, lorsqu'un jour je vis
» Marie rentrer les yeux fort rouges. » — A
ce nom de Marie tout mon sang s'est retiré vers
mon cœur. — « Ce jeune homme n'avait jamais
» paru s'occuper d'elle, a continué miss
» Eudoxie ; aussi étais-je loin d'imaginer qu'il
» pût causer ses chagrins. L'après-dînée de
» ce même jour, mon père demanda à Marie
» si c'était de son aveu que Philippe avait
» osé prétendre à l'épouser. Elle répondit un
» *non* si faible, que la colère de mon père
» s'en accrut, et il lui ordonna de dire

» nettement ce qui avait donné lieu à un
» pareil bruit. »

Grand Dieu! comme alors j'ai tremblé! chaque mot de miss Eudoxie allait décider de mon sort. Je m'étais levé dès qu'elle avait prononcé le nom de Marie; mais n'ayant plus la force de me soutenir, j'ai été obligé de me rasseoir. J'avais de la peine à me contraindre; je détournais ma tête; j'étouffais ma respiration; mes yeux étaient baissés; je ne pouvais voir miss Eudoxie, et cependant je sentais qu'elle me regardait. — Il me semble qu'elle est restée long-temps dans le silence. — « Eh bien? ai-je dit en frémissant. » — « Eh bien! Marie avoua que souvent Phi-
» lippe l'avait accompagnée dans ses pro-
» menades. Plusieurs fois il lui avait parlé
» de son père, de sa mère, avec un respect
» si tendre, si touchant qu'elle en avait été
» émue. Il lui avait proposé d'aller voir ces
» respectables parens; elle avait cédé à ce
» désir; et Philippe, trompé peut-être par
» cette complaisance, s'était flatté de la voir
» autoriser un amour qu'elle n'avait même
» pas soupçonné. Mon père lui reprocha

» vivement d'avoir encouragé les prétentions
» de ce jeune homme, par cette visite in-
» considérée. Pour moi, il me fut impossible
» de ne pas être sensible aux peines de
» Philippe; j'obtins sa confiance, et je vis
» clairement qu'il avait cru inspirer un inté-
» rêt véritable à Marie. Ne pensant jamais
» qu'à elle, tantôt il m'en parlait avec adora-
» tion, plus souvent avec amertume, jamais
» avec calme.

» Après plusieurs mois de souffrances,
» un soir Philippe disparut. Son départ
» causa à Marie une douleur qu'elle attri-
» buait au seul regret d'avoir innocemment
» contribué à la perte de ce jeune homme.
» Elle sortait presque tous les matins; quel-
» quefois je m'étais aperçue qu'elle avait
» pleuré : enfin je découvris qu'elle allait
» voir souvent la mère de Philippe....
» Etranges contradictions! Marie agissait
» comme si elle aimait, et parlait avec indif-
» férence; les parens du jeune homme lui
» devaient tous leurs chagrins, et de nous
» tous ils ne pouvaient supporter qu'elle. »

A peine miss Eudoxie finissait-elle ces mots, que j'ai vu ouvrir la porte de la maison.

Une femme allait en sortir : elle ne se montrait pas encore; mais le vent attirait un peu au-dehors la mousseline de sa robe. Déjà mon cœur tressaillait : serait-ce Marie? Ah! si un autre lui a inspiré la plus légère préférence, ce ne sera plus cette Marie que, dans mon illusion, je croyais m'avoir été destinée; ce ne sera plus la femme à laquelle j'avais attaché toutes les espérances de ma vie.

Je voyais toujours cette mousseline : il était clair que la personne qui la portait, s'était arrêtée; qu'elle quittait à regret cette maison. Je souffrais, j'étais au supplice; enfin elle a paru, et c'était Marie! Elle s'est retournée plusieurs fois, en faisant des signes d'amitié à une femme âgée qui restait près de cette porte, pour la regarder pendant qu'elle s'éloignait. Quand Marie a été à la moitié du chemin, elle a fait un dernier signe d'adieu, et cette femme est rentrée dans la maison. — C'est donc à une place convenue qu'elles se quittent, qu'elles se retrouvent! tout est habitude entre elles.

Aussitôt j'ai laissé miss Eudoxie. Tant que cette femme était là, elle pouvait rappeler Marie; Marie pouvait d'elle-même revenir

sur ses pas; tant qu'elles pouvaient se rejoindre, il me semblait que j'avais quelque chose à apprendre. Mais dès que Marie a été seule, que chaque pas la ramenait près de moi, je n'ai plus senti que le besoin de la fuir.

Marie que j'avais tant aimée! Marie qui avait feint de répondre à mon amour!.... Je courais de toutes mes forces; je suis arrivé chez moi comme un trait; je me suis jeté sur une chaise; j'ai fermé les yeux, et dans mon délire je me suis écrié : Malheureux! Ah! première douleur d'un premier amour, que vos angoisses sont insupportables! Tout le bonheur que je m'étais promis n'existait plus; tous les maux dont j'avais pu me faire l'idée, que j'avais redoutés pour ma vie entière, tous étaient surpassés par cette seule peine! Je ne respirais pas, je ne voyais rien.

Les heures s'étaient écoulées sans que je m'en fusse aperçu. Je ne pensais pas à mon père; lui ne pouvait m'oublier. A huit heures il est entré dans ma chambre; je me suis levé machinalement : il m'a fait rasseoir sur le fauteuil que j'occupais, a pris une petite chaise, et s'est placé près de moi. — « Ingrat enfant, » m'a-t-il dit, pourquoi ne pas me chercher?

» N'ai-je pas des larmes pour vos chagrins, » de la joie pour vos plaisirs? » — Je me couvrais le visage : des pleurs s'échappaient de mes yeux ; j'aurais rougi de les laisser voir à mon père. Il a pris ma main, a découvert mon visage ; alors je me suis appuyé contre son cœur en m'écriant : « Mon père, j'ai » toute la faiblesse de l'amour. » — « A » votre âge, la vie ne vaut que par ses illu- » sions décevantes; confiez-moi ce qui vous » afflige, m'a-t-il dit. » — Je ne lui répondais que des demi-mots, et cependant il pouvait juger du désordre de mon esprit ?... Il m'a écouté avec plus de patience que n'eût fait un ami de mon âge. Il partageait mes tourmens, mes inquiétudes. Quelquefois je m'interrompais pour m'écrier : —Mon père, j'ai pressenti le bonheur, et il m'est échappé...... Enfin, je lui ai rendu compte de cette malheureuse promenade avec miss Eudoxie ; j'ai essayé de faire passer dans son ame toute la rage que j'éprouvais contre Marie...... sa coquetterie pour ce jeune homme..... sa vanité qui lui avait fait sacrifier l'amour à l'orgueil, à l'ambition... Je lui prêtais tous les torts que le récit de sa sœur

m'avait fait entrevoir. Mon père gardait le silence, quoique chacune de mes paroles accusât Marie. Tout-à-coup il m'a dit : « Que » de peines tu prendras demain pour dé- » truire ce que tu veux me persuader aujour- » d'hui! » — Ces mots ont été un trait de lumière; ils m'ont fait sentir une douleur encore inconnue, celle d'avoir nui à Marie..... Ils m'ont fait apercevoir une dernière consolation, qui aurait toujours dû être en ma puissance, celle d'avoir été généreux envers elle. Généreux! ai-je été juste? l'avais-je entendue? — « Mon père, oubliez mon égare- » ment, ma folie. » — « Je m'informerai de » la conduite de Marie à l'égard de ce jeune » homme. » — « Mon amour n'existant plus, » nous n'avons pas le droit d'examiner la » conduite de Marie. » — « Crains-tu de » perdre le doute qui te flatte encore? » —

Il est resté bien avant dans la nuit; sa froide raison a calmé mes transports, mais en ajoutant à mon malheur. Mon père, mon père, laissez-moi ma colère et mon amour.

---

13 août.

Faible, faible créature ! j'avais résolu hier de ne plus revoir Marie ; et aujourd'hui il m'a paru impossible de ne pas la chercher. Il me semblait qu'en la regardant je découvrirais tout ce qui s'était passé dans son ame.

Comme je traversais le parc de lord Seymour, je l'ai rencontré ; j'allais chez lui, et je me suis dit avec plaisir qu'il m'était impossible de l'éviter. — J'entre dans le salon : les yeux de Marie me demandent ce qui m'agite ; elle-même se trouble ;... on s'étonne, on se récrie sur mon extrême changement ; et j'éprouve une satisfaction incroyable à répondre que j'ai souffert, beaucoup souffert ! Marie doit bien savoir que je ne me plaindrais pas de maux qui ne me viendraient pas d'elle. A l'instant son visage a pâli ; je m'approchais avec empressement, lorsque cette voix secrète qui me poursuit, qui me persécute, cette voix m'a crié : Peut-être a-t-elle aussi pâli pour les chagrins de Philippe. — Ah ! puisque Marie remplit toutes

mes affections, que ne peut-elle détruire en moi le souvenir et la prévoyance! Ne donnant qu'un demi-intérêt au reste de ma vie, pourquoi l'instant où je la vois n'est-il pas le seul où j'existe?

Je me suis assis. Sara était à côté d'elle: caché derrière leurs fauteuils, appuyant ma tête sur une de mes mains, je souffrais; la présence de Sara ne me permettait pas de parler à Marie; mais quand même elle aurait été seule, il m'eût été impossible de lui dire un mot de mes tourmens; ce mot pouvait les augmenter, et près d'elle, par sa seule présence, je les sentais s'affaiblir. A chaque instant elle me regardait avec intérêt, avec inquiétude, mais gardait le silence. Je lui en savais gré; ce silence même me calmait. Il est donc des momens où, lorsque celle qu'on a tant aimée a causé vos peines, le son de sa voix pourrait encore les aggraver!

Peu à peu j'ai retrouvé la force de cacher mon agitation. Je me rappelle que les premiers mots que j'ai entendus ont été des plaisanteries sur une famille qui venait de tomber dans l'infortune. Tout ce qui était présent, riche, magnifique, prodigue même,

tous examinaient si réellement la ruine de ces pauvres gens était bien complète. Les uns prétendaient qu'ils se l'étaient attirée; d'autres, qu'ils auraient dû la prévoir. Le plus grand nombre assurait qu'il leur restait encore des ressources; et c'est ainsi qu'ils mettaient à l'aise leur coupable insouciance, en détruisant la pitié chez les autres. Ce spectacle m'indignait. J'allais, non défendre ces infortunés, mais demander qu'au moins on les oubliât; lorsque Marie, qui ne m'avait point parlé jusqu'alors, m'a dit tout bas: « Les gens heureux sont bien difficiles en » malheur! » — Sa douce voix, ces mots dits pour moi seul, cette union dans nos pensées, dans nos sentimens, tout semblait la justifier à mes yeux. — « Marie, lui ai-je » répondu aussi tout bas, j'ignore si je ne » suis pas bien coupable envers vous, ou » s'il me faut renoncer au bonheur; mais » avant que ce jour finisse, ces infortunés » seront secourus, consolés; c'est en vous » nommant que je les tirerai de l'abîme; et » au moins pour cette fois nos noms seront » bénis ensemble. »

Avec quelle anxiété son regard m'inter-

rogeait ! Je me suis éloigné. — Marie, ce n'est pas ici, ce n'est pas en un instant, d'un seul mot, que vous pouvez rassurer mon ame. Il faut que devant moi vous recherchiez toutes vos pensées; que, pour ainsi dire, vous me fassiez retourner avec vous sur votre vie entière. Ah! puissiez-vous être telle que vous m'aviez paru! puissiez-vous être encore celle qui sur la terre me donnait une idée du ciel!

---

15 août.

J'ai passé vainement l'après-dînée chez lord Seymour ; elle ne s'est point montrée. Vers huit heures on a apporté une petite lettre à sa mère qui l'a lue, et l'a donnée à son mari. En la parcourant, il a haussé les épaules d'un air dédaigneux, l'a rendue à sa femme, et ensuite s'est mis à jouer avec ses chiens, signe ordinaire de sa gaieté ou de son humeur. Dans les caresses qu'il leur faisait, j'ai été frappé de l'entendre s'adresser à l'un d'eux, plus bruyant, plus méchant que les autres, et lui dire : « Je » t'aime, toi, parce que tu n'es pas sensible. » — Avec quelle affectation il a appuyé sur ce mot *sensible !* J'ai cru voir dans ses yeux, et à l'embarras de lady Seymour, qu'il voulait blâmer sa trop facile bonté. — Où est Marie ? me suis-je dit en frémissant. — Aussitôt je suis sorti du salon, et j'ai gagné à grands pas le côté du parc où miss Eudoxie m'avait conduit. La petite porte était ouverte. J'ai pris le sentier qui mène à la maison de Philippe. Les fenêtres étaient fer-

mées ; tout était dans un profond silence. Quel trouble dans mon ame ! Quel repos autour de moi ! il augmentait mes maux ; il semblait repousser dans mon cœur toute l'agitation qui me dévorait : j'écoutais ; aucun bruit, aucune voix ne venait me répondre.

Assurément rien ne m'indiquait que Marie fût près de moi ; et cependant un instinct secret m'empêchait de m'éloigner. Assis près d'un grand chêne qui est en face de la maison, je me livrais aux plus cruelles pensées. « Ici » peut-être, me disais-je, Philippe lui a » déclaré son amour. Peut-être ici a-t-elle » donné des larmes à son absence. » — Et je m'écriais de ce cri de l'ame, que j'entends encore : « Marie, jamais il ne vous aimera » comme je vous aimais ! » — Quel retour sur moi-même ! comme je sentais bien dans ce moment tout ce que j'aurais fait pour lui plaire, pour la rendre heureuse ! Il me semblait que je devais la rappeler, l'avertir de ne pas perdre un amour si extrême. Et comme à chaque douleur, à chaque souvenir, à chaque inquiétude, je me répétais toujours ! « Il ne l'aimera jamais comme je l'aimais. »

Je me suis rapproché de la maison, sans

savoir ce que je faisais, ce que je voulais. Un chien s'est mis à aboyer dans l'intérieur; en même temps la porte s'ouvre, Marie s'avance avec empressement, et dit : « Venez » donc, il est bien mal. » — J'ai saisi sa main, et, dans ma fureur, je lui ai dit avec un accent qui m'a effrayé moi-même : — « Vous » ici, Marie? vous! à cette heure! » — « Ah! mon Dieu, a-t-elle repris d'une voix » faible et tremblante, ce malheur me man» quait! » — Elle n'avait pas la force de se soutenir : je l'ai prise dans mes bras; je l'ai posée sur les marches du perron. Marie, presqu'insensible, n'était pourtant pas sans connaissance; elle me regardait, et ne prononçait pas un mot. J'ai eu le temps de reprendre un peu d'empire sur moi-même : — « Disposez de moi, lui ai-je dit; puis-je être » utile à Philippe? » — « Philippe! qui vous a parlé de lui? » — « Est-il malade, blessé? » — « Son père se meurt, j'attendais un mé» decin. » — Aussitôt elle a été suffoquée par des sanglots : ses larmes me faisaient un mal horrible; je souffrais pour elle et pour moi. Combien il faut qu'elle aime Philippe, pour s'affliger si vivement du danger de son père!

— « Venez, laissez-moi vous ramener chez » votre mère. » — « Non, non, s'est-elle » écriée : que son dernier regard me cherche » sans me trouver; qu'il me maudisse à sa » dernière heure! je n'y puis consentir. » — « Et moi donc, Marie! voulez-vous que » je maudisse l'heure où je vous ai ren- » contrée? » — Elle a appuyé ses deux mains sur mon bras : *Charles!* m'a-t-elle dit : jamais elle ne m'avait appelé Charles. Ce nom a retenti dans mon cœur. Qui peut donc lui inspirer le mot, le regard qui me domine, qui me soumet à sa volonté? — « Charles, je ne puis vous parler à présent; » mais demain matin trouvez-vous près de » la cabane; si ma mère le permet, j'irai vous » y joindre, j'irai de bonne heure. » — « Allez-vous donc me quitter? » — « Il le » faut. » — Et elle s'est éloignée, sans attendre ma réponse, sans écouter mes plaintes : je l'ai rappelée; elle m'a entendu, car elle s'est retournée, mais n'est point revenue!

Marie, il viendra le jour où je cesserai de vous aimer, le jour où je me dirai pour toute consolation, « je n'aime plus! » où

j'opposerai à tous les maux, « je n'aime plus! » Alors je ne sentirai rien; mes forces suffiront à tout supporter, je n'aimerai plus!

---

16 août.

J'ai été attendre Marie près de la cabane. Ce n'était pas l'amour qui me conduisait; c'était cette curiosité, cette soif d'apprendre quelle excuse, quel motif sa perfide légèreté pourrait alléguer. Je me croyais si dégagé de l'amour, qu'en attendant Marie je cherchais avec un secret plaisir comment elle pourrait se justifier. Avec quelle amère ironie je passais en revue tous les vains prétextes des femmes, leur feinte innocence, leurs prétendus égards, leur craintive faiblesse, leur silence timide! J'épuisais tous leurs inutiles subterfuges, pour la condamner plus sûrement; oui, je la condamnais; et si tout-à-coup je l'eusse entendue s'avouer coupable, j'aurais laissé échapper, malgré moi, un cri de douleur et de surprise.

Elle a paru : je vois encore ses pas chancelans, sa figure décolorée, ce regard triste et doux; en la voyant, le reproche s'est arrêté sur mes lèvres. Dieu me préserve de faire répandre encore une larme à des yeux qui ont déjà tant pleuré! — « On vous a

» donc parlé de Philippe, m'a-t-elle dit? » — J'allais lui nommer sa sœur, lorsqu'elle a ajouté : « Je ne veux point savoir à qui » je dois les chagrins que j'éprouve : il me » serait trop difficile de pardonner. » — Elle a détourné la tête, et s'est arrêtée au moment où nous allions entrer dans la cabane : « Restons ici, » a-t-elle ajouté; et levant les yeux avec confiance : « Rien entre le ciel et » moi; il n'y a que lui de juste. » Elle s'est assise sur le gazon, et s'est encore détournée pour me cacher ses larmes; elles m'ont fait oublier ma colère, l'avenir, mon amour et moi-même. Je ne songeais qu'aux peines qu'elle avait pu avoir, et je souffrais! J'attendais ses premiers mots pour souffrir davantage; et cependant je les attendais avec impatience! Enfin, elle m'a dit : « Vous avez » été bien sévère! me juger sans m'entendre, » me fuir sans faire un reproche! Si j'avais eu » tort, et tort envers vous, dites-moi, de quel » malheur plus grand aurais-je eu besoin » d'être consolée? » — Elle n'avait encore rien dit pour se justifier, et déjà mon cœur ne la croyait plus coupable. Son regard était si pur, sa confiance en elle, en moi, si tran-

quille, si parfaitement la même! Je la regardais, et me disais: Quand je la connaîtrai mieux, sûrement elle me deviendra plus chère. — « Marie, pardonnez-moi, et ne » pensons plus au passé; l'avenir est à nous. » Permettez que je demande vôtre main à » lord Seymour, si vous pouvez oublier...» Je me suis arrêté involontairement; le nom de Philippe ne pouvait sortir de mes lèvres; elle l'a prononcé : « Sans doute oublier Phi- » lippe! » a-t-elle repris avec un sourire amer; et ses yeux se sont levés encore vers le ciel, comme pour se plaindre de mon injustice. — « J'ignore ce qu'on a pu vous dire, » et je ne veux pas en être instruite, a-t-elle » ajouté. Il vaut mieux pour nous deux que » je vous raconte tout ce que je sais de moi- » même. Depuis hier je n'ai cessé de recher- » cher avec soin mes plus légères impres- » sions. Ces démarches si indifférentes, ces » intérêts si faibles, qu'à peine sentis en les » éprouvant ils n'ont repris de valeur que » par les suites qu'ils ont eues; rien ne m'a » échappé. Je lui dirai tout, me disais-je; » heureuse si je puis rencontrer le mot qui

» réponde à sa pensée, le sentiment qui dé-
» truise son inquiétude!

» Je ne vous parlerai point des peines que
» j'ai éprouvées depuis mon enfance. Vous
» croyez les deviner ; et cependant il est
» mille petites circonstances inaperçues,
» ignorées, qui me les rendaient plus sen-
» sibles que vous ne le pensez. Ma mère en
» était trop vivement affectée; et, loin de pou-
» voir lui ouvrir mon ame, j'étais sans cesse
» occupée à lui cacher mes impressions.

» Le jour de la naissance de mes sœurs,
» celui de leur fête, étaient célébrés d'une
» manière brillante. Toujours oubliée par
» mon père, aucun jour n'était pour moi
» l'anniversaire d'un bonheur; aucun jour
» n'était ni regretté ni attendu.

» Il y a deux ans que ma tante donna une
» grande fête pour la naissance d'Eudoxie;
» tous nos voisins ayant été invités, Phi-
» lippe et son père y furent admis. Le jeune
» homme était timide, et n'osait se livrer à
» la société; j'étais triste, et je la fuyais; il
» n'était pas noble, j'étais sans fortune.
» Tous deux isolés, oubliés, nous remar-

» quâmes en même temps que nous restions
» seuls au milieu de la foule. Ce n'est pas
» nous qui nous sommes cherchés; c'est la
» joie, ce sont les heureux qui nous ont re-
» poussés hors de leur cercle.

» Depuis cet instant, je m'aperçus facile-
» ment que toutes mes actions intéressaient
» Philippe; et je vous l'avouerai, aucune
» des siennes ne m'était indifférente. Souvent
» j'ai trouvé près de cette cabane des fleurs
» que j'aimais, sur une table des livres qu'il
» désirait que je lusse; enfin mille petits sou-
» venirs qui me paraissaient consacrés par
» un malheur commun, et où je ne voyais
» que l'amitié d'un frère.

» Vers ce même temps ma mère tomba
» malade. Je passais les jours et les nuits
» près d'elle; il me semblait qu'en la perdant
» je ne tiendrais plus à rien dans la vie.
» Comme à la plus légère espérance je de-
» mandais à Dieu de me la conserver! et dès
» qu'elle était plus mal, je le priais de me
» laisser mourir avant elle. » — « Ah! m'a-
» t-elle dit avec un air de reproche, je n'ai-
» mais pas Philippe; car jamais ma pensée
» ne me reportait vers lui, pendant ces jours

» de danger. Son souvenir m'offrait des con-
» solations; jamais il ne m'a promis de
» bonheur.

» Un matin que ma mère avait reposé, je
» vins me promener près de cette cabane;
» j'y trouvai Philippe : il s'occupa d'elle au-
» tant que moi-même. Avec quel intérêt il
» s'arrêtait sur ces heures de douleur et de
» crainte! Je ne puis me rappeler comment
» il m'amena à lui parler de l'inquiétude que,
» dans son délire, elle avait témoignée sur
» mon sort. Je peignais à Philippe ses cris,
» ses angoisses; je croyais les entendre
» encore : je pleurais!.... — Charles, vous
» n'avez jamais été malheureux; sans cela
» vous sauriez comme on croit ami celui
» devant qui l'on a pleuré!

» Philippe dit en me quittant que, tous
» les matins, il se rendrait à cette même
» place, pour savoir des nouvelles de ma
» mère. Je lui en sus gré : je promis de venir
» exactement lui dire comment elle se trou-
» verait; je m'en faisais un devoir. En effet,
» chaque jour j'accourais : souvent je ne di-
» sais qu'un mot à Philippe; quelquefois,
» égayée par un sourire de ma mère, par

» quelques heures de sommeil dont elle avait
» joui, je restais plus long-temps : mais je
» ne me rappelle pas un seul moment où
» j'aie cessé de penser uniquement à elle.
» Bientôt elle se trouva mieux ; alors je ne
» la quittais presque plus. Philippe me voyait
» à peine : il en fut mécontent, témoigna
» même de l'humeur; je le trouvais exi-
» geant, mais en le plaignant d'être suscep-
» tible. Que vous dirais-je? ses défauts ne
» m'importaient pas; jamais je n'ai craint
» d'en dépendre un jour. »

En disant ces mots elle s'est arrêtée, et m'a regardé d'un air qui m'a fait craindre qu'elle n'eût déjà vu tout ce qu'elle pouvait redouter des miens.

« Ma mère n'était pas assez forte pour
» sortir; et chaque jour elle exigeait que je
» me promenasse une heure dans le parc.
» Philippe me pria d'aller voir sa mère dans
» une de ces promenades. En entrant chez
» elle, je fus frappé de l'ordre et de la pro-
» preté qui régnaient dans sa maison. Il y
» a chez mon père plusieurs dessins que j'ai
» faits. Philippe ne m'avait point paru les
» remarquer; jugez de ma surprise, en les

» voyant tous imités par lui, et placés
» chez sa mère comme ils l'étaient chez la
» mienne. Un embarras que je ne saurais ex-
» primer m'empêchait de lever les yeux : je
» sentais dans cette attention quelque chose
» de trop tendre ; mon cœur ne pouvait y
» répondre.

» Sa mère, cette mère que je n'avais ja-
» mais vue, sans me dire que son fils lui eût
» parlé de moi, me prouva qu'il l'en occu-
» pait sans cesse, par la connaissance qu'elle
» avait de tout ce qui m'intéressait. Mes
» goûts, mes expressions les plus familières,
» et jusqu'à ces petites habitudes dont ma
» mère me faisait des reproches, elle savait
» tout. C'était un visage nouveau, avec une
» ame qui semblait avoir suivi la mienne
» depuis mon enfance.

» Après le déjeuner, elle me fit entrer
» dans la bibliothèque de Philippe. Il y a
» dans celle de mon père son portrait, celui
» de ma mère, placés l'un près de l'autre.
» Quel fut mon étonnement de trouver,
» dans celle de Philippe, son portrait de la
» même grandeur que celui de mon père,
» le même cadre ; et en face un cadre pa-

» reil, renfermant un tableau dont il m'é-
» tait impossible de ne pas voir que j'étais
» l'objet! Il représente l'intérieur d'une
» chambre : une guitare; j'en joue assez
» bien : des livres sur une table; je recon-
» nus ceux qu'il m'avait donnés : une cor-
» beille des fleurs que j'aime; et déroulé né-
» gligemment près de ces fleurs, un ruban
» semblable à ceux que je portais le jour où
» j'ai vu Philippe pour la première fois :
» enfin, tout ce qui avait rapport à moi,
» excepté moi.

» Je vous l'ai déjà dit; je vis bien que
» j'étais l'objet de ce tableau : cependant je
» crus qu'il n'était pas convenable que je
» m'y reconnusse. Peut-être ai-je eu tort;
» mais il me semblait que Philippe aurait eu
» le droit de me dire : Une guitare, des
» livres, des fleurs, un ruban, qu'est-ce
» que tout cela a de particulier à vous? — »

« Et vous-même aujourd'hui, si j'eusse
» hasardé un reproche, ne penseriez-vous
» pas que j'aurais donné à Philippe le droit
» de croire que mon cœur, ou mon amour-
» propre l'avait deviné? »

Marie me regardait, et cherchait à lire dans

ma pensée; je ne pouvais lui exprimer aucun de mes sentimens... Cette exactitude dans les moindres détails qui concernaient Philippe, achevait de m'indigner.... Et pas un mot, pas un soupir ne m'échappait. — « Je prévoyais » trop que je ne serais pas approuvée par » vous, m'a-t-elle dit d'un air craintif; mais » j'espérais que vous m'excuseriez. » — Elle s'est arrêtée encore; elle a attendu ma réponse... Vaine attente.... Qu'aurais-je pu lui dire? Je l'écoutais avec effroi, persuadé qu'il ne me fallait qu'un aveu de plus pour cesser d'aimer! — « Ah! s'est-elle écriée, » au moins blâmez-moi; que je puisse me » défendre! » — Des larmes s'échappaient de ses yeux..... « Quel silence! Marie, » pauvre Marie! se disait-elle; il est bien » vengé! » — « Qui, vengé? » — « Philippe! » il m'aimait lui! il n'aurait pas vu mes » larmes sans me croire. » — « Vous croire! » eh! c'est en vous croyant que je sens com- » bien tout nous sépare! » Elle a encore levé les yeux au ciel, mais avec une résignation qui m'a rendu tout mon amour; il semblait qu'elle disait à Dieu: « Il a dit que je serais malheu- » reuse, et je serai malheureuse. » — « Marie,

» pauvre Marie, ai-je dit à mon tour, parlez ;
» au moins serai-je toujours votre ami ? » — Ce mot d'ami, qui paraissait à mon amour une si grande menace, ce mot lui a porté de la consolation. Il faut donc que j'aie été bien cruel ! Marie, il est encore dans mon ame une place où vous êtes tout entière.

« A demain, m'a-t-elle dit. Voici l'heure
» où ma mère s'éveille : ma longue absence
» l'étonnerait ; je n'aurais pas la force de
» supporter un reproche d'elle, une peine
» de plus. »

---

22 août.

J'ÉTAIS venu cinq jours de suite sans trouver Marie. Ce matin elle m'attendait près de la cabane, et mon cœur ne l'avait pas deviné. Je m'avançais lentement ; il me semble même que je me traînais avec peine. Oserais-je avouer ma folie ? j'ai été presqu'effrayé en l'apercevant. Oui, dans les jours de bonheur et d'espoir, un sentiment secret m'annonçait la présence de Marie ; je me sentais heureux, et n'en cherchais pas la raison. Aujourd'hui, pour la première fois, j'étais arrivé sans émotion, sans avoir hâté ma marche un instant. Aussi, en la voyant, ai-je été près de lui demander : « Marie, à » quelle distance êtes-vous de moi ? Qui » nous a éloignés, séparés ? » — Serait-il donc possible qu'un jour nous fussions l'un près de l'autre, comme ces gens qui se regardent, et ignorent s'ils se voient ou s'ils sont absens ? Le ton de Marie a contribué aussi à augmenter la crainte qui m'avait saisi. « Asseyez-vous, m'a-t-elle dit avec une

» vivacité toute nouvelle, asseyez-vous; je
» n'ai qu'un moment. »

Elle n'a qu'un moment! Pourquoi être venue? Pourquoi néglige-t-elle de me parler de ces jours d'attente où l'inquiétude m'a dévoré?

« Je veux achever de vous faire connaître
» tout ce que j'ai éprouvé avant de vous
» avoir vu, » a-t-elle ajouté. — Que me fait le passé! C'est cet instant qui m'occupe. — Elle parlait, je ne l'écoutais pas; je cherchais à me rendre raison de ce silence du cœur qui m'avait empêché de pressentir que j'allais la revoir. Cependant, peu à peu sa voix arrivait à mon ame, et, avec mes souvenirs, me rendait mon amour. C'est lui qui m'a fait sentir qu'étant venu cinq jours de suite sans la trouver, il était simple qu'aujourd'hui j'en eusse perdu l'espoir; que je fusse venu lentement, craignant de revenir plus triste encore. Combien j'étais heureux d'avoir trouvé un motif si raisonnable au sentiment qui me troublait malgré moi! Aussi me suis-je écrié avec un mouvement de joie dont je n'ai pas été maître : — « Marie; je vous
» aime toujours. » — Elle n'en doutait pas,

et je l'ai vu à l'étonnement que lui a inspiré cet aveu.—« Quel nouvel orage a passé par » votre cœur ? » m'a-t-elle demandé en » souriant. » Je n'ai pas voulu lui avouer mes inquiétudes et mon amour insensé. — « Parlons de Philippe, lui ai-je dit; puis- » sions-nous en parler pour la dernière fois! »

— « Je ne saurais vous dire, a-t-elle re- » pris, comment je quittai la mère de Phi- » lippe; il me semble qu'il n'y eut entre » nous que des phrases sans suite, des com- » plimens sans intérêt... Je me rappelle seu- » lement qu'il voulut m'accompagner : je » m'y opposai; je revins seule, et m'assis à » cette même place où nous sommes. Là je » réfléchis tristement sur le passé; mais il » me fallait un autre juge que moi-même » pour m'absoudre. C'est alors que je re- » grettai de n'avoir pas soumis à ma mère » toutes mes démarches. Peut-être m'eût- » elle avertie de craindre l'amour où je n'a- » vais vu que de l'amitié; et pendant que je » me condamnais avec rigueur, peut-être » aussi m'aurait-elle excusée.

» Cette première faute fut suivie d'une » seconde; j'osai lui parler des sentimens

» que je croyais avoir inspirés à Philippe. » Comment lui avouer que j'avais pu lui ca- » cher quelque chose ? Ma mère n'aurait pas » su comme moi, qu'imperceptiblement, et » pour ainsi dire à mon insu, chaque jour » avait augmenté mes torts et la confiance » de ce jeune homme. Ce n'était pas un faux » orgueil qui m'arrêtait; c'était la crainte » d'affliger ma mère dans l'objet de sa plus » tendre affection.

» Je passai une journée affreuse. Le len- » demain, le jour suivant, je ne descendis » point dans le salon, de peur de rencontrer » Philippe. Cependant il fallut bien repa- » raître au milieu de ma famille, et je l'y » trouvai. Réservée, silencieuse, Philippe » me parlait-il? je lui répondais à peine; » s'approchait-il de moi? je m'éloignais: en- » fin, pour le guérir de son amour, je crus » que je devais me montrer au moins indif- » férente. Il me regarda avec surprise, puis » il affecta de m'éviter. Cette manière nou- » velle, en me tranquillisant sur une affec- » tion trop tendre, me laissait à regretter » son amitié. Ce fut alors qu'il commença » à s'occuper de ma sœur Eudoxie.

« Philippe a beaucoup d'esprit; elle est
» très-instruite : mille objets qui leur étaient
» étrangers les intéressaient; ils pouvaient cau-
» ser long-temps, avant de découvrir qu'ils
» cherchaient à se plaire, qu'ils s'occupaient
» l'un de l'autre. Aussi ma sœur, qui pour
» l'ordinaire consacrait ses matinées à l'é-
» tude, ma sœur sortait sans cesse, et se
» promenait continuellement avec Philippe.
» Plus elle se liait avec lui, plus ma situation
» devenait pénible. Si, en rentrant, le ha-
» sard me faisait trouver sur son passage,
» elle détournait ses regards, comme si elle
» eût craint d'apercevoir un objet désa-
» gréable. Philippe venait-il chez mon père?
» elle lui parlait toujours. C'étaient de petits
» mots tout bas, suivis de rires éclatans; de
» petits vers qui semblaient faire allusion
» à quelque secret dont j'étais l'objet; c'é-
» taient surtout des phrases générales contre
» la coquetterie. Tous les crimes n'étaient
» rien en comparaison de la coquetterie;
» et avec quels yeux elle me regardait!
» Dieu sait cependant si j'avais été coquette!
» Mais il est des gens à qui l'on ne persua-
» dera jamais que l'on puisse être aimé mal-

» gré soi. L'intimité de ma sœur avec Philippe était si contraire à nos usages, que ma mère en parut mécontente; mais il ne lui était pas permis de se mêler de son éducation; et ma tante approuvait toujours Eudoxie.

» Une après dînée, toute la famille réunie se promenait; le temps était superbe : c'était un de ces jours d'été où la nature est si belle, qu'on croit la voir pour la première fois. La gaieté de Sara nous animait tous. Autorisée par la liberté de la campagne, par la présence de nos parens, elle eut la fantaisie de vaincre à la course une de nos cousines, aussi jeune et presqu'aussi vive qu'elle. Elles revinrent excédées, respirant à peine. Je l'avoue, il me parut bien ridicule de se fatiguer autant sans motif; et lorsque Sara me demanda si je voulais essayer de courir, je m'y refusai. Mais pour adoucir ce refus qui la blâmait indirectement, je lui répondis en riant : L'on ne devrait courir que pour aller au-devant de ce qu'on aime. » — « Pour le fuir, reprit ma sœur Eudoxie; et elle me lança un regard d'indignation. » — « Elle

» emmena Philippe; en se laissant entraîner,
» il se retourna plusieurs fois pour me voir. »

« Pardon, me dit-elle, si malgré moi je
» vous fais revenir sur des circonstances
» si frivoles; mais je n'ai pas un souvenir
» grave, pas une action importante à vous
» confier. »

« Le soir, Philippe parvint à se trouver
» près de moi; il dit sans m'adresser la pa-
» role, mais assez bas pour que je pusse
» seule l'entendre : — « Celle qui a dit : L'on
» ne devrait se hâter que pour aller au-devant
» de ce qu'on aime, croit donc à l'amour?
» je ne l'espérais pas. » — « Vous pensez
» bien que je ne répondis point. Il s'éloigna;
» et se promenant dans le salon, il passa
» et repassa plusieurs fois devant moi. Lors-
» qu'il s'en approchait, il ralentissait son
» pas, et semblait attendre que je lui par-
» lasse; ensuite, il se retirait avec impa-
» tience. Je n'osais faire un mouvement, ni
» lever les yeux. Après quelques minutes
» il s'arrêta près de moi, et dit : — « Miss
» Eudoxie a raison, c'est pour fuir qu'il
» faut réserver toute sa volonté. » — Alors
» je le regardai; car j'éprouvais une espèce

» de plaisir à recevoir cette promesse d'in-
» différence. Quel courroux sur son visage!
» il me fit mal. Je baissai les yeux aussitôt,
» et je soupirai en regrettant le bon Philippe.
» Je ne le reconnaissais plus; Philippe,
» dont l'amitié m'avait paru si douce, l'inté-
» rêt si tendre! ah! je l'aurais volontiers
» prié de m'aimer moins. Si j'avais pu l'ob-
» tenir, ajouta-t-elle, que j'aurais eu de
» plaisir à lui parler de vous! »

J'aime Marie comme un insensé! presqu'au même instant mon cœur l'appelle, l'abandonne, la repousse, mais la chérit toujours. Que faisais-je là? Pourquoi me dire que c'est à lui qu'elle aurait eu du plaisir à parler de moi? Par quelle magie enchanteresse lui arrive-t-il toujours un mot, un regard qui vient lui rendre toutes les affections de mon ame?

« Je commençais à oublier Philippe, re-
» prit-elle, lorsqu'un matin, venant comme
» de coutume près de cette cabane, je fus
» très-surprise de l'y rencontrer. J'hésitais...
» je voulais l'éviter;.... il me demanda s'il
» m'était possible de le haïr dans cette re-
» traite, où il était venu si souvent penser

» à moi ? » — « Ici, me dit-il, j'ai éprouvé
» toutes les passions qui peuvent agiter une
» ame ! » — « Vous connaissez mon carac-
» tère timide, et combien je crains d'affli-
» ger. Je n'osais donc ni parler à Philippe
» ni m'éloigner; sa figure paraissait aussi
» près de l'aversion que de l'amour. Je sen-
» tais qu'un seul mot allait lui rendre toute
» sa faiblesse ou toute son injustice. C'est
» alors que je vis le danger de cette innocente
» affection à laquelle je m'étais livrée sans
» inquiétude. J'en restai effrayée : aussi ac-
» tuellement je pourrais peut-être entendre
» les menaces de la haine sans crainte; mais
» une promesse d'amitié me ferait trembler.

» Ah! s'écria Philippe, vous n'avez ja-
» mais su à quel point je vous aimais ! — Je
» lui dis qu'au moins il n'aurait pas dû
» m'en instruire. » — Écoutez-moi, reprit-
» il; au nom de tout ce qu'il y a de sacré
» au monde, écoutez-moi : je vous ai aimée
» dès le premier jour où je vous ai vue.
» Si j'ai pu croire un instant que vous par-
» tageriez mes sentimens, bientôt j'ai cessé
» de m'en flatter. Mais je n'avais pas la force
» de renoncer à vous; et j'ai fini par espérer

» que, peut-être, les plus tendres soins vous
» inspireraient cette amitié douce et calme,
» qui vous rendra sensible à ma joie, in-
» dulgente pour mes peines; sans même sa-
» voir, a-t-il ajouté tristement, ce que mon
» cœur appelle joie ou douleur. »

Ici Marie m'a fait remarquer que Philippe avait toujours bien senti qu'elle ne l'aimait pas. Bonne Marie! comme elle souhaite me persuader! et comme elle y réussit!

« Dès que je voulais dire un mot, Philippe
» me suppliait de ne pas lui répondre, et
» me répétait qu'il savait trop que je ne
» l'aimais pas. Avec cette assurance, je
» croyais pouvoir l'écouter sans l'affliger
» inutilement; que lui aurais-je dit de plus?
» Il m'apprit que son père voulait le faire
» partir pour les Indes, où un oncle venait
» de lui laisser une succession considérable. »
— « Je reviendrai dans six mois, me dit-il;
» peut-être ce riche héritage pourra-t-il dé-
» terminer lord Seymour à m'accorder votre
» main. » — « Cette idée me fut si nou-
» velle, me parut si extraordinaire, que je
» laissai échapper un cri de surprise. Il me
» conjura encore de ne pas lui répondre. » —

» Je n'ose même pas penser à un engage-
» ment, disait-il; je n'implore que du si-
» lence...! Vous n'aimez rien; combien il
» serait cruel de m'ôter tout espoir! » —
» Mais je croyais que ma sœur Eudoxie....
— « Ah! répliqua-t-il, je suis bien coupable!
» N'ai-je pas eu la folle prétention de vous
» inquiéter! ne l'ai-je pas recherchée, sui-
» vie, pour qu'elle fît attention à moi! Au
» moins, me disais-je, Marie verra que je
» puis être aimé. » — « Et si elle vous
» aimait? m'écriai-je. Avez-vous pu vous
» jouer de son affection, risquer le malheur
» de sa vie? » — « A peine ces mots m'é-
» taient-ils échappés, qu'Eudoxie parut.
» J'ignore si elle nous avait entendus; mais
» toutes les horreurs de la jalousie étaient
» peintes sur sa figure : quelle agitation,
» quelle pâleur! Votre mère vous demande,
» me dit-elle. » — « Hélas! ma mère était
» la sienne aussi; mais il semblait que dans
» ce moment elle eût voulu briser tous les
» liens qui nous unissaient. Je me levai
» à l'instant pour m'éloigner. Philippe se
» rapprocha de moi : — « Je prendrai vos
» ordres avant de partir, me dit-il, » et il

» ajouta tout bas : « Puisse votre silence au-
» toriser mes vœux ! » — « Eudoxie s'avança
» dès qu'elle le vit me parler bas ; je ne pus
» dire un mot pour l'éclairer.

» En rentrant, je sus que ma mère ne
» m'avait point fait appeler. Elle était seule ;
» je lui racontai tout ce que je viens de vous
» confier. A genoux près d'elle, je lui deman-
» dais de me réconcilier avec moi-même ; de
» m'enseigner comment il me serait pos-
» sible de faire comprendre à Philippe que
» mon cœur ne consentirait jamais à aucune
» des espérances qu'il voulait conserver.

» Sûrement Eudoxie instruisit mon père
» de ma rencontre avec Philippe, et le pré-
» vint contre lui, contre moi ; car le soir il
» me traita avec une sévérité que je ne lui
» avais jamais vue. Il me défendit de
» venir dans le salon, jusqu'après le départ
» de ce jeune homme ; il rejeta sur la trop
» grande bonté de ma mère toute l'im-
» prudence de ma conduite. Elle voulut se
» justifier, m'excuser : l'emportement de
» mon père devint extrême ; une larme
» tomba des yeux de ma mère, et je ne

» connus plus d'autre devoir que de la con-
» soler. Je promis d'éviter la présence de
» Philippe.

» Ce n'était pas pour lui que je désirais
» le revoir; c'était pour ne pas le laisser
» partir avec cette fatale illusion à laquelle
» il s'attachait malgré moi. Qu'allait-il pen-
» ser? quel droit mon silence allait-il lui
» donner? » — « Ah! me dit-elle, que ne
» vous ai-je vu avant le départ de Philippe!
» Il aurait pu mieux lire dans mon cœur.

» Plusieurs jours se passèrent sans que je
» susse ce qu'il était devenu; enfin, un matin
» on me remit une lettre de sa mère. » —
« Mon fils est parti sans prendre congé de
» votre père, m'écrivait-elle, et il ne vous a
» pas vue! J'ajoute à mes regrets le sou-
» venir de son désespoir; il me poursuit,
» il m'effraie : cependant si vous consentez
» à venir adoucir mes peines, je ne vous
» parlerai que de moi. » — « Je montrai cette
» lettre à ma mère; elle permit que j'allasse
» voir celle de Philippe. J'y courus avec em-
» pressement : ma sincérité la persuadera sans
» doute, me disais-je; elle verra que je n'ai

» jamais encouragé les sentimens de son » fils; et il semblait que chaque pas me ren- » dît ma liberté.

» Je la trouvai malade, faible : ce n'était » pas le jour de l'affliger.... ceux qui suivi- » rent augmentèrent sa douleur. Le vent était- » il contraire ? Philippe serait arrêté dans » sa course, et elle soupirait... Le vent était-il » favorable ? Philippe s'éloignait... Eh, qui » sait comme une mère tout ce que l'éloi- » gnement ajoute à l'absence ! Insensible- » ment je m'attachai à cette femme, si bon- » ne, que tout le monde l'aime. Jugez si » moi, à qui elle désirait plaire, moi, » dont elle cherchait à être aimée, je pou- » vais échapper aux avances de ce cœur qui » semble attirer tous les autres. C'est par » une suite de cette affection, que, lors de la » maladie de son mari, j'allai la consoler, par- » tager ses inquiétudes, et que vous me trou- » vâtes chez elle.

» Jamais elle ne me parlait de Philippe » relativement à moi ; et jamais elle ne con- » sentit à lui apprendre mes véritables sen- » timens. » — « Laissons faire le temps, me » dit-elle un jour; celui où l'on espère est

» de bonne prise, et bien enlevé au mal-
» heur. » — « Je n'aime point Philippe ! »
— « Est-il possible de ne pas aimer Phi-
» lippe, me dit-elle en souriant ! » — « Au
» moins n'ai-je pas d'amour ? » — « Savez-
» vous ce que c'est que l'amour ? » —
« Non. » — « Elle mit ses doigts sur ses lè-
» vres, et reprit : » — « Ne parlons plus de
» Philippe ; prenons garde de rien dire qui
» puisse le faire souffrir : ici où il est né, où
» il a passé toute sa vie près de moi, je crois
» toujours qu'il m'entend.

» Malgré mes résolutions, je ne trouvai
» pas en moi le courage barbare de désoler
» une pareille mère ! Hélas ! je devais bien-
» tôt, sans y penser, sans le vouloir, dé-
» truire toutes ses chimères de bonheur.....
» Quel chagrin elle éprouva lorsqu'elle crut
» s'apercevoir que je vous aimais ! » — « Com-
» ment, quelle preuve ? m'écriai-je. » —
« Un jour je prononçai votre nom. » — Ma-
rie a baissé les yeux ; et moi j'ai osé, pour
la première fois, la presser contre mon cœur ;
je ne voulais plus rien entendre. La mère de
Philippe a cru qu'elle m'aimait, et je pourrais
en douter ! — « Marie, ne dites plus un mot

» sur Philippe; c'est en prononçant mon » nom que l'on m'a cru aimé! répétez-le ce » nom. » — Elle a posé la main sur mon bras, et avec une douceur angélique, une sérénité que la joie de mon ame avait fait passer dans la sienne : « Charles, m'a-t-elle » dit, ne soyez plus injuste; dites-vous que » mon cœur reçoit toutes les peines que vous » voulez lui faire. »

1er septembre.

Je n'existe plus que pour Marie. Mais que je passe promptement du bonheur à l'inquiétude! Elle me fait éprouver tous les sentimens contraires. Que de fois elle a su m'arracher un sourire au milieu de ma colère! Que de fois, d'un mot, d'un regard elle a brisé mon ame! Cependant depuis plusieurs jours aucune peine n'avait troublé ma vie. J'étais au comble de la félicité : il me fallait un grand empire sur moi-même pour ne pas m'écrier à toute heure, devant tout le monde : Je suis heureux, je suis trop heureux! Qu'elle est aimable, Marie! Si elle ne prévoit jamais ce qui va me fâcher, au moins devine-t-elle toujours ce qui peut me ramener vers elle. Eh bien! il m'est arrivé de m'irriter contre la douceur, l'inaltérable douceur de son caractère.

L'un de ces derniers jours, les sœurs de Marie s'étaient, je crois, promis de la tourmenter. C'est elle qui fait le déjeuner; rien n'était à leur goût : il fallut refaire le thé trois fois; jamais elles n'en furent contentes.

Marie, toujours patiente, toujours égale, s'occupait d'elles, comme si l'on pouvait satisfaire une humeur sans motif. Sara lui demanda ce qu'elle comptait faire dans la journée. Il fallait bien savoir si elle avait l'intention de rester chez elle, afin de l'engager à sortir : c'est ce qui arriva. Marie m'avait promis la veille de passer la matinée dans le cabinet de sa mère ; nous devions lui lire un ouvrage nouveau. Que j'aime ces lectures où Marie travaille en m'écoutant, où elle suspend son ouvrage lorsque l'intérêt augmente! Le même mot, la même situation nous frappe ensemble, nous touche également; et mes yeux ne se lèvent jamais sans rencontrer les siens.

Marie dit à Sara qu'elle avait le projet de rester près de sa mère; dès-lors Sara ne cessa d'obséder Marie, jusqu'à ce qu'elle en eût obtenu la promesse de l'accompagner à la promenade. Elle s'y refusa long-temps, mais finit par se soumettre à la fantaisie de sa sœur. —Marie m'oubliait! me sacrifiait! Dès que je la trouvai seule, je lui reprochai son peu de résolution, ce manque de caractère; elle m'écouta en souriant : « Demain, me dit-» elle, lorsque j'oublierai votre colère, vos

» reproches, vous serez bien heureux d'ai-
» mer une personne sans caractère comme
» moi. » — Je souris à mon tour; car près d'elle je ne puis rester mécontent; mais je m'en allai tourmenté, malheureux, de cette disposition à se laisser dominer par tout ce qui l'environne.

Tant que je fus près de Marie, elle sut me persuader que la seule complaisance l'avait portée à céder à sa sœur : loin d'elle je vis sa faiblesse; plus loin encore l'oubli du rendez-vous qu'elle m'avait donné.

Avec cette ame passionnée, ce caractère ombrageux, comment ai-je pu m'abandonner à l'amour? Ne serai-je pas tyran ou victime? Je ferai à Marie le sacrifice de ma vie, ou j'exigerai le dévouement de toute la sienne.

Marie, ne vous laisserai-je donc aucun repos? L'instant où vous me feriez l'aveu des plus tendres sentimens, serait celui même où je voudrais les mettre à l'épreuve. N'ai-je pas quelquefois rendu mon humeur inégale, farouche, pour voir si votre affection surpassait mes torts? J'ai feint l'indifférence, en regardant si votre figure pâlissait, si des larmes remplissaient vos yeux; mais, qu'elles

ne tombent pas ces larmes, tout mon courage serait détruit. — Marie, lorsque hier j'entrai dans le salon de votre père, n'osant vous lever, m'adresser un doux bonjour, vous me fîtes un signe obligeant qui m'exprimait toute votre affection. J'étais heureux; eh bien! je ne sais quel démon m'a porté à feindre une inattention qui était bien loin de mon cœur. J'ai regardé votre mère; j'ai causé avec vos sœurs, et je me suis même détourné; mais c'était pour vous voir dans une glace qui me rendait toutes vos impressions. Je vous ai vue inquiète, agitée, prête à faire une imprudence pour vous rapprocher de moi; alors honteux de ma folie, je n'ai cependant pas osé vous l'avouer. Comment consentir à diminuer votre estime, votre confiance? et, le dirai-je, comment me résoudre à perdre le pouvoir de bouleverser votre ame, d'un regard détruire votre joie, ramener un sourire au moment où des pleurs allaient couler? — Je suis revenu près de vous; et avec quelle curieuse inquiétude j'ai observé si la sérénité et le bonheur reparaissaient sur votre visage! Marie, puissé-je parvenir à vous peindre, à vous exprimer

l'exaltation de mon amour! mais vous n'en connaîtrez jamais l'injustice. Comme de coutume, loin d'apercevoir mes torts, c'est dans votre propre conduite que vous chercherez des raisons à ma bizarrerie. — Ils ne m'ont pas échappé ces mots que vous m'avez dits? Nous étions seuls, et vous les disiez tout bas. Quelle puissance inconnue vous a inspiré de parler si bas! il semble qu'alors le cœur seul peut entendre. — « Qu'ai-je fait? » m'avez-vous dit. — Vous vous croyiez coupable, puisque je paraissais mécontent. Ma douce Marie, lorsque vous serez la compagne de ma vie; que vous serez tout, oui, tout mon bonheur, et que vous prendrez votre moitié de mes peines, ne demandez plus de raisons à votre ami. Quand vous me verrez sombre, inquiet, appuyez-vous contre mon cœur; laissez votre douceur, votre silence me ramener vers vous; je vous ferai justice de moi-même.

---

10 décembre.

Des semaines, des mois se sont écoulés depuis que je n'ai ouvert ce journal. Cependant il me sera facile de retrouver toutes mes impressions : ne me suis-je pas toujours occupé de Marie ? Je la replacerai chez son père, près de moi ; et j'éprouverai les mêmes sentimens qui m'animaient alors. Marie, avec vous, le moment qui s'écoule est tout pour moi ; il n'y a ni passé, ni avenir : loin de vous le présent n'est rien ; je n'existe que par mon souvenir et mes espérances.

Un matin, après avoir obtenu de lady Seymour qu'elle prierait son mari de m'accorder sa fille, je revenais, trop heureux pour rien voir de ce qui m'environnait. Tout-à-coup mon cheval, dont je ne m'occupais point, s'emporta sans qu'il me fût possible de l'arrêter. Je me heurtai la tête avec violence contre une branche d'arbre, et je restai sans connaissance sur le grand chemin. Le premier instant dont je me souvienne, fut celui où je me trouvai dans mon lit, entouré de

mon père, de médecins, et de lady Seymour. Mes premiers mots furent pour mon père, et j'en rends grâce au ciel! — Bientôt je lui demandai par quelle faveur lady Seymour était près de moi. — *Calmez-vous*, me répondit-il; *vivez*, me dit-elle. — Le médecin m'ordonna le silence, et me menaça de faire éloigner tout ce qui m'environnait, si je continuais à m'agiter. Je voulus parler à lady Seymour; elle ne m'en laissa pas le temps, et me dit : « Marie se porte bien; je vais lui don-» ner de vos nouvelles. »

A peine fut-elle sortie, que je commençai à sentir mes douleurs, mais sans oser me plaindre. Mon pauvre père, assis à côté de mon lit, me regardait sans dire un mot; des larmes coulaient lentement de ses yeux. Je lui tendis la main; il la prit dans les siennes : je cherchai à le rassurer. — « Ah! me dit-il, » le même jour nous eût vus mourir. » — Ingrat que je suis! combien de fois, dans l'emportement de ma passion, n'ai-je pas désiré la mort! avais-je pensé aux larmes d'un père?

Mon état s'améliorait; mon père, ayant moins d'inquiétude, ne put résister plus

long-temps aux questions que je lui faisais sans cesse sur Marie. Il m'apprit qu'on m'avait rapporté chez lui avec une très-forte blessure à la tête, et que les médecins avaient long-temps désespéré de ma vie, puis craint pour ma raison. « Un jour, me dit-il, vous me » reconnûtes, vous me suppliâtes de vous » accorder Marie. » — « Qu'après ma mort, » disiez-vous, celle que j'ai tant aimée vous » nomme son père! « — « Il fallut céder à » vos instances, vous quitter pour aller ob- » tenir Marie de lord Seymour. Sa femme » se joignit à moi; Marie même osa solli- » citer cet hymen de deuil et de larmes. » Mon enfant, je lui répétai vos paroles; » comme vous je disais : S'il doit mourir, » que celle qu'il a tant aimée me nomme » son père! » — « Lord Seymour eut pitié » de la douleur qui m'accablait, et prenant » la main de Marie : « C'est votre fille, me » dit-il; disposez de son sort : allez avec » elle, avec lady Seymour; je vous suivrai » bientôt. » — En arrivant, nous vous trou- » vâmes dans un affreux délire; nous étions » près de vous, et vous demandiez que votre » père vous donnât Marie... Je vous tenais

» dans mes bras, et vous m'appelliez.... Je
» vous parlais, vous promettais Marie, et
» c'était Dieu que vous invoquiez pour tou-
» cher mon cœur. » — « Quel état! s'écria
» mon malheureux père. » Mon enfant,
» mon unique enfant, égaré, parlait sans
» cesse de mort, de mariage; il ignorait
» s'il était malade, et sentait qu'il allait
» mourir!

» Que d'angoisses et de craintes! Marie,
» amenée par sa mère et par moi, osa appro-
» cher de vous dans ce moment. O mon fils!
» avec quelle douceur, quelle patience,
» elle cherchait à ramener votre raison, à
» fixer vos idées! — Un jour (vous n'aviez
» jamais été si mal), je la vois se mettre à
» genoux devant sa mère. » — « Mon fils,
» ajouta-t-il avec un ton imposant qui reten-
» tit dans mon ame, écoutez les paroles de
» Marie; que toujours présentes, elles ré-
» pandent sur votre vie ce charme inexpri-
» mable qui naît d'un souvenir céleste : »
— « J'aime Charles, nous dit-elle; et je l'ai-
» me mille fois plus encore depuis que moi
» seule peux l'aimer. Daignez nous unir,
» avant que les médecins prononcent peut-

» être un arrêt funeste. » — « O ma fille ! » s'écria lady Seymour! si jeune, attacherez-» vous ce long avenir à un homme privé de » sa raison ! » — « Que ce mot me fit de » mal! il brisa le cœur de Marie; elle joi-» gnit ses mains suppliantes : « Ne répétez » plus ce mot horrible, lui dit-elle, il me » tue! Ma mère, vous me connaissez; croyez-» vous que je puisse oublier Charles, l'a-» bandonner lorsqu'il ne reconnaît que moi, » n'écoute que moi? Vous m'avez permis » de l'aimer : consacrez mon amour, avant » que mon père connaisse son état; avant » qu'un public indifférent, blâme ou ap-» prouve le sacrifice que je veux lui faire... » Ma mère, ma mère, ne me suffit-il pas à » moi qu'il soit encore sensible aux soins » qu'on lui rend? » — Où est Marie, m'é-criai-je, où est-elle? — Mon père hésita à me répondre. Enfin, j'appris que les mé-decins lui avaient défendu de s'offrir à mes yeux depuis que la connaissance m'é-tait revenue. J'obtins qu'elle viendrait me voir un instant, un seul instant. Dieu! quelle émotion j'éprouvai en la voyant paraître, en entendant sa voix! « Ange du ciel !

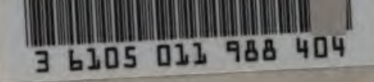
» est-il vrai que si ma raison fût restée éga-
» rée, vous eussiez consenti à protéger
» mon bonheur et ma vie? » — « Il doute
» encore, » dit-elle à mon père! — Ah!
je n'en doutais pas; mais j'aimais à le lui entendre redire. Elle me défendit de lui parler, de m'agiter. Je lui obéis; je la contemplais en silence : mais mon ame ravie ne pouvait contenir toutes ses impressions. Avec quel plaisir elle me rappelait que, dans ces temps d'égarement, mon cœur la devinait, lorsque mes yeux ne la connaissaient plus!

Assuré de son consentement, j'osai demander que notre mariage se fît tout de suite: il y a quelque chose de si effrayant dans l'attente d'un grand bonheur! Tant que je n'appartenais pas à Marie, je craignais qu'on ne vînt me séparer d'elle; je craignais que la jalousie de ses sœurs ne fût de nouveau réveillée, et qu'elles ne cherchassent à retarder notre union; enfin je craignais tout. Lady Seymour eut pitié du trouble où elle me voyait : elle consentit à m'accorder Marie avant mon entier rétablissement. Lord Seymour, elle, mon père, furent seuls témoins

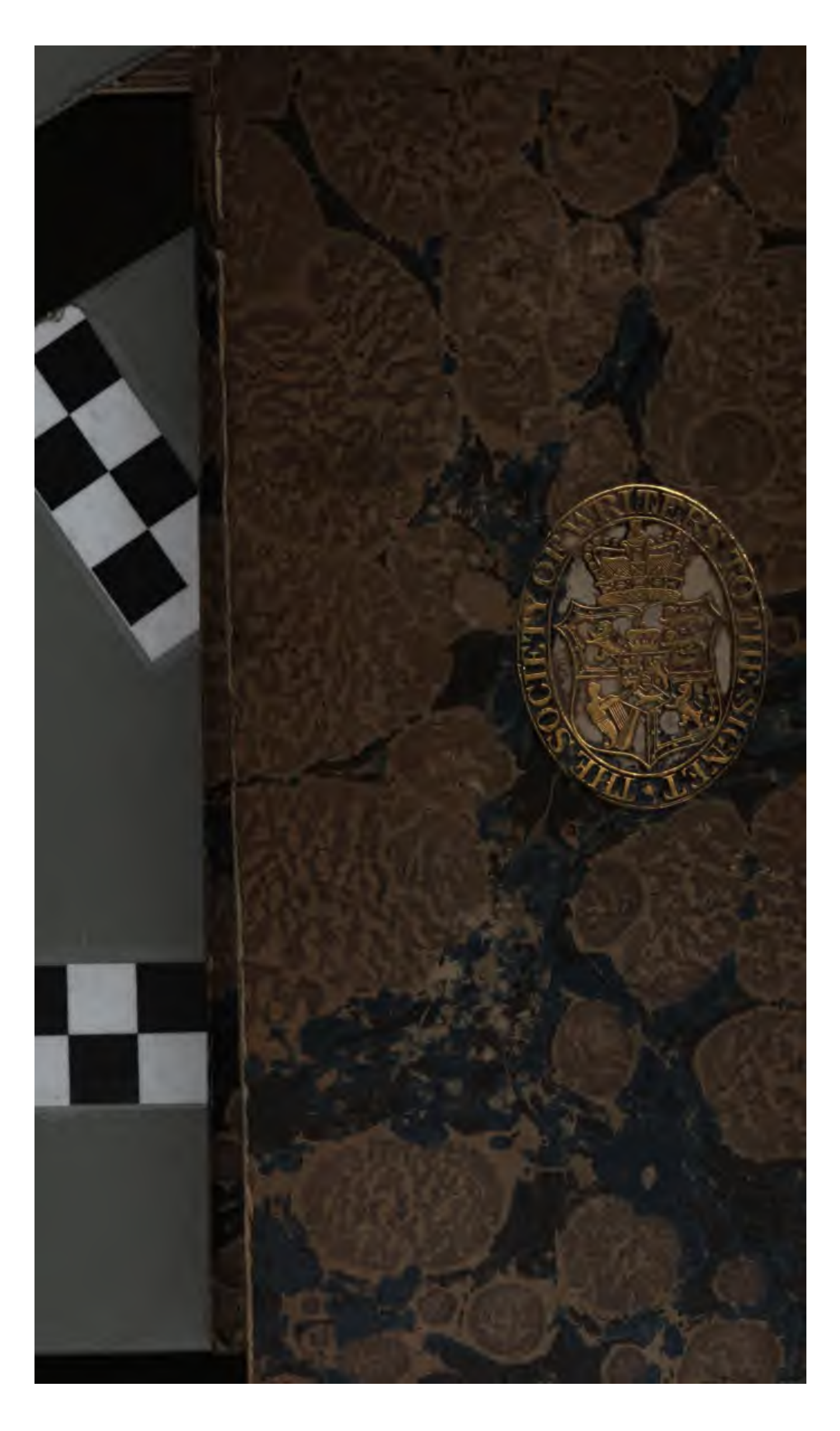
du serment que je fis de n'exister que pour Marie.

Aimable et bonne Marie, vous avez vaincu mes préventions, détruit ma susceptibilité, calmé ma jalouse inquiétude ; je voulais vous dominer, votre douceur m'a soumis.

FIN DE CHARLES ET MARIE, ET DU PREMIER VOLUME.


3 6105 011 988 404


JAN 2 0 2001
JUN 3 0 2001


THE SOCIETY OF WRITERS TO THE SIGNET